This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
D88ma
M7

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEX. DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'Amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge .. 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Les Compagnons de Jéhu 2
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise .. 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
Le drame de Quatre-Vingt-Treize. 3
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César 2
Henri IV, Richelieu, Louis XIII .. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
Les Hommes de fer 1
L Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence ... 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 1
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
Impressions de voyage :
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 2
— En Russie 4
— En Suisse 3
— Le Speronare 1
— La Villa Palmieri 1
— Le Véloce 2
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad). 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin. — J. Balsamo 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin ... 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'Enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt ans après 3

POISSY, — TYP. DE A. BOURET.

LA

MAISON DE GLACE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
—
1867
Droits de reproduction et de traduction réservés

LA

MAISON DE GLACE

I

LA MAISON DE GLACE.

Je t'ai gardé le baiser de mes lèvres innocentes. TOUMANSKY.

L'ouvrage avançait. Entre l'Amirauté et le palais d'hiver s'élevait en quelque jours, comme sous la baguette enchantée d'une fée, un édifice merveilleux, tel que la Russie seule peut en construire à l'aide d'un hiver aussi rigoureux que l'était celui de 1740.

L'eau seule était entrée dans la construction de l'édifice : les fondations, les murs, le toit, les vitres, les ornements, tout enfin en était composé; l'eau servait de ciment; elle prenait toutes les formes que l'imagination de l'architecte se plaisait à lui donner; et lorsque le soleil projetait ses rayons sur cette maison de

247032

glace, on l'aurait crue taillée d'un seul morceau de saphir et ornée de figures en opale.

Contemporain de cette construction, le respectable M. Georges Volfgang-Kraft en a laissé pour les *amateurs des sciences naturelles* une description détaillée[1]. Ne voulant pas priver M. Kraft de la gloire qui lui est due, ou plutôt craignant d'entrer en contestation avec lui, je vais le laisser parler dans son harmonie allemande de la construction, de la disposition et des ornements de ce curieux édifice[2].

« La glace la plus pure était taillée en forme de grandes pierres, façonnées en ornements d'architecture, mesurées à la règle et au compas. Puis, au moyen de leviers on superposait les morceaux de glace, et chaque rangée était arrosée d'eau, qui, se congelant instantanément, remplaçait avec avantage le meilleur ciment. De cette façon fut construite en très-peu de temps une maison ayant cinquante pieds de longueur, quinze de largeur et environ vingt de hauteur, y compris le toit. Devant la façade de la maison il y avait six canons en glace avec leurs affûts, leurs roues et tout ce qui les compose d'ordinaire, à l'exception de ce qui ne

1. Dans un livre assez rare aujourd'hui, ayant pour titre : *Description détaillée de la Maison de glace construite à Saint-Pétersbourg en janvier* 1740, *et de tous les objets qu'elle renfermait.*

2. Ceux qui ne s'intéressent point aux *sciences naturelles* peuvent passer le texte de M. Kraft.

peut être en glace, et dont il sera fait mention plus loin. Ces canons étaient du calibre de ceux de trois en cuivre. Plusieurs fois l'on chargea lesdits canons de quatre livres de poudre et d'un boulet de fer ou de cuivre ; avec un de ces derniers, en présence de toute la suite de Sa Majesté, une planche en chêne, ayant deux pouces d'épaisseur, fut transpercée à soixante pas de distance.

« A côté des canons se trouvaient deux mortiers sur le modèle de ceux en cuivre pour les bombes de soixante livres.

« A la porte d'entrée deux dauphins, lesquels, au moyen de pompes, lançaient pendant la nuit de la naphte allumée, ce qui était d'un aspect prodigieux.

« En arrière des canons, la maison était entourée d'une balustrade élégante, ornée de piliers carrés ; le tout en glace.

« En s'approchant de la maison, on était surpris de l'art déployé dans le frontispice, orné de statues remarquablement sculptées, ainsi que celles placées de distance en distance sur des piliers carrés, reliés par une balustrade qui entourait le toit. Les encadrements des portes et des fenêtres imitaient, par la peinture, le marbre vert. On entrait par le perron dans un vestibule où de chaque côté se trouvait une chambre ; le toit servait de plafond.

« Il y avait quatre fenêtres dans le vestibule et cinq dans chaque chambre. Ces fenêtres, ainsi que les doubles fenêtres, avaient pour vitre une glace claire et mince. La nuit, les fenêtres, illuminées d'un grand nombre de lumières, laissaient voir aux passants des tableaux grotesques disposés à l'intérieur, et offrant un coup d'œil des plus surprenants.

« Sur le perron, entre l'entrée principale, se trouvaient encore deux portes latérales, ornées de vases de fleurs, d'orangers et de divers arbustes, sur les branches desquels étaient perchés des oiseaux faits, comme le reste, avec un art prodigieux.

« A chaque angle de la façade on avait placé une pyramide carrée ornée d'un frontispice. Ces pyramides étaient creuses et avaient chacune son entrée par la maison. Elles étaient percées de fenêtres rondes, entourées de cadrans peints de diverses couleurs. Un homme placé à l'intérieur faisait tourner des lanternes octogones, dont l'illumination faisait voir aux spectateurs des figures bouffonnes peintes sur chacune de leurs faces.

« A droite de la maison, sur un éléphant de grandeur naturelle, était assis un Persan, une pique à la main; deux autres Persans se tenaient debout. Cet éléphant était creux; le jour il lançait à près de vingt-cinq pieds de hauteur de l'eau provenant, au moyen de

tuyaux, d'un canal situé près de l'Amirauté; la nuit, au grand ébahissement de tous, il lançait de la naphte enflammée; en outre un homme placé dans l'intérieur lui faisait pousser des cris qui imitaient parfaitement ceux d'un véritable éléphant.

« On avait aussi construit, suivant l'habitude des pays septentrionaux, une maison de bains que l'on chauffa plusieurs fois; on s'y baigna même à la vapeur.

« Passons maintenant à l'intérieur. Dans l'une des chambres on voyait une table de toilette sur laquelle étaient un miroir, des candélabres dont les bougies, frottées de naphte, brûlaient la nuit; une montre, des vases de différentes formes; une glace était appendue au mur. Il y avait en outre un lit élégant, orné de rideaux, avec des matelas, des oreillers, des couvertures, deux bonnets, une paire de pantoufles, un tabouret; une cheminée sculptée, dans laquelle brûlaient quelquefois des bûches en glace frottées de naphte.

« Dans la seconde chambre, à gauche, une table à jeu sur laquelle il y avait une pendule dont on apercevait les rouages à travers la glace, et des cartes à jouer également en glace. De chaque côté de la table, une chaise longue sculptée, une statue à chaque coin.

« A droite, une armoire vitrée, également sculptée,

renfermait un service complet, des verres de toute espèce, un plat sur lequel était un poulet. Tous ces objets, de glace, étaient peints avec beaucoup d'art. »

Ce jour avait été désigné par l'impératrice pour sa visite à la maison de glace ; elle voulait voir comment on avait exécuté son idée, et oublier, du moins pour quelques minutes, les maux qui accablaient son corps et son âme. Pour que ce spectacle fût plus enchanteur, il avait été décidé que l'on visiterait la maison la nuit, à la lueur de l'illumination.

Tout Saint-Pétersbourg était sur pied : de tous côtés on voyait accourir les files de piétons et d'équipages. Les vieillards semblaient rajeunis et, prenant leur vieillesse à deux mains, couraient vers le but de la curiosité générale. Les enfants, accrochés aux habits de leurs parents, suivaient le flot. Il n'était resté à la maison que le malade glacé du froid de la mort, ou la mère qui n'osait exposer dans la foule l'enfant au berceau, ou bien encore l'aveugle, dont l'imagination supplée aux merveilles de l'art et même aux miracles de la nature. Mais tous attendaient impatiemment les récits dont cette prodigieuse maison de glace allait être le sujet. Le besoin, la faim, la terreur du nom de Biren et de la mort, tout était oublié. L'obscurité de la nuit faisait briller les feux de la maison de glace d'un éclat métallique. Ses lumières se reflétaient en un vaste

demi-cercle sur les têtes dont la place semblait pavée. Par moments un cri plus perçant de l'éléphant, un jet de feu plus élevé s'élançant de sa trompe, ou une nouvelle figure qui se montrait aux fenêtres, obligeait les gardes à faire rentrer les spectateurs dans la ligne tracée. Les saillies russes éclataient à chaque instant : — Vois donc, frère, disait l'un, au premier tableau l'Allemand en chapeau à cornes, en habit râpé, maigre comme une allumette, rêve, l'étrille et la brosse en mains ; et le dernier tableau nous le montre devenu gras comme un porc ; ses joues ressemblent à des pâtés sortant du four ; il monte un cheval bai, harnaché d'or, et frappe stupidement tout le monde à droite et à gauche.

— Tu ne sais pas expliquer, répond un autre : là il arrive en Russie à pied, et ici il s'y promène à cheval ; là il nettoyait un cheval, et ici il monte un cheval nettoyé.

— Jean! holà, Jean! qu'est-ce que c'est que cette maison? demande quelqu'un.

— Un bain, fut la réponse.

— N'est-ce pas bien étroit pour nos baigneurs, Simon Coudrativitch? ajouta un quatrième.

— On n'avait guère besoin d'en construire, ajoute un autre, nous avons des bains à chaque pas à Saint-Pétersbourg.

— Eh! monsieur le garde, gardez votre époussoir pour l'avenir, il fait trop froid ici...

— Passez plus loin, monsieur le centenier, vous voyez bien qu'il y a plus d'un mille derrière nous.

— Entendez-vous? l'éléphant crie!...

— Et il vociférera des pierres dans les temps difficiles, prononça un pédant d'un ton important et magistral.

C'est de cette manière que nos Beaumarchais et nos censeurs de places publiques se délectaient la langue et les yeux. Ils paraissaient vouloir, par ces plaisanteries, se venger de leur pauvreté et de leur abaissement, et se réconforter contre le froid terrible qui régnait.

— L'impératrice! l'impératrice! crièrent les gardes.

Et tout se tut d'un silence respectueux. La neige cria, foulée, brisée sous les pas de plusieurs centaines de chevaux. Un escadron de hussards parut, puis le traîneau de Sa Majesté, suivi d'une rangée d'équipages. Quelques courtisans, Wolinski en tête, se rangèrent sur le seuil de la maison de glace. Quand son traîneau y fut arrivé, l'impératrice fit approcher Wolinski, le questionna gracieusement sur la construction de l'édifice, et rit beaucoup des figures grotesques qui se montraient tour à tour aux fenêtres. Le ministre du cabinet donna des explications ingénieuses. Tout à coup, à un

changement de personnage, une voix irritée cria, derrière le traîneau de l'impératrice :

— Sottise bien digne de son créateur, c'est tout à fait ridicule !

La voix qui avait prononcé ces paroles appartenait à Biren ; Sa Majesté, pas plus que ceux qui l'entouraient, ne pouvait s'y méprendre. Elle frissonne à ces paroles inattendues, fronce les sourcils, et dit en frémissant :

— Je ne sais pas de quel côté est la sottise !

C'était le premier mouvement assez marqué d'impatience qu'elle manifestât envers Biren depuis qu'elle le connaissait. En ce moment elle se retourna, et le regard de son favori, debout sur le marchepied, rencontra hautainement le sien. Après un soupir d'ennui, l'impératrice continua de s'adresser au ministre du cabinet.

— Expliquez-moi, mon cher Artemy-Petrowitz, la signification de ces tableaux.

Ils ne pouvaient pas être une énigme pour les personnes initiées aux secrets de Biren. Ils représentaient :

1° Scène de la congélation de Gordenko, dessinée comme d'après nature ;

2° Scène sur la Newa ; un fantôme vient arracher à des palefreniers le cadavre de glace ;

3° Les héros de la mascarade au champ de Walkoff ;

4e Assassinat de Grosnott.

— Votre Majesté se rappellera, répondit Wolinski, qu'en sortant du manége du duc, elle remarqua une statue de glace dans la petite cour attenant aux écuries de Son Altesse?

— Oui, je me le rappelle.

— Ce fut cette statue qui donna à Votre Majesté l'idée de faire construire une maison en glace, dont elle a bien voulu me confier l'exécution; c'est pourquoi j'ai tenu à rapporter dans ces tableaux l'événement qui en fut la cause. Je suis parvenu à obtenir la véritable statue, et l'ai fait transporter dans l'une des chambres que j'aurai le bonheur de montrer à Votre Majesté. Les autres tableaux sont de l'imagination du peintre.

— Je vous suis très-obligée de votre intention, et si vous avez fait une sottise, ainsi qu'il a plu à *un autre* de le dire; c'est moi qui la première vous en ai fourni le sujet. Je partagerai avec vous l'effet de la colère de Son Altesse, quoique du reste je n'en comprenne nullement la cause.

L'ironie perçait non-seulement dans les paroles, mais la voix même de l'impératrice en était empreinte.

— Il est en effet temps d'expliquer pourquoi ce jouet de glace déplaît si fort à Son Altesse, répliqua Wolinski triomphant.

— Oui, il est temps !... prononça Biren avec trouble, sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Il murmurait encore quelques mots insaisissables, lorsqu'il se sentit tirer par la manche de sa pelisse. Il s'arrêta et, cherchant à voir quel était l'impudent capable d'une telle liberté, ses yeux rencontrèrent un visage pâle, maigre, regard phosphorescent, des oreilles d'orang-outang, toujours en mouvement.

C'était Lipmann.

Il fallait qu'il fût mû par un motif bien puissant, le prudent Lipmann, pour venir ainsi le tirailler derrière le traîneau de Sa Majesté. C'est ce que confirmait encore le désespoir imprimé sur toute sa personne, bouleversée d'une manière convulsive.

Biren sauta du marchepied, et, sur un mot de son confident, ils disparurent ensemble, comme si la terre se fût entr'ouverte sous leurs pas.

L'impératrice s'aperçut du mouvement du duc... Elle frissonna, effrayée et troublée, pressentant quelque chose d'extraordinaire ; elle baissa la tête et tomba dans une profonde méditation... Tout était silencieux. l'éléphant lui-même se taisait. Le traîneau restait immobile. Près du traîneau se tenait Wolinski, puis le cercle des courtisans ; l'escadron de hussards était en avant, en arrière une foule d'équipages, et au loin le peuple en masses compactes et immobiles.

C'était un spectacle magique, que ce palais de glace au milieu de la nuit, se réjouissant seul de ses feux, que cette impératrice paraissant clouée pour toujours à son équipage d'hiver; ces chevaux, ces soldats, cette cour, ce peuple qui l'entouraient sur un sol de neige, tous blanchis par le givre. Comme dans les savanes, tout était fixe, muet, mort.

Pour compléter l'illusion, des bouffées de brouillard répandues dans l'atmosphère auraient pu faire croire que des esprits invisibles tendaient un rideau de fumée au-dessus de l'impératrice.

L'éléphant poussa un cri, Sa Majesté fit un mouvement, et tout s'anima de nouveau. Après avoir fait avancer son traîneau, l'impératrice dit à Wolinski de se tenir auprès d'elle; ils firent le tour de l'éléphant, puis se disposèrent à visiter l'intérieur de la maison.

Pendant ce temps, Biren irrité y était accouru, précédé seulement de Lipmann.

— C'est impossible, disait-il avec fureur. M'aurait-il joué ce maudit tour?... est-ce bien vrai?... De qui le tiens-tu?

— De mon neveu, répondit Lipmann; mon neveu ne ment pas, vous le savez.

— Où est-ce?

— C'est ici.

A ces mots ils entrèrent dans la chambre où était la

table à jeu. Dans un coin, Cupidon, une massue sur l'épaule, semblait posé en sentinelle; un autre Cupidon, accoudé sur la fenêtre, avait un doigt sur les lèvres, et tenait de la main droite une corne d'abondance, voulant sans doute montrer que la discrétion est la source de tous les dons de la fortune.

Jusque-là, il n'y avait rien qui pût motiver la colère de Son Altesse, lorsque le duc aperçut dans un enfoncement qui avait la forme d'un cercueil perpendiculaire, un homme le visage pâle, une huppe de glace au sommet de la tête, nu-pieds, vêtu d'une chemise gelée... Sa main tremblante tenait un papier. On aurait dit qu'il venait d'être couvert de glace à l'instant même; des filets d'eau coulaient légèrement le long de sa chemise, sa figure était empreinte d'une sueur glacée par la mort.

— Encore lui!... partout lui!... s'écria Biren avec épouvante.

Comment ne pas être épouvanté! il envoyait par an des centaines d'âmes aux Champs-Élysées, et jamais aucune victime n'en était revenue pour le tourmenter; et voici que partout il retrouvait ce Petit Russien maudit. C'était étrange! ne lui donnerait-il donc plus un instant de repos?

Biren ne craignait rien autant que lui. C'était à le rendre fou. Il leva sa canne pour en frapper cette figure

détestée; elle le menaça... Sa canne retomba malgré lui, et une sueur glacée perla sur le front du favori. Il resta une seconde immobile, tremblant de colère et de frayeur; puis, revenant à lui, il se mit à rire, et, agitant sa canne avec frénésie, fit voler en éclats la statue de glace.

Un masque et une main tombèrent devant lui; cette dernière s'étant accrochée à sa pelisse, semblait ne point vouloir la lâcher; les fils de fer recourbés qui se trouvaient à l'intérieur s'étaient enfoncés profondément dans le velours, et Lipmann ne parvint pas sans efforts à l'en détacher. A l'endroit d'où la main avait été mise en mouvement, il restait une petite ouverture tournée vers le quai de la Newa.

Pendant que Biren, avec autant de soin que s'il eût essuyé des éclaboussures de sang, ôtait de sa pelisse les morceaux de glace qui s'y étaient attachés, son confident prit le papier, le lui tendit, et chercha attentivement parmi les éclats, de crainte qu'il ne s'y trouvât encore quoi que ce fût de caché.

Le duc parcourut le papier du regard, puis il lut :

« Impératrice! je suis Gordenko, noble Petit Russien, gelé vivant pour avoir osé dire la vérité. Il y a des milliers de personnes qui, comme moi, sont torturées pour la même cause, et tout cela par ordre de Biren. Ton peuple souffre. Questionne le ministre du

cabinet Wolinski et adoucis le triste sort de la Russie en éloignant de ta personne un homme méchant, hypocrite, haï de tous. »

Après avoir serré convulsivement la lettre dans sa poitrine. Biren demanda d'une voix brève :

— Où allons-nous mettre tout cela?

Un bruit se fit entendre derrière eux... ils frissonnèrent....Quelqu'un entra. C'était Koulkowski. Il avait comme flairé que le premier homme de l'empire avait besoin de lui, et il accourait.

— Tu viens à propos, mon cher, dit Biren se tournant vers le page, emporte tout ceci au plus vite, Lipmann t'aidera. Mets ça n'importe où... dans ta poche, si tu veux; une grâce pour chaque morceau!

Sans attendre la fin du discours de son patron, le page se mit à fourrer les morceaux de glace dans ses poches, dans sa poitrine, dans sa bouche même, pour prouver jusqu'où allait son dévouement à l'homme puissant. Il parvint à transporter en deux fois la glace dans un des recoins de la maison, nettoya le lieu de la scène, et tout cela si promptement que son adversaire Lipmann en demeura pétrifié. Puis, mouillé, transi de froid, il se faufila parmi la suite de l'impératrice, qui entrait en ce moment dans la maison. C'était l'occasion de s'écrier : Abnégation sublime, digne d'un Romain! expression dont Biren aimait à se servir dans les cir-

constances où l'on sacrifiait les intérêts de la patrie à son profit particulier.

L'impératrice visita toutes les parties de la maison, s'arrêta devant chaque objet, l'examinant attentivement, mais elle ne parla plus de la statue de glace, craignant sans doute de s'attirer quelque nouvelle humiliation. Elle remercia Artemy-Petrowitz en se servant des expressions les plus flatteuses, tant pour lui que pour ses amis, et s'efforça de lui témoigner toute la bienveillance qu'elle lui portait. Le parti de Wolinski triomphait.

Au moment où l'impératrice sortit de la maison, le brouillard était tellement épais, qu'il était impossible de rien distinguer. Par instant on entrevoyait soit une tête, soit une queue de cheval, ou un soldat semblant nager dans l'air, ou un sabre qui brillait comme un serpent; puis c'était un traîneau sans coursiers qui passait comme mû par une force magique. Des taches de feu (les fenêtres des maisons éclairées) étaient répandues dans l'air comme les yeux fixes d'effrayants fantômes, puis les feux errants de personnes marchant avec de la lumière. Des chevaux invisibles hennissaient et frappaient des pieds, puis s'emportaient effrayés et ennuyés d'être restés si longtemps exposés au froid; alors les traîneaux s'accrochaient.

L'animation de la police, les cris des cochers, les

gémissements de ceux qu'on étouffait, le bruit des équipages, tout présentait un véritable chaos.

— Dieu! qu'est-ce que cela? Seigneur, ayez pitié de nous! exclama, en se signant, l'impératrice effrayée. Cherchant quelqu'un du regard, elle voulut crier : Artemy-Petrowitz, arrachez-moi de cet enfer! Mais sa voix, glacée d'épouvante, articulait des sons inintelligibles.

Wolinski n'était plus là. Voyant l'impératrice entourée de ses amis, il s'était arrêté pour dire quelques mots à la princesse Lehemiko, et... il s'était oublié. Le duc de Courlande avait profité de cette occasion pour se rapprocher de l'impératrice, qui tourna vers lui des regards suppliants.

— Que Votre Majesté se rassure! prononça-t-il du ton de la plus profonde soumission; elle me trouvera toujours près d'elle dès que sa vie sera en danger.

— Ma vie en danger? Pour l'amour de Dieu, ne me quitte pas!

Elle lui saisit fortement la main, qui jusqu'au palais elle n'abandonna plus.

Le traîneau de l'impératrice s'avança, entouré d'un grand nombre de torches.

— Mais c'est un cercueil! c'est un enterrement!... On veut m'enterrer vivante!... s'écria Anne Iva-

nowna de plus en plus effrayée par ce spectacle, et près de s'évanouir.

— Emportez les torches ! Qui vous a ordonné d'en apporter? cria le duc d'une voix menaçante.

— Son excellence Artemy-Petrowitz Wolinski, répondit quelqu'un d'entre les courtisans.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de l'impératrice.

— Qui que ce soit, c'est un étourdi ! s'écria Biren.

D'esclave cauteleux, il se réveillait encore maître insolent.

Wolinski s'approcha, mais l'impératrice ne le voyait plus. Sur l'ordre de Biren on apporta des lanternes, et Sa Majesté, presque entièrement évanouie, fut transportée dans son traîneau et ramenée au palais.

Le trouble régnait parmi les courtisans; tous se hâtaient, les uns de se rendre au palais pour leur service, les autres de gagner leur maison. Chacun ne pensait qu'à soi.

Les demoiselles d'honneur, effrayées, trouvèrent des chevaliers complaisants qui leur donnèrent place dans leurs voitures et se chargèrent de les accompagner. Mariolizza ne craignait rien, *il* était près d'elle. Wolinski demanda son équipage, mais personne ne répondit. Ses amis avaient disparu, ses domestiques aussi... Alors la fatalité, l'amour firent le reste. Artemy-Pe-

trowitz dut reconduire à pied la princesse au palais.

Ils sont heureux !... Il se noie avec elle dans le brouillard, il presse avec passion sa main dans les siennes; cette main, il la couvre de baisers. Leur conversation, c'est une espèce de bégayement de syllabes, une suite de doux noms, d'épithètes répétées plus souvent que ne le sont des formules de politesse par un Chinois; un galimatias toujours éloquent pour les amants, mais qui ne peut se traduire en notre langue vulgaire que par des points d'exclamation. On fit la question obligée, lieu commun de tous les amoureux :

— M'aimes-tu ?....

Mariolizza ne répondit pas, mais Artemy-Petrowitz sentit sa main pressée avec tendresse contre le satin, sur un cœur qui palpitait fortement.

Leurs pieds vont au hasard de la première impulsion qu'ils ont reçue. La pensée des amants est concentrée dans leurs cœurs, ou pour mieux dire, ils n'ont aucune pensée; tout leur être est absorbé par un sentiment d'extase.

Il a saisi sa taille par sa pelisse entr'ouverte, et l'attire tendrement vers lui. Il sent sur sa bouche le feu de sa figure; sans savoir comment, ses lèvres rencontrent d'autres lèvres brûlantes, et Wolinski boit jusqu'à la dernière goutte d'un baiser doux et épuisant... Le

sort n'en donne jamais deux pareils sur cette terre, tant il est jaloux des mortels!

Ce baiser parcourut toutes les veines de Mariolizza; elle devint tout entière un brûlant baiser. Elle étouffait malgré le froid... La pelisse de Wolinski glissa de ses épaules, il ne s'arrêta pas pour cela.

Le froid est extrême à Pétersbourg : autour d'eux règne une atmosphère tropicale. Ils ont oublié le temps, le palais, l'impératrice, le monde entier.

Qui sait combien d'heures ils auraient erré par la ville, si le cri d'une sentinelle à laquelle ils s'étaient presque heurtés ne les avait rappelés sur cette terre?

Troublés, ils parurent se réveiller d'un songe agréable, ils semblèrent tombés du ciel.

Ils se tranquillisèrent néanmoins en se voyant près de l'office des gens du palais. Il suffisait de quelques minutes pour arriver au petit palier. Ils entrèrent au palais, se faufilant comme des malfaiteurs; il leur semblait que chacun dût lire sur leur figure le récit de cette soirée.

Heureusement dans le corridor le laquais de service sommeille sur sa chaise; pas un seul de ces pages dont la malice est si dangereuse en semblables occasions! Comme exprès, personne ne les remarque, nul ne les rencontre, les bougies elles-mêmes brûlent d'une lueur sourde, et quelques-unes sont éteintes.

On voit que le palais, dans la partie habitée par l'impératrice, n'est occupé que de la frayeur de Sa Majesté. Les voici enfin parvenus à la chambre de la princesse... Ici, sans nul doute, Wolinski va la quitter, en emportant un doux butin d'amour. La chambre d'une jeune fille ! c'est un sanctuaire interdit.

Criminel est l'homme qui en franchit le seuil avec des pensées de séduction. Insensé ! il est temps d'y songer... Wolinski a tout oublié, tout ce qu'il y a de saint... Il entre derrière Mariolizza ! Une seule bougie brûle, personne n'est là !... L'obscurité et le silence d'une cellule !

La pauvre jeune fille tremble sans savoir pourquoi, comme un enfant timide : elle le prie, le supplie de partir.

— Accorde-moi encore une heure de bonheur, mon âme ! mon ange ! dit-il en la faisant asseoir sur un canapé; encore un baiser, et je te quitterai le plus heureux des mortels !

Il lui entoure la taille de ses bras, cueille sur ses lèvres un nouveau baiser dans lequel le ciel s'entr'ouvre tout entier; il imprime cent fois le feu de sa passion sur son cou de neige, sur ses épaules blanches comme les lis, sur la pourpre de ses joues, sur les tresses noires de ses cheveux soyeux, qui se confondent avec les siens.

Pauvre Mariolizza ! faible créature ! elle a encore une fois oublié la terre entière.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Lipmann paraît à l'improviste, hors d'haleine, criant comme un fou :

— Princesse ! princesse ! l'impératrice est très-malade !... depuis longtemps elle vous...

En apercevant le ministre du cabinet, il resta court, ne sachant que dire; cependant il reprit vite son aplomb et continua, avec des hésitations de coquette, les yeux ironiquement en coulisses, regardant cet hôte imprévu :

— L'impératrice vous... demande depuis longtemps... on vous cherche partout... voici la seconde fois que je me présente chez vous... pardonnez-moi d'entrer dans un moment inopportun...

Le fourbe ne continua pas sa phrase; sa bouche s'épanouit jusqu'aux oreilles; celle-ci remuèrent comme celle d'un lièvre devant un chou.

La foudre tombant aux pieds de Wolinski l'aurait moins effrayé que l'apparition de cette figure. Aux paroles de Lipmann, sa poitrine se gonfla de colère, et le mot : gredin ! fut l'accueil fait au grand commissaire, au grand espion de la cour.

— Je ne sais qui Votre Excellence gratifie de cette épithète, dit celui-ci très-froidement en continuant de sourire. Il me semble que ce nom revient de droit à

celui qui ravit à une pauvre jeune fille son plus beau trésor. D'après cela...

— Qu'entends-tu par ces mots, malheureux? s'écria Wolinski prêt à le saisir au collet.

Il aurait étranglé le juif si Mariolizza, les mains croisées sur sa poitrine, ne l'eût arrêté d'un regard suppliant. Dans ce regard elle se mettait à ses genoux. En même temps, Wolinski réfléchit qu'une rixe au palais, dans la chambre de la princesse, attirerait un nouveau et irrésistible déshonneur sur la tête de la jeune fille, rendue déjà assez malheureuse par lui.

Lipmann se rapprocha de la porte, mais sans perdre son sang-froid et mesurant ses paroles :

— Ce que je veux dire, hein? Il me semble que cela n'a pas besoin d'explication. C'est que moi, grand commissaire de la cour, j'ai trouvé Votre Excellence introduite comme un séducteur auprès de la demoiselle favorite de l'impératrice, et, hem! que Sa Majesté en sera informée quand je jugerai à propos de rapporter...

— Qui voudra croire un juif baptisé... un flagorneur, un vaurien souillé de boue de la tête aux pieds?

— Il y a des témoins que je puis appeler, si vous le désirez.

Existe-t-il des paroles pour dépeindre les tortures d'une pauvre jeune fille dans la situation de Mariolizza?

Comme elle est tombée! plus bas que de princesse a bohémienne!... Couverte de honte par l'apparition de Lipmann, sujet de dispute entre celui qu'elle aime par-dessus tout et un homme vil et méprisable qui tient son honneur entre ses mains. Ne sentant que son opprobre, elle sanglote; elle ne songe ni au changement de l'impératrice à son égard, ni à son éloignement inévitable de la cour, ni à la pauvreté, ni même à son abaissement; mais son ami peut souffrir; à cette idée, elle oublie le sentiment de sa honte, elle se lève d'un bond, et sans laisser à Artemy-Petrowitz le temps de prononcer une parole, elle dit d'une voix ferme :

— Mensonge! mensonge! Il n'est pas coupable; je l'ai prié de me reconduire. Faut-il t'en dire plus, homme impitoyable? Je l'aime, je dirai moi-même à l'impératrice que je l'aime; je suis prête à l'annoncer à tout Pétersbourg, au monde entier!

— L'annoncer! ce serait assez comique! Je vous plains extrêmement, princesse. Votre Hautesse sait-elle *qui* elle honore d'une attention si bienveillante?

Ce mot renfermait une ironie diabolique. C'était un de ces mots qui vieillissent de plusieurs années l'homme contre lequel ils sont dirigés; de ces mots qui dessèchent le cœur, qui empoisonnent la vie; un de ces mots dont le souvenir fait dresser les cheveux au milieu d'un festin, au moment où la coupe circule, — qui

fait frissonner, même dans les embrassements de l'amour.

Mariolizza, la figure en feu, saisit convulsivement la main d'Artemy-Petrowitz, et ne put que répéter avec colère :

— *Qui?* le sais-je?...

Wolinski, tremblant d'humiliation, craignant que Lipmann ne divulguât le secret de son mariage, sentant l'affreuse position où il avait placé Mariolizza, qui sacrifiait pour lui ce qu'elle avait de plus précieux, sa pudeur de jeune fille, furieux, abattu, céda à son ennemi. Il se tut.

Lipmann tenait, suspendu par un cheveu, un glaive sur la tête de Wolinski, et jouant avec ce glaive, il continua sur le même ton :

— Savez-vous que Son Excellence ne peut être votre époux?

— Et pourquoi? demanda Mariolizza avec une curiosité pleine de jalousie.

Le scélérat s'apprêtait à achever son ennemi : il remuait déjà les oreilles en signe de triomphe; mais ayant saisi au vol un regard terrible de Wolinski et un mouvement de sa main vers un candélabre en bronze, lisant dans ce mouvement et dans le regard qui l'avait accompagné une mort certaine, il se hâta de saluer humblement et de se retirer.

— Mais, dit-il, avec le temps, quand il sera nécessaire... Maintenant j'ai accompli l'ordre de Sa Majesté, et soyez convaincus que quant à présent tout ceci restera enterré dans ma poitrine.

Dès qu'il fut parti, Mariolizza, éperdue, se jeta dans les bras d'Artemy-Petrowitz.

— N'en aimes-tu pas un autre? lui demanda-t-elle. Ne me trompes-tu point? Oh! parle plus vite! On ne meurt pas deux fois.

Il la consola de son mieux, mentit, fit des serments, et, après avoir tranquillisé la malheureuse martyrisée par la jalousie, il la porta sur un canapé, baisa son front pâle, ses yeux remplis de larmes, et se hâta de fuir la scène déchirante, ouvrage de ses ennemis.

Mais, à peine hors de la chambre, il rencontra une cohorte de pages, et plus loin, dans le corridor, un groupe de courtisans; au milieu d'eux Biren, l'air triomphant. Tous souriaient, et ce sourire infernal, qui alla jusqu'au cœur de Wolinski, fut le juste prix des fautes qu'il avait commises ce soir-là.

— Lâches! dit-il assez haut pour que ses espions pussent l'entendre.

Il resta deux minutes devant eux, comme pour les provoquer à un combat honorable, et en les voyant s'éclipser pour toute réponse, il continua son chemin. Mais comment retourner jusque chez lui sans pelisse?

A qui pourra-t-il en demander une? Quel prétexte donner?

Il ne demande que son équipage; on lui répond que son traîneau est venu au palais; mais que, comme on n'avait pu le trouver nulle part, on supposait le ministre parti, et le cocher avait été renvoyé.

Erikler, le long et mince Erikler, le rencontre. Regrettant que la pelisse de Son Excellence ait probablement été renvoyée avec le traîneau, il offre la sienne; Wolinski repousse avec dédain les services du neveu de Lipmann, dictés sans doute par la malice et la ruse.

Le ministre se dirige vers le palier, décidé toutefois à s'adresser à un valet sur la discrétion duquel il croit pouvoir compter, pour se procurer une pelisse. Sur ce palier stationne une femme tenant quelque chose :

— Est-ce vous, Artemy-Petrowitz? demande-t-elle d'une voix mystérieuse.

— C'est moi, ma colombe [1]. Que veux-tu?

— La princesse vous envoie sa pelisse; il fait nuit; personne ne vous remarquera... J'attendrai ici que vous la renvoyiez.

Au milieu des sensations pénibles qui viennent l'accabler, Mariolizza ne pense qu'à lui, ne s'occupe que

1. Expression familière employée très-souvent en Russie.

de sa santé. Que cette soirée ne soit cause d'aucun mal pour lui, c'est tout ce qu'elle désire. Elle ne songe en rien à elle-même, elle est prête à s'offrir aux traits dirigés contre lui.

Wolinski mit en souriant la pelisse, donna sa bourse à la messagère, et la chargea de dire à sa chère et inestimable maîtresse qu'il lui baisait mille fois les pieds. En route, il se rappela ses amis du champ de Wolkoff.

Le lendemain la police lui renvoya sa pelisse.

Personne dans sa maison ne lui apprit qu'on y avait collé un papier contenant ces mots :

— *Payement de la même monnaie avec les intérêts ducaux.*

II

LE VOILE.

Je regarde en silence le châle noir, et mon âme glacée est navrée de tristesse.
POUSCHKINE.

Le lendemain une bohémienne, repoussée du palais où elle voulait entrer, s'en retournait tristement, lorsqu'à quelques pas elle s'entendit appeler par son nom. Se retournant, elle vit une grande femme à l'air commun, qui lui faisait des signes avec son manchon en peau de chien.

Marioulla s'arrêta, chercha à se rappeler où elle avait vu ce visage de safran, cette coiffure faite d'un fichu brun foncé, cette pelisse jaune à grands ramages; ces yeux gris trouble, dans lesquels on lisait une tranquillité féline, cette tête qui paraissait posée sur un fil de fer. Oui, elle avait vu ce physique dans la maison de Wolinski, c'est sa *dame de charge*.

— Elle vient du palais... Peut-être apprendrai-je quelque chose concernant Mariolizza, pensa la bohé-

mienne, et, après s'être rapprochée de Podatschkena, elle lui demanda ce qu'elle désirait.

Podatschkena respira d'abord, essoufflée qu'elle était de sa marche rapide, et regardant si personne ne les écoutait, elle répondit, en mâchant un clou, comme une vache qui rumine :

— Grâces à Dieu, je n'ai besoin de rien; c'est pour ton bien que je t'appelais.

— Je te remercie, ne fût-ce que pour l'intention; permets-moi, ma colombe, de te demander de quoi il s'agit.

L'expression *ma colombe* sonna désagréablement, comme étant trop familière, aux oreilles de la dame, mais ayant en perspective d'entrer au palais, elle refoula cette offense dans son cœur, se promettant de la faire payer largement par sa fierté, lorsqu'elle se nommerait madame Koulkowski.

— Tu vas, je crois, du côté de Viborg, reprit-elle d'une voix caressante.

— Oui, je vais à l'auberge.

— C'est mon chemin, ma chère, c'est mon chemin. Oh! les tas de neige augmentent chaque année, mais c'est peu de chose; aussitôt mariée je les ferai enlever. Le malheur, c'est que tout va mal; ce n'est pas pour rien que le blé a manqué et qu'il a gelé le double des autres années! Les hommes sont devenus de vraies

bêtes fauves : ils se dévorent les uns les autres ; ils se creusent des précipices les uns pour les autres. Tous ont oublié Dieu (ici la dame se signa). Pardonne, très-sainte Mère de Dieu, si je me permets de juger le monde !

— Ce sermon ne m'annonce rien de bon, pensa Marioulla.

— Tiens, il n'y a pas besoin de chercher loin. Artemy-Petrowitz... que Dieu lui pardonne ses péchés ! voulait me manger vivante, avec les os même ; mais notre grande protectrice m'a défendue contre lui ; m'a élevée, moi indigne, au-dessus de mes services. — Je ne sais si tu en as entendu parler : grâce à notre mère Anne Ivanowna, je vais bientôt m'unir par le mariage à un noble de première classe.

Vois-tu, mon Petinka[1] est comme un prince, il approche l'impératrice, la petite chienne de Sa Majesté, et s'il lui en prenait fantaisie, il pourrait faire bien du mal à Wolinski lui-même. Comme il est page, personne n'est rien pour lui. Ah ! oui, la mère ! si cela arrive, on arrachera au loup des larmes comme à une brebis. Jamais je ne me souillerai par une dénonciation... non, il pourra oublier que je... (ici notre dame de pique se mit à gesticuler avec son manchon). Ne vous

[1] Diminutif de Pierre.

pavanez pas tant, monsieur Wolinski! je serai noble aussi, moi, et j'irai de pair avec votre chère compagne, et l'impératrice Anne-Ivanowna me donnera la main, et la duchesse même, l'épouse de Biren, me recevra en particulier.

Un sentiment d'ennui, mêlé de gaieté et de tristesse, assiégea Marioulla. Elle toussa impoliment deux fois, mais sans succès, pour interrompre le fil de ce discours.

— D'après moi, dit-elle, Artemy-Petrowitz est un homme comme il est rare d'en rencontrer.

Podatchkena poursuivit sans s'arrêter, comme si elle n'eût point entendu cette interruption louangeuse :

— Qu'il me dise un seul mot tant soit peu rude, je lui arracherai les yeux, et Petinka lâchera sur lui la chienne de l'impératrice; qu'il ose toucher à un seul de mes cheveux! Ah! oui, il vaut bien mieux pour nous être du côté de Biren; oui, que le Seigneur me pardonne, mais j'aimerais mieux perdre un nom honorable, être appelée négligente, sale, ceci, cela, plutôt que de ne pas voir la tête de mon ennemi sur le billot, et vivre, et vivre, et vivre...

Les yeux de Podatchkena roulaient dans leurs orbites; sa tête, en harmonie avec son manchon, s'agitait de plus vite en plus vite, à mesure que sa colère aug-

mentait; enfin la voix lui manqua, elle toussa, fondit en larmes, et resta anéantie au milieu d'un monceau de neige.

— Je ne puis vous donner le nom de votre père, que j'ignore, ma bonne dame, dit la bohémienne avec impatience en la relevant, mais vous ne m'avez encore rien dit de ce que vous m'aviez promis.

La future grande, mais pour le moment seulement longue dame, se dégagea du tas de neige en s'appuyant gravement sur la bohémienne, et après avoir repris haleine, elle continua :

— Ne t'impatiente pas, ma mère, ton tour arrivera. Aux grands vaisseaux il faut beaucoup d'espace, les petits doivent attendre que les grands soient passés. Vous autres bohémiens, vous êtes un peuple rusé, mais j'ai trouvé beaucoup de franchise en toi.

— Peut-être est-ce parce que j'ai du sang russe, repartit Marioulla souriant avec malice.

— Tu renfonceras bien profondément ton sourire, quand tu sauras ce que l'on dit de toi. Et toujours pour ton favori Wolinski, que le sort lui soit contraire, le misérable! (Elle cracha, oubliant son clou.) Je poserai un cierge d'un mois devant l'image de la sainte Vierge de Tikwin. (Elle fit un grand signe de croix). Mère très-sainte, souveraine, ne laisse pas longtemps ce scélérat sur terre... Ah! ah! mon clou? où est-il?

Elles s'arrêtèrent et se mirent à chercher dans la neige,

— Je ne puis marcher sans avoir un clou. On dit que la peste nous vient du pays des mahométans, d'où est la princesse Mariolizza.

La bohémienne trouva le clou et le lui donna.

L'attente dans laquelle la plongeait ce discours avait mis sa patience à bout. Podatchkena continua :

— Merci, ma mère, ma chère amie ; qui oserait faire de toi un objet de scandale ?... Aider un misérable, à tromper, à perdre une orpheline, une princesse encore ! Elle est chrétienne, quoiqu'elle soit étrangère parmi nous ; elle observe nos carêmes.

— Perdre ? c'est faux ! repartit Marioulla rougissant de colère.

— C'est aussi vrai que nous sommes en hiver et qu'il fait froid. Oh ! oh ! vous ne me tromperez pas !... je sais tout. Quant à toi, écoute, mon cygne, et ne m'interromps plus : l'impératrice se repose sur la princesse ; malheur s'il se trouve une plume mêlée au duvet de son oreiller ! et vous entraînez au tombeau, dans l'abîme, dans l'enfer, une sincère... Mais sais-tu bien où il t'entraînera ? sous la hache du bourreau en ce monde, et dans l'autre il te fera danser à la broche de Satan.

Ces mots firent monter le sang à la tête de Marioulla.

— Mais il promet de l'épouser? dit-elle en bégayant.

— Que dis-tu? Dieu me pardonne, tu deviens folle! est-ce que nous vivons chez les Tartares ou chez les Turcs? est-ce qu'on peut, ayant une femme vivante?...

— Une femme vivante! exclama Marioulla demi-morte; mais après une minute de réflexion elle partit d'un tel éclat de rire que Podatchkena se signa et se recula en frissonnant.

— Il n'y a pas à de quoi rire, ma mère.

— C'est que je vois que tu me prends pour une imbécile, dont on peut se moquer à son aise.

— Quelle dérision!... Je te parle comme chrétienne, par pitié pour toi, pour te tirer d'un danger imminent. Quant à Wolinski, le premier venu te dira qu'il est marié. Sa femme, Nathalie Andrewna, est en ce moment à Moskou, chez ses parents. Elle était tombée malade, mais le Seigneur l'a guérie, pour son malheur, je crois. D'après moi, mieux vaudrait être morte que vivre avec un mari pareil. Ce n'est pas son premier crime : le nombre de ses maîtresses est incalculable; et elle, si tu la connaissais! c'est la bonté même, c'est un ange sur la terre! Et quelle beauté! Il ne la vaut pas, à beaucoup près; et comme elle l'aime, ce vaurien!... Combien de fois lui ai-je dit : « Abandonnez-le, Nathalie Andrewna. — Je ne le puis, chère Accoulina-Savichna; — car, ma chère colombe, elle me nomme

toujours du nom de mon père. — Je ne peux pas; l'abandonner me serait plus pénible que de renoncer à la lumière du ciel! — Aussi, si elle arrive, quel sera son chagrin!...

Marioulla ne respirait plus. Qu'est-ce que cela lui aurait fait si l'amant de sa fille eût été un mahométan et eût eu plusieurs femmes? N'aurait-il pas aimé Mariolizza plus que toutes les autres? n'aurait-elle pas été la première? Mais en Russie la bigamie est impossible, elle le savait (elle ne connaissait pas l'histoire et n'avait jamais vécu dans le grand monde). En Russie, l'amour de Mariolizza pour un homme marié, c'est sa perte.

— Marié!... c'est impossible! pensa-t-elle, cherchant une lueur d'espoir. Comment ne l'aurais-je pas su plus tôt, il y a quelques semaines?... Il peut avoir été marié à quelque Nathalie Andrewna et être veuf! La dame ménagère vient d'être chassée de chez lui et cherche à se venger, c'est sûr!

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la maîtresse dame, s'accrocha des deux mains à sa pelisse, et dardant sur elle son œil unique, s'écria d'une voix stridente

— Tu as menti!...

On pouvait traduire ce peu de mots par : le cas échéant, tu n'en seras pas quitte ainsi... je te déchirerai en morceaux.

Podatchkena, effrayée, songeait déjà à s'arracher des mains de la bohémienne, quitte à leur abandonner sa pelisse jaune, lorsqu'elle aperçut un domestique de Peroquine qui se dirigeait de leur côté.

— Tu viens à propos, compère, dit-elle en le saluant profondément, tu vas me justifier. Artemy-Petrowitz est-il ou n'est-il point marié? ne serait-il pas devenu veuf?

Marioulla observait de son œil, de tout son être, avec toutes les forces de son âme, si la dame ne ferait pas au domestique quelque signe convenu d'avance.

Ce dernier prit une prise de tabac, examina flegmatiquement des pieds à la tête le couple si amicalement enlacé, et répondit :

— Qui peut le savoir mieux que vous, Accoulina-Savichna, ma commère? n'avez-vous pas grandi dans la maison de Son Excellence? ne l'avez-vous pas bercé, soigné? n'avez-vous pas mangé du miel à sa noce et assisté au lever des nouveaux époux? Cependant, puisque vous me questionnez, chère commère, afin, comme je m'en aperçois, de convaincre cette dame bohémienne, je ne refuserai pas de répondre : l'épouse légitime de Son Excellence, Nathalie Andrewna, est la sœur de mon maître; et celui-ci a reçu hier une lettre dans laquelle elle lui annonce son arrivée pour ces jours-ci. D'après cela, il est présumable qu'elle est en bonne santé.

La malheureuse mère ne put se contenir davantage; elle s'arracha les cheveux, déchira ses vêtements et s'enfuit, disant des mots sans suite :

— Ah! ah!... quel homme!... vaurien!... misérable!... vendre sa... Marie!... débauché!... Seigneur, ne permets pas au scélérat...

La dame et le serviteur étaient encore à la même place quand la bohémienne revint sur ses pas, gesticulant comme une insensée, puis partit en courant dans la direction de la demeure de Wolinski, et ils la perdirent bientôt de vue.

— Que signifie cela? dit le domestique en prenant tranquillement une prise.

La dame de charge ne répondit rien, et ils se séparèrent après avoir échangé un salut.

La bohémienne, effrayant tous les passants par sa figure et sa démarche désespérées, se rendait effectivement chez Wolinski. En route elle s'arrêta un moment, près de défaillir, épuisée de lassitude et de chagrin.

— Que je suis sotte de me tourmenter ainsi! se dit-elle, tout n'est pas encore perdu, tout peut encore se réparer.

Mais arrivée au lieu de sa destination, derechef son courage faiblit. Elle monte lentement, pesamment l'escalier.

On l'annonce au ministre du cabinet; il donne ordre de la faire attendre.

Elle l'entend dire au domestique d'aller au bazar. Elle voit le serviteur revenir. Puis on l'introduit dans le cabinet.

Son âme chancelle, ses jambes fléchissent, elle se tient au mur, elle est forcée de s'appuyer contre la porte, sans quoi elle tomberait.

De l'intérieur une voix fait entendre ces mots:

— Ici, ici, Marioulla, entre.

Elle s'avance...

Wolinski est assis dans un fauteuil. Devant lui, sur une table, est posée une riche voilette.

Pauvre et malheureuse mère! elle veut parler, elle sanglote. L'homme le plus insensible aurait senti son cœur se fendre en la voyant.

— Qu'as-tu? qu'as-tu donc? demanda Wolinski d'un ton préoccupé... Quelqu'un t'a-t-il offensée?

Marioulla hocha la tête d'un air de reproche.

— Ce que j'ai?... Où est ton honneur? où est ta conscience? Parle, boyard russe... as-tu un Dieu?

— Je t'ai promis un voile pour le premier baiser...

— Garde-le pour mon enterrement ou pour le tien! reprends aussi ton argent, il me brûle, il me déchire l'âme.

Elle tira de sa poche l'or que Wolinski lui avait

donné à différentes reprises, et lui montrant un ducat :

— Regarde, lui dit-elle, il y a sur chacun d'eux la figure du diable avec ses griffes...

Et elle jeta tout à ses pieds.

— Est-tu devenue folle, Marioulla ?

— Considère-moi si tu veux comme une bohémienne sotte et insensée ; mais toi, boyard russe, je te le répète, où est ta conscience? où est ton Dieu? Que m'as-tu promis quand tu as voulu séduire une pauvre innocente jeune fille, quand mes mains impures t'ont aidé à acquérir ce trésor? N'as-tu pas promis de l'épouser? Et qui as-tu pris en témoignage !... Homme méchant, impie et sans conscience ! homme marié, tu as perdu une fille sans défense ; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement, et peut-être recevras-tu ta punition en cette vie...

Quoique troublé par les paroles de son accusatrice, Wolinski cherchait à conserver autant que possible un extérieur calme.

— Que t'importe que je sois marié? dit-il, ce n'est pas toi qui es ma maîtresse !

— Ce que cela me fait?... je ne suis pas ta maîtresse ?... voilà ce qu'il dit maintenant !... Mais si tu savais que je...

Elle s'arrêta éperdue ; elle se jeta aux pieds de Wolinski, les baisa en sanglotant et leva sur lui des

regards suppliants. Mais à cet instant les forces l'abandonnèrent; elle ne put soutenir plus longtemps l'étrange lutte de la nature avec le désir de voir sa fille conserver dans le monde la position qu'elle occupait; elle n'osa pas se dire, elle, bohémienne, la mère de la princesse Lehemiko... et elle tomba en proie à des convulsions effrayantes.

Elle resta longtemps sans donner signe de vie. Après lui avoir fait reprendre ses sens on la reconduisit à l'auberge qu'elle occupait, recommandant qu'on ne la laissât manquer de rien, et donnant à cet effet la meilleure des recommandations, c'est-à-dire de l'argent. Mais quel bien-être pourra jamais compenser, pour la pauvre mère, le bonheur de sa fille?

Wolinski ne pouvait s'expliquer la cause du profond attachement de la bohémienne envers la princesse Lehemiko; il se souvint de leur ressemblance extraordinaire et flotta dans un vague soupçon.

Sa conscience le tourmentait d'autant plus qu'il était fermement convaincu de la sincérité de la passion qu'avait Mariolizza pour lui.

Depuis ce moment il entendit souvent retentir à ses oreilles ces mots :

— Impie! tu es marié! tu as perdu une jeune fille innocente; tu en rendras compte à Dieu au jour du jugement!

Souvent, dans ses rêves, il entendait les sanglots de Marioulla, il la voyait suppliante à ses pieds. Il ne pouvait s'en délivrer!...

III

RÉCIT DE LA BOHÉMIENNE.

Pour satisfaire la curiosité de mes lecteurs, je ne remonterai pas jusqu'à l'arbre de la science du bien et du mal, mais seulement jusqu'à l'arbre généalogique orné d'une branche du nom de *minna*. Je m'empresse de commencer. MARLINSKI.

Pendant plusieurs jours consécutifs, l'infortunée Marioulla tenta, mais en vain, de parvenir jusqu'à la princesse Lehemiko.

Même durant les heures de la nuit glaciale, elle se postait en sentinelle devant le palais, essayant d'entrevoir, ne fût-ce qu'à travers une fenêtre, le visage de sa fille chérie, qui, hélas! n'était par aucun instinct attirée vers le cœur de sa mère; enfin la bohémienne apprit que la princesse avait été souffrante, qu'elle était rétablie, et que sa faveur continuait auprès de l'impératrice, ce qui lui apporta un peu de tranquillité. On se

préparait au mariage de Koulkowski, pour lequel les bohémiens avaient été commandés pour égayer plus de trois cents invités.

Le compagnon de Marioulla, Basile le vétérinaire, continuait le trafic des chevaux, mettant des dents à ceux qui n'en avaient plus, rendant la vue aux aveugles, et faisant d'une vieille rosse un jeune cheval, tâchant de recevoir le plus d'argent et d'en donner le moins possible.

Au milieu de ces occupations qui sont inhérentes au sang des bohémiens, et qu'ils n'abandonneraient pas pour tout l'or du monde, Basile n'oubliait nullement sa compagne, objet constant de sa sollicitude. Lorsqu'il apprit le récent chagrin qui l'avait frappée, il s'ingénia à lui créer une série de nouvelles espérances.

Pourquoi Wolinski ne divorcerait-il pas, puisqu'il n'aimait plus sa femme? Cela s'était déjà vu dans la sainte Russie.

Nathalie Andrewna était malade; il se pourrait, pour le bonheur de Marioulla, qu'elle vînt à mourir!

L'impératrice ordonnerait peut-être à Wolinski d'épouser la princesse, qui l'aimait tant!

Et au fait, pourquoi Marioulla ne trouverait-elle pas l'occasion de remettre à l'impératrice une supplique qui dirait qu'après avoir promis d'épouser une jeune fille vivant sous l'aile protectrice de Sa Majesté, Wo-

linski avait nié à la pauvre bohémienne cette promesse d'alliance et avait trompé tout le monde?

— Ne t'afflige pas, ma chère Marioulla, continua Basile; détourne tes regards du passé; regarde plutôt vers l'avenir. Il est vrai que la vieille jument hargneuse est toujours moins prompte à se réveiller que le jeune cheval fringant! Mais, afin de conduire plus sûrement l'affaire, raconte-moi tout, à partir de l'époque la plus lointaine, dusses-tu commencer au cheval fabuleux qui sait tout, et à la construction de Moskou, la ville aux pierres blanches. En un mot, apprends-moi comment ta fille est devenue princesse.

Les consolations de Basile ramenaient des lueurs d'espérance dans le cœur de Marioulla, et y renouvelaient la vie. La bohémienne berçait ses espérances, les caressait, les cajolait avec le soin d'un enfant pour sa poupée favorite. Elle ne pouvait donc refuser à celui qui les faisait naître le récit qu'il attendait.

La chambre où ils se trouvaient était triste comme une prison; une chandelle l'éclairait faiblement; sur les murs, noircis par l'humidité, deux narlis [1], servant tour à tour de lits ou de divans, étaient appendus.

S'assurant par un coup d'œil du côté de la porte, que

1. Sorte de couchette suspendue, faite en planches.

personne ne pouvait l'entendre, elle commença en ces termes :

— Lorsque tu me connus à Jassy, tu pus encore juger de ma beauté, quoique j'en eusse déjà beaucoup perdu; le chagrin n'embellit pas ! Si tu m'avais vue à vingt ans, l'âge qu'a ma fille !

Une tribu de bohémiens nous engagèrent, mon père et moi, à entrer parmi eux. Cette tribu était de celles que l'on fait venir dans les réunions du monde; ma voix, ma figure surtout, rapportaient beaucoup d'argent.

Nous parcourûmes la Russie, la Pologne et la Turquie ; partout je fus proclamée la plus belle, et partout l'on comblait nos vieilles femmes d'argent pour m'entraîner à mal. Mais ce que n'avait pu faire l'argent s'accomplit par la puissance des yeux noirs d'un prince moldave nommé Lehemiko. Il était jeune, beau; par ses douces paroles, mon cœur fut enlacé comme par les filets d'un pêcheur, il fit taire ma raison. Je l'aimai...

Il me combla d'argent et de présents. Je ne pris pas l'argent; je ne voulais que son amour; avec ses présents je me parais pour lui seul. Puis vint le jour où, dans un coin de la tribu, sous une charrette, je mis une fille au monde. Mon père me maudit, me battit et exigea de l'argent.

J'allai trouver le prince ; je revins de chez lui avec

de l'or pour mon père, et mon enfant baptisé, portant à son cou une croix bénie où étaient inscrit le jour et l'année de sa naissance, croix que porte encore maintenant celle qui fut ma petite Marioulla. Peu de temps après, la mère du prince ayant appris qu'il avait une bohémienne pour maîtresse, le força à épouser une demoiselle riche et de grand nom.

En me quittant il mouilla ma poitrine de ses larmes; je pleurai amèrement aussi, croyant ne pouvoir survivre à cette séparation. Mais regardant ma petite Marioulla, je la serrai contre mon cœur, que cette étreinte calma.

De ce moment elle devint pour moi le monde entier. Ses yeux étaient mon soleil, mes étoiles brillantes, mes pierres précieuses; son sourire était mes fleurs : sa santé était le but de toutes mes pensées; sa vie, c'était ma vie!

J'avais été mauvaise fille, peut-être n'aurais-je pas été bonne épouse, mais Dieu m'avait créée bonne mère.

Ma fille ne manquait de rien! en me quittant, le prince m'avait laissé une forte somme.

Je chantais pour elle des chants dignes de bercer un enfant de roi.

Non-seulement moi et mon père, mais la tribu entière l'aimait. Je la nommais ma princesse, et tous

l'appelaient ainsi. Mon idée fixe, c'était qu'elle ne pouvait devenir autre chose qu'une grande dame, peut-être même une sultane. J'aurais étranglé qui m'eût dit le contraire.

Lorsque nous voyagions, Marioullinka [1] désignait-elle du doigt une jolie fleur, c'était à qui se précipiterait pour la lui apporter. Montrait-elle un papillon, tous les enfants s'élançaient à sa poursuite. Et quand, sous un beau ciel, nous dressions notre tente, il fallait voir comme jeunes et vieux la servaient à l'envi! Et combien elle était déjà belle de distinction lorsque, appuyée sur son oreiller blanc, parée de rubans et de bijoux, elle jetait de ses petites mains du pain, des bonbons et parfois de l'argent aux gens sales et déguenillés qui l'entouraient.

La bohémienne s'arrêta, et son bonheur passé rayonnant en elle, faisait briller son unique œil, colorait ses joues, tremblait dans ses paroles.

Après quelques minutes de recueillement, elle reprit en soupirant :

— Après avoir pendant deux ans parcouru l'Ukraine et la Russie, et répandu l'argent en vraies princesses, nous revînmes en chercher à Jassy. Lehemko m'aimait toujours, mais je refusai son amour. J'avais trop peur

1. Diminutif.

d'avoir un autre enfant, ou que je n'aurais pas aimé, ou qui aurait enlevé à Marioullinka une part de l'affection que je lui portais.

Lehemiko n'avait pas d'enfant de sa femme ; les médecins avaient déclaré qu'elle ne serait jamais mère. La vieille princesse était morte. Il me supplia de lui donner Marioullinka, me jura qu'il l'adopterait et lui laisserait tous ses biens ; que dans le cas où je refuserais, je n'aurais plus rien à attendre de lui, et que nous pourrions nous traîner misérablement par le monde.... Je tombai à genoux et joignis les mains ; donner ma fille, c'était donner ma vie !

Mais aussitôt mon imagination me montra Marioullinka, la princesse, la reine de la tribu, ayant des vêtements usés, du pain dur à la bouche. Quand je la vis en vraie mendiante, exposée aux injures des autres bohémiens, mon âme se révolta. Les guenilles ! la vie errante ! les sarcasmes ! le besoin ! et ce qui l'attendait encore au delà !...

Ces pensées se heurtaient dans mon cerveau, qu'elles ébranlaient.

Quand vint la nuit et que mon enfant bien-aimée fut endormie, je l'enveloppai, l'arrosant de mes larmes, et l'emportant dans son berceau, je sortis en courant de la tribu.

Suivant les instructions que j'avais reçues, je dépo-

sai le berceau et une lettre au milieu des fleurs d'un parterre qui s'étendait sous les fenêtres de la demeure princière.

Ma séparation fut déchirante. A peine éloignée d'une dizaine de pas, je revenais précipitamment. Enfin eut lieu l'effort suprême : j'entendis en m'en allant les cris de mon enfant, et... je poursuivis mon chemin!...

Par la lettre et d'après les quelques mots de Marioullinka, on devait penser qu'elle était de haute naissance, qu'elle avait été volée par des bohémiens, qui, faute de moyens pour l'entretenir, l'abandonnaient.

Ce qui avait été prévu arriva.

L'excellente princesse demanda à son mari la permission de garder l'enfant envoyé par le bon Dieu.

A dater de ce moment, Marioullinka devint Mariolizza, puis fut élevée au rang de princesse Lehemiko.

En apprenant son bonheur, ma douleur se calma. Je me fixai à Jassy, dans un quartier retiré. J'apercevais souvent ma fille se promenant avec *sa mère;* mais j'avais toujours soin de me cacher pour ne pas être remarquée, même des domestiques de la princesse, car Mariolizza me ressemblait déjà beaucoup, ce qui était du reste une joie pour mon cœur.

Une fois, il était juste minuit, je me réveille en sursaut par une douleur aiguë; en ouvrant les yeux, je m'aperçois que ma chambre est éclairée comme en plein

jour. Je me précipite vers la fenêtre, et que vois-je?... la ville en feu! les flammes s'élevaient comme des langues ensanglantées.

— Dieu! Mariolizza! m'écriai-je. Et à peine vêtue je m'élance dans la direction de sa demeure.

La ville bout comme une chaudière, les toits se soulèvent, les vitres se brisent, les flammes se débattent dans une fumée épaisse, la foule crie, le tocsin sonne; mais plus haut que tout cela une seule voix se fait entendre dans mon cœur : Sauve ta fille!

Folle de terreur, je cours vers la maison du prince; je me fais jour à travers l'encombrement des portes; j'arrive à l'escalier encombré de meubles et de caisses, et j'aperçois un janissaire, les mains ensanglantées, qui emmène une petite fille... C'est elle!... Je la saisis, poussant de toutes mes forces le janissaire, qui roule sur l'escalier. Mariolizza se cramponne à moi; je l'emporte jusque dans la rue, et... ce qui se passa ensuite, je l'ignore complétement.

Tout ce dont je me souviens, c'est que je fus longtemps malade, et que ma première parole, dès que j'eus la force de desserrer les dents, fut pour m'informer de la jeune princesse Lehemiko.

Personne ne sut me dire ce qu'elle était devenue. On m'apprit que son bienfaiteur avait été brûlé, que sa femme, déjà si faible, avait succombé à l'effroi...

A ces nouvelles, ma tête s'égara.

J'interrogeais tous les passants; je courais du matin au soir au milieu des décombres, cherchant ma fille parmi les cendres, les pierres, les poutres calcinées.

Enfin, j'apprends que le janissaire l'avait vendue. Mon enfant vendue !

Des parents du prince Lehemiko avaient donné au janissaire une forte somme d'argent pour qu'il emmenât l'enfant très-loin, et il était parti avec elle.

— Je me mis à sa poursuite jour et nuit. Enfin je le rejoignis à Khotin, et là, après m'être entendue avec Mariolizza, qui avait alors dix ans et était douée d'une intelligence extrêmement développée pour son âge, je donnai à la propriétaire de l'appartement qu'occupait le janissaire tout l'argent que j'avais sur moi. Avec l'aide de cette femme, je parvins à enlever ma fille.

Mais je ne savais plus où aller; craignant les persécutions, je me rendis chez le pacha de Khotin et le priai de prendre Mariolizza, de l'élever pour en faire plus tard sa maîtresse ou de la donner au harem du sultan. A cette dernière idée, je la voyais toujours parvenant à un très-haut rang.

Le pacha la garda et l'aima comme si elle eût été sa propre fille. Elle fut très-bien élevée chez lui, d'après les lois de Mahomet.

Plus d'une fois je l'aperçus par la fente d'une porte;

plus d'une fois je l'entendis chanter. Sa douce voix me pénétrait l'âme, et me faisait tant de bien que j'aurais voulu mourir en l'écoutant ! Et ma fille ne se doutait pas qu'un simple mur la séparait de celle qui était sa mère ! Que dis-je ? un mur ! Alors comme aujourd'hui, la distance qui nous séparait était bien grande !...

Le pacha vieillissait, il eut l'idée d'offrir Mariolizza en cadeau au sultan, qui certes n'avait jamais vu beauté pareille.

Mais sur ces entrefaites les Russes arrivèrent à Khotin. Mariolizza, captive, fut envoyée à Pétersbourg.

Je partis à sa suite, toujours à sa suite ! c'est là qu'où elle sera je laisserai mes os ; quand je mourrai, mon âme encore planera sur elle ! et jamais ma fille ne saura tout ce que j'ai fait ; elle gardera dans son cœur le souvenir d'étrangers, et jamais elle ne se souviendra de sa mère !...

La narratrice essuya les larmes qui tombaient du seul œil qu'elle avait.

Le gros bohémien toussa, toussa, et se détourna pour cacher celles qui nondaient son visage si impassible habituellement.

IV

Pas plus loin, mais en arrière, baron! la nécessité nous fait pèlerins, nous faisons trois pas en avant et deux à reculons.
MARLYNSKY

Le temps, après avoir été moins rigoureux dans la matinée (ce qui détériora légèrement la maison de glace, recommença vers le soir son jeu, ainsi qu'un homme cruel et fort dans ses heures de gaieté. Tantôt on recevait d'énormes grêlons sur le nez, ou bien le vent vous coupait la figure, ou bien encore des flocons de neige vous rendaient littéralement aveugle. Puis les fils neigeux devinrent plus serrés, et formèrent un écheveau que le grand dévideur pelotonna du ciel à la terre, avec une telle rapidité que cela donnait le vertige à regarder. Près des murs, la neige tourbillonnante s'arrêtait en monceaux. Faisant trembler les vitres, le vent, avec des gémissements plaintifs, demandait à entrer dans les maisons; les girouettes criaient sur les toits. En un mot, la nature se livrait à de telles

absurdités, qu'on aurait cru voir un mélange de Français et de Novgorodiens.

Il n'était donc pas étonnant que, par ce temps sombre et effrayant, un temps à la Byron, aucun habitant de Pétersbourg n'osât mettre le nez dehors. Pas un habitant, disons-nous : cependant, entre les écuries de Guertzoff et la demeure du conseiller intime Chtchourkoff, devant les ruines d'une maison brûlée, deux hommes marchaient en sens inverse.

L'un paraissait venir du royaume des Lilliputiens, l'autre du pays des Géants. Chacun d'eux toussa doucement deux fois, et après ce signal de reconnaissance, ils s'avancèrent vers un tuyau placé au milieu du mur. Ils se heurtèrent presque l'un l'autre en se cherchant toujours. Enfin le grand se cogna à la tête du petit, se baissa, lui prit la main, et dit en soupirant :

— Eh bien! mon ami?

— C'est une véritable partie d'échecs que nous jouons, répondit l'autre avec le même soupir, levant une main à la hauteur de son œil, pour serrer celle qu'on lui tendait. Nous faisons deux pas en avant, puis nous sommes contraints de reculer. Tenons-nous-en à notre première position, et alors, selon toutes les probabilités, nous ferons échec et mat.

— Oh! l'affaire n'est pas encore complétement déses-

pérée, interrompit le grand ; il est vrai que, par sa précipitation, il nous a ôté des mains les armes dont dépend son succès et le nôtre; il se fâche, se dépite, et, malgré cela, on ne peut se séparer de lui; il a tant de noblesse!

— C'est vraiment une noble nature, mais une tête folle! reprit son interlocuteur d'un ton pénétré, et j'aurais pu l'abandonner si...

— Si tu ne l'aimais autant, n'est-il pas vrai? Je le plains, mais ne lui porte pas moins d'affection que toi. N'était cette maudite passion pour la princesse, l'histoire de cette maudite soirée, nous aurions vite repris le dessus.

— L'impératrice le sait-elle?

— Pas encore. Des événements de cette soirée, rien n'a transpiré, pas plus que si elle n'avait point eu lieu. Guertzoff a ordonné sévèrement que personne n'en ouvrît la bouche : celui qui a vu ou entendu est censé n'avoir rien vu, rien entendu. Il se ménage un accusateur précieux pour s'en servir quand l'occasion sera venue. C'est pourquoi j'ai lié momentanément les mains du favori, prêtes à lever la cognée. Je lui ai fait souffler à l'oreille, par qui de droit, qu'il se tramait à Pétersbourg quelque chose comme une révolte, dont les moines et religieuses cassés et amenés ici par son ordre étaient les moteurs.

Effectivement le soir même, en rentrant chez lui, il reçut la nouvelle que des colonies entières s'enfuyaient à l'étranger dans la crainte que son acte de cruauté ne se renouvelât. Sa méchante âme eut à travailler, car il fallait organiser les choses de façon à ce qu'elles n'arrivassent point aux oreilles de l'impératrice.

Et pendant ce temps je me prépare les voies pour arriver à Sa Majesté. Aujourd'hui j'ai été lui présenter un rapport, et elle m'a questionné sur quelques points avec beaucoup de bienveillance. Que j'aie seulement le temps de me consolider dans ses bonnes grâces, de surpasser en finesse l'archifripon, et tu me verras lancer un rapport qui lui donnera aussi chaud que de la poix bouillante.

— Et la princesse?

— La princesse a été souffrante, probablement de l'idée que l'impératrice et toute la cour savaient la visite nocturne, que la ville en jasait. Ce qui prouve que ni l'éducation du harem, ni les scandaleux exemples du siècle, ni même la peur, ne peuvent éteindre chez une femme le sentiment de la honte, tant que cette femme n'est pas tombée dans la boue.

Cependant les affectueuses caresses de l'impératrice, qui vint la voir le lendemain, le profond silence qui régna sur les événements de cette malheureuse soirée, les attentions, le respect dont elle se retrouva comme

auparavant entourée, ranimèrent son courage. Mais ce qui, je crois, contribua le plus puissamment à sa guérison, furent de bonnes nouvelles de Wolinski.

Tu sais que l'impératrice le fit appeler; tout le monde crut que l'histoire des torches lui en attirerait gros; néanmoins tu as entendu dire comment il avait été reçu.

— Il m'a lui-même raconté qu'à son entrée l'impératrice lui avait fait du doigt un gracieux signe de menace, puis lui avait donné sa main à baiser en disant :

— Celui qui se souviendra du passé sera banni de ma présence.

— Je crois que ces paroles ne concernaient pas uniquement les torches, mais aussi la statue de glace. Elle soupçonne dans l'histoire de cette poupée quelque chose de nuisible à son favori, et par l'oubli du passé elle entend rapprocher les rivaux.

— Quant à moi, les paroles clémentes de notre Courlandaise ne font qu'accroître en moi l'envie de donner à l'affaire un fameux coup d'épaule.

Pendant ce dialogue, la neige s'était amoncelée et tourbillonnait avec tant de fureur autour des interlocuteurs qu'il leur devenait difficile de lutter de force avec elle; on se serait cru sous la pression d'un manteau de plomb.

— Garantis-toi de la neige, mon ami, dit le plus jeune,

la parole et les mouvements embarrassés, je crains qu'elle ne nous engloutisse avant peu.

— En tout cas, elle commencera par toi, répondit l'autre, retirant en riant son petit ami de sa coquille de neige.

— Eh bien ! cette position fâcheuse a considérablement éclairci mon imagination ; j'ai une idée magnifique, lumineuse.

— Je serais curieux de la connaître.

— Il me vient la fantaisie de continuer ce que les adversaires de mon patron ont si bien commencé ; en un mot, d'aider les amoureux.

— Les aider ? tu perds la tête !

— Dis plutôt que j'ai découvert une véritable mine d'or. Oui, oui, il faut les aider.

J'ai commencé par employer toute mon influence, toutes mes forces, tous mes raisonnements pour détacher Artemy-Petrowitz de sa funeste passion et le ramener au sens commun ; j'ai échoué. Maintenant je vais faire comme Biren, je soufflerai sur ce feu. J'ai presque la certitude que notre maître n'est rivé à la Moldave que par les chaînes de la sensualité. De son côté à elle, c'est différent, Mariolizza a pour lui un de ces amours dont on peut tout attendre. Avec cet amour-là je puis construire une échelle capable de nous faire monter non-seulement jusqu'à l'impératrice, mais jusqu'au ciel.

La voix du jeune homme tremblait comme sous la puissance de l'inspiration.

— Une pauvre idée! dit l'autre en soupirant : que ne fait-on pas de toi ? on te trompe, on te pervertit, on te perd ! Deux partis opposés agissent naturellement chacun pour son avantage ; on te prend, on te lance comme une monnaie qui a cours dans les deux pays ennemis, pour que, de ton côté, tu précipites les événements. Voilà ce qu'ils font de toi, quelle mission!... Puis une belle et luxuriante fleur de la nature, que l'on devrait se contenter d'admirer, est sans pitié effeuillée par les combattants, qui cherchent en elle un poison pour en user l'un contre l'autre!...

Non, mon ami, je ne connais pas encore à fond tes projets, mais s'ils sont vils, laisse-les aux gens méprisables.

— Ne te livre point aux jugements téméraires, sage précepte que tu as oublié ! Rappelle-toi, premièrement, que nous n'agissons pas en vue de la gloire d'un seul homme, mais que c'est pour une nation entière que nous travaillons; deuxièmement, que la princesse s'est totalement perdue dès l'instant où elle a aimé Wolinski; on peut la plaindre, mais il est trop tard pour la sauver. Dieu en personne ne viendrait pas à son secours !...

J'ai compris cette femme en lisant sa première lettre, en la voyant pour la première fois. C'est une de ces

natures à se brûler de son propre feu. L'amour est sa vie. Toutes les aspirations, toutes les forces de son cœur se sont concentrées sur Wolinski; lorsqu'elles n'auront plus ce but, c'est que Mariolizza aura cessé de vivre. Son amour pour Artemy-Petrowitz est son unique mobile, je te laisse à penser quelles en seront les suites!

C'est pourquoi la plus simple logique nous démontre que, s'il n'est pas en notre pouvoir de rendre cette position belle et enchanteresse, ce dont nul ne peut douter; que s'il nous est impossible d'épargner au cœur de la princesse le chagrin et le coup cruel que la destinée lui prépare, nous pouvons profiter de sa passion pour avancer considérablement nos affaires sans qu'il y ait en cela rien de vil ni de méprisable.

— Chut! j'entends des voix.

Les deux interlocuteurs prêtèrent l'oreille, en proie à une anxiété évidente.

— Ce n'est rien, dit le petit, c'est le vent qui souffle.

— Comment, ce n'est rien! pour Dieu, tais-toi!

En effet, au bout de quelques instants, leurs oreilles attentives saisirent des lambeaux de phrases.

— Ici... voici leurs traces... Je les ai perdues... et toi?... comment donc!... ce n'est pas la première fois... Encore de nouvelles traces. Par ici, par ici...ils ne m'échapperont point.

Ces derniers mots arrivèrent très-distinctement à nos

deux amis, qui, regardant à travers les fentes du mur, virent des ombres se mouvoir.

— C'est la voix de mon oncle, dit le plus âgé; nous sommes pris!

— Que faire? il nous est impossible de sortir de cette impasse sans aller droit à sa rencontre. Si je parvenais à grimper jusqu'à cette fenêtre, je sauterais dans le jardin de Chtchourkoff.

— Tu te blesseras!

— J'aime mieux cela que de tomber entre ses mains; mais toi?

— Quant à moi, j'attends mon secours du ciel! monte vite sur mes épaules, et advienne que pourra. En avant!

Pendant que le grand parlait, le petit était à l'action, Des mains, il passa aux épaules, des épaules sur la tête de son compagnon, et atteignit le mur, où, agile comme un chat, il grimpait toujours, s'aidant des moindres saillies; le moment de la délivrance arrivait, la fenêtre n'était plus qu'à une légère distance. Mais, ô malheur! le manteau du pauvre jeune homme se prend dans un crochet de fer, il tire, il tire, pas moyen de se dégager! impossible qu'il se serve de ses mains, car s'il en détache une de son point d'appui, il tombera infailliblement! L'idée de pendre au mur comme une chauve-souris aux ailes déployées le couvre d'une sueur glacée...

il n'entrevoit aucune issue à sa fâcheuse position, il porte son gibet sur son dos!

La partie des ruines où les deux amis avaient tenu leur conciliabule s'éclaira subitement, et à travers la poussière argentée de la neige qui continuait à tomber, se dessina d'un côté la position vraiment digne de pitié du pauvre Zouda, et de l'autre, la tête de Lipmann; ses cheveux roux sortant en mèches indisciplinées de son chapeau noir, donnaient à sa personne un air tant soit peu sauvage. Il avait la bouche ouverte, et le regard d'un douanier prêt à immoler sa victime. Puis le grand et mince Erikler avec son nez de bécasse.

Pour compléter ce coup d'œil, on voyait, précédant Lipmann, une sorte d'individu coiffé d'un palachem, qui tenait une lanterne, et à quelques pas en arrière, des paysans armés de longues perches semblant prêts à assommer, s'il y avait lieu, ou à précipiter dans les jardins illimités de la Newa quelque poisson bipède.

— Quoi! c'est vous, mon neveu? exclama Lipmann, qui tenait en main une véritable massue.

— Vous voyez bien que c'est moi, répondit le secrétaire du cabinet ministériel en soufflant de toutes ses forces sur la lanterne, ce qui replongea dans l'ombre les personnages de cette scène, digne en tous points d'un palais magique. Faut-il donc encore vous répéter que c'est moi, mon oncle? Mais pourquoi, ajouta-t-il

en baissant la voix, arrivez-vous, avec votre insupportable escorte, me renverser dans ma meilleure position.

— Que voulez-vous dire, monsieur Erikler? Je ne vous comprends pas, n'étant nullement doué de divination.

— Vous me comprendrez tout à l'heure.

En disant ces mots, Erikler saisit la perche de l'un des paysans, s'élança vers le mur auquel était attaché l'infortuné Zouda, et grâce à ce moyen de sauvetage, le pauvre jeune homme, délivré de ses liens, rendu à sa liberté de mouvements, fut en deux bonds sur la fenêtre, de laquelle une nouvelle culbute l'envoya droit dans le jardin de Chichourkoff.

On entendit le bruit d'un objet qui tombe, puis plus rien.

Est-il blessé? est-il encore vivant? est-il enfoui sous un monceau de neige? Dieu seul le sait.

— Qu'est-ce qui tombe? demanda Lipmann d'un ton soupçonneux.

— N'entendez-vous pas que c'est un homme? répondit le neveu en jetant la perche au paysan. Après tout, s'il meurt le malheur ne sera pas très-grand ; j'ai fait du moins envers lui tout ce que ma situation critique me permettait, se dit Erikler.

Puis se rapprochant de Lipmann :

— Allons-nous-en, mon cher oncle; je vous conterai cela en route, car votre cortége pourrait nous entendre, ce qui nuirait, par votre faute, aux intérêts de notre protecteur.

Lipmann fit un signe de commandement, et ses hommes se mirent en marche l'une derrière l'autre, non sans s'être plus d'une fois laissé choir avant de sortir définitivement de ces obscures ruines.

— Ah! mon oncle, mon oncle! fit Erikler d'une voix émue, en tenant Lipmann par la main, après les soucis les inquiétudes, les peines qui m'ont fait perdre le repos et la santé, après mes efforts incessants pour cacher votre incapacité à Guertzoff et à l'impératrice, qui a lu aujourd'hui encore un mémoire que vous êtes censé avoir écrit et rédigé, après tout cela, vous vous mettez à m'espionner!...

Et, ne permettant pas à l'oncle de l'interrompre, il continua :

— Savez-vous qui était avec moi?

— Non.

— Zouda.

— Zouda! Depuis quand êtes-vous liés ensemble?

— C'est la troisième entrevue que j'ai eue en cet endroit avec lui.

— C'est cela, c'est à peu près cela! Mon véridique espion est venu m'annoncer tout à l'heure que pour la

seconde fois deux hommes se rendaient ici; et alors je... suis accouru... ne pensant pas vous rencontrer... Mais aussi, pourquoi ne pas m'avoir prévenu?

— Parce que je ne voulais pas vous livrer le fil de mes idées avant de les avoir nouées d'un nœud indissoluble. Croyez-moi, la chose que je médite est un coup de maître, qui ne fera honte ni à vous ni à moi, et je veux mourir si Guertzoff ne me saute pas au cou dans les transports de sa joie. J'ai si bien mené mon ennemi, qu'il me met déjà les doigts dans la bouche... Ah! ah! ah! Entendez-vous, dans le jardin de Chtchourkoff, les formidables chiens qui aboient, et savez-vous que chacun d'eux est assez fort pour terrasser un ours? Je serais fâché pourtant qu'ils ne me laissassent rien de mon fripon! Non, non, mon petit ami, de toute façon je vous dévorerai, toi et ton insolent Wolinski. Si je n'arrive pas avant lui, c'est que je suis indigne du nom d'Erikler et des faveurs qui m'attendent; c'est que je suis un niais, un corbeau, un homme digne de ramoner les cheminées.

Seulement, mon oncle, je vous prie, vous supplie de ne point entraver ma marche... Si je gâte les affaires, je vous permets de me conduire à la potence, au billot, où vous voudrez...

Erikler s'exprimait avec une si profonde conviction, sa figure étincelait d'une joie si cruelle; il démontrait

ses plans d'une manière si nette, si précise, que le cœur du vieillard s'agita comme la poussière que l'on voit danser dans un rayon de soleil. Ses longues oreilles remuèrent comme des cymbales auxquelles un musicien vient de donner l'impulsion, et serrant la main de son neveu avec l'expression d'un tigre caressant son petit :

— Pas un mot de plus, mon cher, pas un mot de plus, je ne vous soupçonnerai jamais ; ce serait me soupçonner moi-même. Vous êtes la seule joie, l'unique consolation de ma vieillesse ; il me semble que je ne mourrai pas tant que je me retrouve en vous ! Si j'avais su !... oh ! oh ! quel est celui qui ne se trompe pas ?... je n'aurais pas amené ici ces imbéciles ; je n'aurais pas écouté leurs fables, qui pèsent maintenant à mes oreilles comme des poids de quarante livres.

— Holà ! écoutez ! cria Lipmann à ses subalternes, si un seul d'entre vous s'avise de dire que j'ai rencontré mon neveu dans ces diables de ruines, alors... regardez... (il indiqua la Newa), dans un sac... et à l'eau !...

Après ce discours énergique, l'oncle et le neveu se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

V

LE SINGE DE GUERTZOFF.

Un moucheron tomba avec un chêne,
Et l'on entendit un formidable bruit.
(*Vieille chanson russe.*)

Dans une vaste salle, faiblement éclairée par les lueurs rouges d'un feu ardent, un vieillard appuyé sur un cotcherga [1] était debout près du poêle. Son costume se composait d'une calotte de soie rouge, d'une veste de coutil à raies bleues, d'une culotte d'étoffe rose, dont les boucles détachées laissaient flotter sur ses mollets des bas de soie gros bleu, allant se perdre dans des pantoufles vertes; il portait en outre un petit tablier blanc.

A première vue, un pareil accoutrement porte vivement à la gaieté; mais on lit sur le visage de cet homme bizarre tant de loyauté chevaleresque, de quiétude,

1. Longue tige en fer qui sert à faire le feu dans les poêles russes.

d'honneur, de bonté, que l'ironie, prête à paraître, se refoule au fond du cœur. Rien que par son sourire on sent chez ce vieillard une âme encore jeune. Il est là, plongé dans de calmes pensées, tournant entre ses doigts son cotcherga, à l'aide duquel il remue les charbons du foyer, et s'interrompant de temps à autre pour faire un signe de tête amical à quatre chiens de race polonaise, tous de même couleur, groupés autour de lui. On peut juger de la bonté de cet homme rien qu'en voyant l'égalité avec laquelle il distribue ses caresses à chacun de ses amis, pour ne pas faire naître de jalousies.

Tout paraît désert autour de lui; cependant lorsqu'une bûche se sépare bruyamment en flamboyant, sa solitude se peuple tout à coup. Princes, rois et reines en costumes d'apparat se montrent à l'horizon, jetant de leurs modestes cadres jaunes, ainsi que d'une croisée, des regards curieux dans cette pièce immense. Les yeux de Jean Grosna paraissent vouloir tout dévorer, et sa barbe noire a l'air prête à s'agiter avec ses lèvres pour prononcer le mot prince!

Pendant que cette nombreuse société visite notre original, il est au milieu d'eux, entouré de clarté, tenant sa cotcherga, comme un sorcier qui de sa baguette magique évoque les ombres des défunts. Le gland de sa calotte de soie brille ainsi qu'une étoile sanglante.

Tout à coup les habitants de l'autre monde s'évanouissent; la salle rentre dans son obscurité première; le vieillard se retrouve de nouveau seul avec ses chiens et livré à ses calmes pensées.

Dans une chambre attenante, qui est probablement l'antichambre, un homme lit en épelant un livre de prières. Que de peine doit donner ce travail! et pourtant le son de sa voix indique la satisfaction. Répétant chaque syllabe plusieurs fois, il les aligne, il en jouit comme de la meilleure nourriture qu'il ait jamais eue.

— Ivan! cria de la salle le vieillard.

Un profond soupir se fit entendre derrière la porte, indiquant le regret qu'éprouvait le lecteur forcé d'interrompre sa lecture édifiante; en même temps entra dans la salle un homme âgé, à l'air respectable, dont l'habillement dénotait un domestique de bonne maison.

Il se tint debout, les mains croisées sur un ventre assez proéminent, attendant humblement ce qu'on voudrait bien lui dire; la demande ne se fit pas attendre.

— Le cuisinier est-il guéri?

— Comment, guéri? mais, monsieur, il boit de nouveau à la coupe de mort.

L'original que nous reconnaissons pour le maître de céans, parut choqué de la réponse.

— Pour vous, ils sont tous ivres et toujours ivres,

dit-il. Il est sûrement malade; faites-lui boire de la menthe, du thé de framboise, quelque chose enfin qui amène la transpiration.

Le domestique hocha la tête, et répondit d'une voix émue.

— Vous gâtez tous vos gens, monsieur; sur cinquante serviteurs, vous n'en avez pas un pour brosser vos habits, apprêter votre dîner ou atteler votre voiture.

— Et toi, Ivan?

Le ton dont ces trois mots furent prononcés signifiait : — Toi, mon cher Ivan, ne les remplaces-tu donc pas tous?

Il n'y eut pas de réponse. Ivan fit la moue que fait à son amoureux une femme coquette, et toujours en silence, agita ses doigts sur son ventre.

Le maître continua à développer son idée :

— Et toi, ne m'as-tu pas fait mon dîner? quand nous étions en marche, ne m'as-tu pas servi de cocher? n'as-tu pas brossé mes habits?

— Je serai toujours trop heureux de vous servir, tant que mes forces me le permettront; mais si je venais à mourir...

— Ailons, allons, Leontewitz [2] ne me donne pas d'idées noires.

2. Fils de Léon.

Une ombre de tristesse se répandit sur le doux visage du maître; il eut un moment de saint recueillement, puis, se remettant, il dit d'une voix ferme :

— Eh ! n'ai-je donc pas aussi mes mains?

— Ainsi vous voudriez, monsieur, faire vous-même l'ouvrage d'un valet? On n'a jamais entendu pareille chose ! n'en seriez-vous point honteux vis-à-vis des boyards vos frères?

— Le travail n'est point honteux, il n'y a de honte que dans une action déloyale. Les saints Pères eux-mêmes ne travaillaient-ils point à la sueur de leur front?

Cette comparaison eût été concluante envers tout autre qu'Ivan, mais celui-ci, lissant de la main les mèches rebelles de ses rares cheveux, répondit :

— Les saints Pères ne possédaient pas cinquante domestiques et plusieurs centaines de paysans, que Dieu et l'empereur vous confient comme étant vos enfants; et ces enfants vous les laissez s'adonner au mal, oublier Dieu, vous oublier ! C'est un péché d'être trop faible. Oh ! oh ! maître, il est parfois juste et équitable d'employer la verge là où la parole ne fait rien.

— Tu oublies que Wolinski et moi, nous nous sommes promis de ne jamais employer de châtiment corporel?

— C'est chose facile pour Artemy-Petrowitz, car,

soit dit sans le juger, il aime beaucoup à courir, et ses gens vivent en vrais moines; vous vivez comme un ermite, et les vôtres...

— Voyons, assez, assez, Leontewitz, va replonger ton cœur dans le psautier.

Leontewitz retourna à la place qu'il occupait d'habitude, et se remit à sa lecture avec une nouvelle ardeur.

Le maître, la tête couverte de son inséparable calotte rouge, recommença de tisonner avec un air de béatitude. Mais le serviteur n'avait pas eu le temps d'épeler une ligne, qu'il entendit derechef:

— Ivan!

En un clin-d'œil Ivan fut dans la salle, la tête inclinée, les mains croisées.

— As-tu donné un petit rouble... tu sais... à celui qui est venu hier?

— Non monsieur.

— Alors, porte-le-lui, ou envoie-le-lui demain.

— Je ne le porterai ni ne l'enverrai, monsieur.

— Mais, du moment que je t'en donne l'ordre?

— Vous ordonnez une dépense inutile.

— Puisque telle est ma volonté!

— Je n'en ferai rien, monsieur, c'est un ivrogne qui dépense votre argent au cabaret; à un fainéant donner un rouble!

— Ce n'est pas ton argent.

— Je le sais, monsieur, mais pourquoi me confiez-vous la garde de vos revenus?

Il y eut une minute d'un silence irrité. Mais les arguments d'Ivan étaient trop puissants pour être réfutés. Notre original mit bas les armes et murmura d'un air soumis :

— Hum! c'est vrai, c'est vrai, mes revenus sont entre ses mains, je n'ai rien à dire.

Et Ivan, n'attendant pas d'autre conclusion, se retira.

En ce moment, les chiens se mirent à aboyer avec la force de quatre chiens polonais qu'ils étaient.

— Ivan!

La pauvre victime ne se fit pas attendre.

— Pour sûr, le petit chevreau de tantôt s'est derechef échappé.

— Mais, monsieur, c'est impossible; tantôt il faisait jour, tandis que maintenant il fait nuit, et toutes les portes sont fermées.

Sur ce, on entendit les chiens de garde aboyer avec frénésie, et les quatre chiens polonais leur répondirent avec un ensemble à briser le tympan.

— Tout ce bruit ne peut être pour rien, dit Ivan en hochant la tête.

Puis il s'élança hors de l'appartement avec l'agilité d'un jeune homme.

Il vit venir à sa rencontre tous les gens de service, rouges, les yeux endormis, les cheveux en désordre. Les comprendre n'était pas chose aisée; les uns avaient la langue épaisse, d'autres parlaient avec la rapidité d'un moulin; ils criaient tous à la fois; chez tous, les effets du schnick se faisaient sentir.

Telle était la majeure partie des serviteurs du conseiller intime Chtchourkoff, dont nous avons fait connaissance dès le commencement de ce chapitre.

Le conseiller, doué d'une grande fermeté en ce qui concernait les devoirs de sa position, en toutes choses spirituel et vrai grand seigneur, était comme maître de maison d'une incapacité au delà de toute expression.

Tantôt il craignait d'irriter ses paysans par une surveillance exagérée; tantôt l'un était le parrain, celui-ci était le fils, cet autre était le neveu de tel autre qui avait servi chez son père. Tous ces prétextes avaient pour but d'éviter des châtiments qui auraient affligé la bonté de son cœur. Et c'est ce qui faisait qu'Ivan, avec le courage et la patience d'un héros, joints à la probité d'un Allemand, portait toute la maison sur son dos, comme une tortue son fardeau, dont elle ne se sépare qu'à la mort.

Il se plaignait parfois de la fainéantise de ses camarades, mais jamais il ne faisait entendre une plainte sur la multiplicité de ses occupations, qu'il considérait

comme économiques à son maître. Oh ! quant à ce dernier, le vieux serviteur l'aimait de l'affection la plus pure, la plus dévouée jusqu'au dernier jour de sa vie.

Ces mots : la crainte de la honte et du péché, seule base de l'éducation de nos ancêtres, furent aussi les gardiens fidèles et vigilants, le point de départ de toute la morale d'Ivan et de son maître.

Au milieu des phrases incohérentes que débitaient en chœur les gens de service, Ivan comprit à peu près ceci : que le singe du duc de Courlande avait rompu sa chaîne et sauté dans le jardin de Son Excellence; qu'il était d'abord resté enfoui dans un tas de neige, mais qu'entendant les aboiements des chiens, il avait repris son élan et avait grimpé sur le mur de la maison voisine, où on l'apercevait encore pelotonné comme un chat.

— Le misérable fait claquer ses dents, dit l'un; est-ce de froid, ou bien se dispose-t-il à mordre quelqu'un à l'instar de son maître ?

— Rusée bête ! continua un autre, j'étais sur le point de l'appeler lorsque je l'ai entendu parler comme un homme.

— On dit que les singes appartiennent à Satan comme les serpents, et que lorsque l'on en tue un, on a dans l'autre monde rémission de quantité de péchés ! cria un troisième.

— Il faut le tuer! il faut le tuer! vociféra à l'unanimité cette furieuse cohorte.

Attiré par les cris de ses gens, Chtchourkoff parut dans l'antichambre. Apprenant de quoi il s'agissait, il s'enveloppa d'une pelisse kalmouck, et manifesta le désir d'aller voir le singe de Guertzoff, et de s'en emparer s'il était possible.

La guerre était déclarée; ce n'est point une guerre oisive que la guerre de parti!

Chtchourkoff et ses gens représentaient le parti Wolinski; le singe, celui de Biren.

En un clin d'œil l'armée fut organisée.

L'obscurité, le mauvais temps, la force du nombre, tout les favorisait; le plus rusé des ennemis n'aurait pu leur échapper. Les voici en marche; à la tête de la colonne, Ivan éclaire la route à l'aide d'une lanterne, les avertit aux monceaux de neige, aux passages dangereux. Quoique le dicton prétende que « derrière Ivan on ne va pas loin, » celui-ci les conduit à la gloire. Après lui vient le chef en calotte rouge, point autour duquel, en cas de danger, doivent se concentrer toutes les forces. Vaincre ou mourir! telle est la devise de son parti; sa pelisse de peau de mouton flotte comme un *toga;* il porte son tisonnier ainsi qu'un maréchal son bâton de commandement. Quant aux soldats, ils sont armés, l'un d'un balai, d'une brosse à frotter, l'au-

tre d'une bûche, l'autre même d'une poêle. Ivan regarde avec dédain ce dernier, semblant dire : tu ne portes pas une arme, mais un bouclier. Celui-ci, répondant à sa pensée, lui dit d'une voix irritée :

— Je reviendrai avec mon bouclier ou dessus.

La réserve se compose d'un immense chien danois, traînant à sa suite cinq héros bouillant d'ardeur.

A peine entrée au jardin, l'armée fit une courte halte, puis, avide de conquérir les lauriers de la gloire, s'élança vers l'endroit désigné en criant :

— La captivité ou la mort pour le singe du Courlandais Guertzoff !

Mais comment dépeindre l'étonnement général, lorsque le singe, reconnaissant Chtchourkoff à la lueur de la lanterne, lui dit d'un ton plaintif :

— Votre Excellence, sauvez-moi !

— Eh ! le malin compère, bête rusée, crièrent deux ou trois voix; ne sais-tu donc pas à qui tu demandes grâce? Tuons-le !

— Il faut le tuer ! répéta le chœur en brandissant les armes.

— Arrêtez ! dit Chtchourkoff d'un ton impératif; que personne ne bouge ! Qu'Ivan, Ivan seul, s'avance avec moi.

Les soldats baissèrent les armes, comme à un enterrement.

La surprise redoubla lorsque le prétendu singe, voyant Chtchourkoff s'approcher, lui dit :

— Ayez pitié de moi, André Ivanowitz, je suis blessé, grelotant de froid, à moitié mort ! Au nom de Dieu ! sauvez-moi de vos chiens et de vos gens, qui sont encore plus féroces et plus fous qu'eux.

— Comment ! c'est vous, mon cher Zouda ! Par quel hasard ? s'écria Chtchourkoff en laissant tomber son tisonnier. Ivan, aide-moi. Il n'avait pas achevé sa phrase que le bon domestique était à ses côtés. La pelisse fut étendue par terre sous l'endroit où le malheureux Zouda n'avait presque plus la force de se cramponner, et le secrétaire du cabinet ministériel se laissa choir sur la litière improvisée ; mais ses précédentes chutes, les frayeurs que lui avaient causées successivement les chiens et les gens de Chtchourkoff, et par-dessus tout, le froid qu'il avait enduré, l'avaient complétement paralysé. Chtchourkoff et Ivan (les autres héros de la soirée étant hors d'état de les aider) firent de leurs mains croisées une civière, sur laquelle ils mirent le jeune homme saupoudré de neige, puis le portèrent dans la maison, le déshabillèrent, le mirent au lit, et lui introduisirent dans la bouche, sous la forme de thé vert, tout le contenu d'une énorme bouilloire de cuivre. (On ne se servait pas encore de samovar à cette époque.)

Auprès du lit de Zouda nous voyons apparaître un nouveau personnage qui n'avait pas suivi l'expédition, mais avait de loin veillé sur elle : c'était le nain de Chtchourkoff.

On envoya prévenir Wolinski que son secrétaire passait la nuit chez son ami.

— Ah ! il ne faut pas que j'oublie de vous dire que les pantouffles vertes furent perdues au milieu de la terrible bagarre de cette mémorable soirée. Je suis convaincu que cette remarque pourra un jour être utile au futur biographe de l'original à la calotte rouge, et deviendra ma justification si jamais quelqu'un me prend en défaut sur une vérité historique.

VI

LE CHIEN-CHEVAL.

Il fut un temps où les hommes s'abrutirent et se dégradèrent jusqu'à la bête, et alors, je ne sais par quel instinct, les animaux s'élevèrent jusqu'à remplir (les plus humbles, il est vrai) des fonctions de l'homme. (L'auteur.)

Le lendemain nous voyons le convalescent Zouda et son excellent hôte, tous deux en robe de chambre, arpenter la vaste salle en s'entretenant du sujet de leur unique préoccupation, c'est-à-dire de la guerre contre l'odieux favori.

Chtchourkoff fut brusquement interrompu dans sa conversation par Ivan, qui vint étaler pompeusement sur des chaises des habits, une perruque et autres accessoires d'une toilette de cérémonie

Le maître demanda du temps, s'excusa, parlementa, et finit, en se fâchant, par demander à déjeuner.

Habitué à ses aises et à son costume de chez lui, l'invitation de s'habiller était aussi agréable à Son

Excellence que l'eût été la proposition de lui mettre des fers. Sa calotte rouge était si commode, il était si libre de mouvement dans sa veste rayée, et l'on voulait lui enlever ce bien-être pour le serrer dans une cotte de maille, un habit brodé d'or, lui enfouir la tête sous des masses de faux cheveux qui lui pesaient comme un casque d'airain.

Au moment de cette lutte avec la paresse entrèrent Peroquine et le comte Soumine-Koupchine, tous deux enrôlés dans la guerre du bon droit, c'est-à-dire ennemis de Biren et soutiens de la patrie et du trône. Ils étaient convaincus qu'un vrai gentilhomme est celui qui sait se sacrifier au bien général, qui ne craint pas d'avoir son franc parler vis-à-vis des puissants de la terre, qui est disposé à sacrifier sa tête à la réparation des injustices et des abus. C'était bien par des faits qu'ils témoignaient tous deux de leurs croyances, et leur parole était des actes.

Ils ne prirent jamais de route tortueuse et sombre, même dans cette guerre de partis.

Dans les salons, au sénat, à la cour, jusqu'en présence de l'impératrice, ils osaient montrer leur mécontentement; aussi dans la société leur avait-on donné la désignation de gens turbulents. L'impératrice elle-même, bien que persuadée de leur attachement et de leur dévouement à sa personne, les classait au nombre

des importuns. Aucun n'avait à se plaindre personnellement de Biren, mais tous deux le haïssaient pour le mal qu'il faisait au pays.

Aussitôt que Zouda vit apparaître les visiteurs, il s'enfuit à toutes jambes.

— Es-tu prêt, mon cher André? demanda Peroquine, introduisant par la demi-porte sa volumineuse personne, et avançant une tête armée d'une paire d'yeux ronds et saillants comme ceux d'un lion : Eh ! eh ! tu es encore à te dorloter comme une vieille femme.

— Es-tu donc un chien de la chambre à coucher impériale, pour paresser ainsi ? ajouta d'une voix irritée le comte Soumine-Koupchine, vieillard au teint blafard comme la lune, à la taille courbée comme la voûte d'une tombe, et marchant avec difficulté, appuyé sur un énorme rotin. C'est vraiment honteux ! mais il me semble, si mes yeux ne m'ont point trompé, que j'ai entrevu en entrant Zouda en robe de chambre. Un secrétaire ainsi vêtu devant un conseiller intime ! Cela ne s'était pas encore vu en Russie. Oh ! oh ! André Ivanowitz, tu gâtes tous ceux qui t'approchent. Il est temps que nous rétablissions un peu l'ordre à ta place.

Rouge et confus comme un écolier pris en faute, Chtchourkoff s'habillait à la hâte, et d'un ton timide, hésitant, accompagné d'un regard suppliant, il répondit :

— Zouda est malade, il s'est blessé hier... Allons, Ivan... plus vite!

Le domestique, se dépêchant à l'égal de son maître, lui plaça la perruque sur les yeux, accident que ce dernier répara sans témoigner la moindre impatience. Enfin, se remettant de son émotion, Chtchourkoff demanda :

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire aujourd'hui pour que vous soyez si pressés?

— Tu ne sais donc rien? tu n'as donc point reçu nos lettres? firent simultanément Peroquine et le comte Koupchine d'un air étonné.

— Je n'ai rien reçu et ne sais rien.

— C'est inouï! Ivan, n'est-il arrivé aucun message pour ton maître?

Ivan eût été en droit de répondre :

— J'ai brossé les habits, les chevaux, j'ai fait la cuisine, etc.

Mais c'eût été blâmer son maître : il se contenta donc de dire :

— Monsieur, je n'ai rien vu ; faut-il interroger le nain?

On appela le nain. Il parut. Une ruse profonde se lisait sur sa figure plus jaune, plus chiffonnée que de vieilles manchettes de point d'Alençon.

— Il y a je ne sais quel papier dans l'antichambre,

marmotta-t-il d'une voix bourrue qui fit vaciller ses bajoues semblables à celles d'un chien; je ne sais qui a apporté ce papier, je dormais sur le grand coffre.

Zouda, qui s'était habillé, rentra dans la salle, et, apprenant de quoi il était question, se précipita dans l'antichambre et revint avec la lettre; Chtchourkoff l'ouvrit et en prit connaissance.

Koupchine leva sa canne sur le nain en s'écriant :

— Oh ! si ce n'était un péché, j'aurais tué ce vilain être fait à l'image du diable ! Va-t'en, horreur ! File à la cuisine.

Le nain se mit à pleurer et sortit d'un air piteux, maudissant intérieurement la vie qu'il menait chez un maître devant lequel des étrangers avaient le droit de maltraiter ainsi de fidèles serviteurs.

— Je remercie Dieu, dit Chtchourkoff en se signant, de ce que l'impératrice ait enfin fixé pour aujourd'hui l'audience que tu demandes depuis si longtemps.

Zouda hocha la tête, et soupirant :

— Je crains que cette entrevue ne gâte l'affaire; c'est encore trop tôt.

— Oh ! s'il faut attendre l'issue de vos plans sans cesse ébauchés, puis recommencés, je garantis qu'il nous faudra patienter jusqu'à notre vie future. Non, mon petit monsieur, avec la grâce de Dieu et nos très-simples projets, nous nous mettrons immédiatement à

l'œuvre. D'après nous, c'est la plus sûre manière de procéder. Nous allons vous prouver qu'avec tous vos mystères, vos plans à perte de vue et votre expérience, vous avez mis notre affaire dans une mauvaise position ; mais nous réparerons vos bévues, avec l'aide de Dieu, s'entend ; car sans lui tout n'est que poussière et néant. Dorénavant, mets les échelles et les compas de ton imagination dans ta poche, et, si tu m'en crois, rends-toi au simple bon sens.

— Quant à toi, André Ivanowitz, maintenant que te voilà au courant de l'affaire, accompagne-nous au palais. On ne nous écoutera pas facilement, nous ferons un éclat; peut-être prononcerons-nous un discours, et tu nous soutiendras. L'impératrice tient plus à toi qu'à nous, c'est donc à toi qu'il appartient de lui parler avec modération, de l'amener insensiblement à prêter l'oreille. Puis il faut surtout que tu finisses par obtenir une audience particulière.

— Oh ! oui, je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, répéta Chtchourkoff en terminant sa toilette. Ses yeux brillaient, sa démarche, sa voix étaient plus fermes; il semblait que les paroles de Koupchine avaient versé dans ses veines un sang jeune et riche.

Si dans ce moment on lui eût confié un bouillant escadron, nul doute qu'il ne l'eût mené à l'attaque, à la poussière de la lutte. C'était un feu divin sur lequel

il n'y avait plus qu'à répandre un peu d'encens pour qu'il brûlât.

— Que ne ferait-on pas de cette tête d'or? pensait Ivan, en regardant son maître avec une admiration toute maternelle. Oh! n'était la maladresse de ses amis, on aurait pu le mettre à la place même de Guertzoff!

Le comte Soumine-Koupchine poursuivit en ces termes :

— Wolinski, grâce à sa Moldave, est complétement fou. Nous savons tout, monsieur Zouda, quoique nous ne questionnions jamais personne, nous savons tout. Nous vivons à une époque où l'on a tant besoin d'écouter, qu'involontairement on apprend des choses que l'on ne tenait nullement à connaître, Les langues ont si fort besoin de s'aiguiser que lorsqu'on ne peut chuchoter contre le favori, on déchire avec complaisance ceux un peu moins haut placés, et l'on va toujours ainsi, afin de trouver ce que l'on cherche; et que cherche-t-on? Des oreilles. Mon valet de chambre donne un thé; ces oreilles, ce sont celles de ton portier, de sa mère, et ainsi de suite.

Du reste, l'on attrape parfois le coquin la main dans le sac, ce qui fait que nous savons que l'ami Artemy a complétement perdu la tête, qu'il est devenu faible comme un convalescent, poltron comme un lièvre,

nullement poltron peur lui, s'entend. Oh ! quant à cela, il n'y arrivera jamais, j'en suis bien convaincu; mais il a, pour le repos et l'honneur de la Moldave, donné de l'avance à Biren, et laisse les ennemis du bon droit le décrier. Pauvre Artemy ! à quel point t'es-tu donc laissé ensorceler?... Lui qui était toujours le premier à parler contre le favori, qui bouillait dans sa peau, et aurait arraché les yeux à qui eût osé le contredire, à l'heure présente, je crois qu'il serait prêt à se dédire. Il est évident comme deux et deux font quatre que le sort de notre ami est rivé par une chaîne à la mystérieuse Moldave. A peine effleure-t-il quelque chose qui pourrait nuire à Biren; la princesse devient plus noire qu'un charbon, ce qui effraye ce malheureux. Il y a ruse, il y a piége, on ne saurait le cacher, monsieur Zouda.

— On ne peut prévoir, ajouta Peroquine d'un ton de profonde tristesse, où s'arrêtera la colère de l'impératrice quand elle apprendra que Wolinski a séduit sa favorite ! car c'est son meilleur joujou qu'il a osé briser !...

Zouda voulut interrompre, mais l'orateur lui fit un signe de la main, et continua :

— Nous ne saurions au juste préciser comment les choses se sont passées, nous aurions été honteux d'en approfondir les détails; mais il y a des témoins... on

peut trouver des lettres; n'est-ce pas suffisant contre Artemy-Petrowitz? Oui, il a agi honteusement, sans discernement, et commis un vrai péché!... il est inexcusable. Enfin, tout cela n'est plus à refaire! il s'agit maintenant de sauver contre son gré notre ami, et par lui notre chère Russie! Pauvre Russie! ce n'est pas du lait, mais du sang qui sort de ton sein. Nous sommes prêts à te sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux sur la terre, et nous nous soumettrons à la volonté de Dieu!

Peroquine s'arrêta comme pour recueillir ses forces avant d'exposer la marche difficile qu'il avait adoptée, puis il reprit avec une émotion croissante:

— Mon cœur ne me suggère qu'un moyen, avancer aux dernières limites avec énergie. Il faut se hâter et voici pourquoi: Wolinski n'aime plus ma pauvre sœur, sa femme, c'est évident; l'amour ne se commande pas. Peut-être ce refroidissement vient-il de ce qu'elle n'a point d'enfant. J'ai écrit presque toute la situation à ma sœur, la conjurant de consentir au divorce. Aujourd'hui notre visite à l'impératrice a pour but de lui raconter par quels liens d'amour notre ami est uni à la princesse, et de lui prouver que Biren a fait ce qu'il a pu pour resserrer ces liens. A l'égard de ce dernier fait, nous possédons des documents. Nous supplierons Sa Majesté d'autoriser Artemy-Petrowitz à

divorcer avec sa femme. Je suis convaincu que l'impératrice se rendra vite à cette prière; elle aime la princesse moldave de toute la puissance de son âme. Le clergé n'osera résister. De cette façon, Wolinski sortira sec de l'eau, et l'impératrice conservera quelques préventions à l'égard de son favori. Alors nous lui présenterons sous son véritable point de vue la situation de la Russie; nous lui prouverons que pour sauver la nation, ruinée par un pillage systématiquement organisé, pour la mettre elle-même à l'abri des reproches de la postérité, il est urgent d'éloigner de sa personne le Courlandais, et de remettre le gouvernail, non de l'empire, mais des affaires de l'empire, entre les mains de Wolinski.

— Et ta sœur? demanda Chtchourkoff à travers ses larmes.

— C'est son affaire et non la tienne, interrompit d'une voix ferme le comte Koupchine; il n'y a point de famille lorsqu'il s'agit de la gloire générale; personne ne peut nier que le sacrifice de notre excellent ami est rude; mais j'ai été le premier à mettre le doigt sur cette blessure, et je suis persuadé qu'elle est nécessaire.

Nous attendons maintenant tes réfutations, Zouda.

Quelles réfutations! Zouda, tremblant d'une émotion joyeuse, était disposé à tomber aux genoux des gentils-

hommes, avouant qu'un jugement droit pouvait, en quelques secondes, avancer plus rapidement les choses que toutes les diplomaties de l'esprit.

— A présent, reprit le comte Koupchine, délibérons et entendons-nous sur le discours à adresser à notre mère l'impératrice; un esprit est bon, mais deux sont meilleurs! Cependant une trop grande réunion est parfois mauvaise, car les gens sacrifient souvent le bien d'autrui à l'avantage de montrer leur esprit.

Tous se signèrent et firent trois génuflexions devant l'image du Sauveur. Derrière eux le pieux Ivan procédait avec le même enthousiasme, car le bon serviteur n'avait pas été compté comme inutile ou dangereux dans ce conseil d'amis.

Ensuite l'on se demanda ce que chacun aurait à dire à l'audience impériale. Il fut décidé que tous parleraient selon l'inspiration que Dieu mettrait en leur cœur.

Au moment où, pénétrés de la pureté et de la noblesse de leurs intentions ils se disposaient à quitter la maison pour se rendre au palais, ils furent arrêtés par un obstacle imprévu.

Voici ce qui arriva :

Peroquine avait un nain qui, quoique d'un physique plus agréable que le nain de Chtchourkoff, n'en était ni moins rusé ni moins méchant. Se hissant sur la

pointe des pieds, retenant son haleine, il avait collé son oreille à la serrure et n'avait pas perdu un mot de la conversation des amis.

Il était si profondément astucieux à dérouter tous les soupçons, que Zouda étant venu dans l'antichambre s'assurer que personne ne pouvait rien entendre, ne vit que le nain qui, dans le coin le plus reculé, était profondément endormi sur un coffre.

Une fois instruite de tous les plans des amis, cette vilaine créature sortit doucement, et s'en fut retrouver son camarade, l'affreux nain de Chtchourkoff.

— N'importe comment, dusses-tu te faire oiseau, il faut qu'à l'instant même Guertzoff soit instruit de tout ceci, dit-il, répétant en substance ce qu'il avait entendu.

Les bajoues du hideux nain tremblèrent sous la puissance de son rire. Cette commission était une trouvaille, un bon morceau pour ses dents affamées. Il n'espérait pas une si prompte occasion de se venger du brutal Peroquine et de ses amis.

— Retourne à ta place, ce sera fait, répondit-il en rentrant dans la cuisine.

Là, il prit de la viande qu'il déchira en plusieurs morceaux, puis il sortit en criant :

— Apparais, cheval gris fabuleux qui sais tout; viens te poser devant moi comme la forêt devant la prairie !

A cet appel accourut, Dieu sait d'où, un chien de race danoise plus grand que lui. Il se mit devant le nain, le léchant, hurlant de joie, et recevant avec soumission les morceaux de viande.

— Fais ton service, dit le diablotin en frappant sur le dos de l'animal.

Ce dernier, comprenant immédiatement ce qu'on attendait de lui, prit l'attitude d'un cheval de selle.

Le nain sauta dessus, lui tint d'une main le cou en guise de bride et de l'autre lança au loin un morceau de viande; le chien s'élança, saisit la viande, et soulevant autour de lui une poussière neigeuse, mena son cavalier tout droit au palais d'été, qui n'était qu'à une centaine de toises de la maison de Chtchourkoff.

Ce n'était pas la première fois que le nain se servait de ce mode de transport; il se rendait d'habitude sur son bucéphale aux boutiques et à la poste. Le chien cheval était on ne peut plus connu dans le quartier.

Le motif de son attachement n'est pas difficile à expliquer; le nain prenait soin de le nourrir, ce que les autres oubliaient totalement de faire.

Le cavalier sauta de sa monture au perron intérieur du palais d'été. Il demanda la personne dont il avait besoin, s'acquitta fidèlement de ce qu'il avait à dire, en reçut la rétribution, puis remonta sur son cheval, qui fut récompensé par un dernier morceau de viande.

On ne peut plus satisfait de sa démarche, le nain rentra joyeusement, et jeta dix copeks aux gens de service,

— Buvez à la santé de mon coursier! cria-t-il, et tous burent à la prospérité du chien-cheval.

Au moment donc où les amis allaient se mettre en route pour le palais, arriva un courrier de Guertzoff de Courlande, porteur d'une lettre de Son Altesse.

— Que peut-il y avoir de nouveau? firent-ils tous en chœur.

On rompit le cachet, et une nouvelle fort inattendue en effet, les pétrifia d'étonnement.

Voici ce que contenait la missive:

« Sa Majesté l'impératrice m'ordonne de faire savoir à Vos Seigneuries que l'audience primitivement accordée pour aujourd'hui est remise à une époque indéterminée.

« Par cette lettre il m'est encore ordonné de vous faire savoir que toutes les personnes ayant entrée à la cour, dames et cavaliers sont tenus de se rendre aujourd'hui à une heure de l'après-midi, en costume d'étiquette, à l'appartement de Pedrillo, à l'occasion de l'accouchement de sa femme, chèvre du palais.

« Signé: Ernest Guertzoff de Courlande. »

Cet ordre était à l'adresse d'André-Ivanowitz Chtchourkoff.

L'envoyé de Guertzoff ajoutait qu'ayant appris par hasard la présence chez M. le conseiller intime de l'intendant de la cour, Peroquine, et du sénateur comte Soumine-Koupchine, il était chargé pour eux de la même nouvelle.

Longtemps après le départ du courrier les amis restèrent immobiles, comme foudroyés.

L'humiliation, la honte, la tristesse leur fendaient l'âme.

— Quelle rude plaisanterie ! dit enfin Peroquine, suffoqué par le dépit.

Le comte Koupchine tremblait de honte et aurait volontiers battu son innocente personne ; Chtchourkoff gémissait.

Tous trois prirent le chemin de la demeure de Wolinski, persuadés qu'une humiliation aussi profonde faite à des seigneurs russes allait enfin le réveiller de sa torpeur et lui faire reprendre la place où l'appelait l'honneur.

VII

L'ACCOUCHEMENT DE LA CHÈVRE.

Prenez garde que la chèvre ne se transforme en loup.
Et toi, Brutus?... VOLTAIRE.
Tais-toi, je sais tout par moi-même; oui, ce rat est mon compère. KARTLOFF.

Wolinski reçut également une invitation pour se rendre chez Pedrillo à l'occasion de l'accouchement de sa quadrupède moitié. Il ne songea pas combien il était dégradant qu'au lieu de s'occuper des affaires de l'empire, le ministre du cabinet fît acte de présence à une si singulière représentation. Pourquoi sa raison obscurcie lui aurait-elle fait rejeter l'occasion offerte par Biren de se trouver en rapport avec la princesse Lehemiko? Aussi cette invitation ne l'offensa nullement.

Depuis la soirée où son cœur avait passé par tant d'enchantements et tant de soucis, Wolinski flottait en proie à mille sentiments divers. Tantôt il jurait de se venger de Biren, puis la pensée d'attirer sur la pauvre

princesse la honte et l'abaissement, la colère de l'impératrice, et quelque malheur plus grand encore, le calmait soudainement. En d'autres moments il se réconciliait intérieurement avec Biren, nommant le silence que celui-ci avait gardé sur le compte de cette fatale soirée un généreux procédé, tandis que ce procédé n'était qu'une affaire froidement conçue, un calcul raffiné; ou bien encore il prenait la ferme résolution d'écrire à sa femme, dont il ne pouvait méconnaître la beauté, l'excellente nature, et le souvenir de l'amour dont elle lui avait si souvent donné des preuves le décidait à lui ouvrir son cœur, à lui confesser la folie de sa conduite, et à la prier de revenir le plus vite possible, afin de le sauver. Quand ce projet se présentait à son esprit, il allait jusqu'à répandre des larmes de véritable repentir.

Mais ces retours de bon sens et de conscience duraient peu. Une seule pensée de Mariolizza, le souvenir d'un moment d'ivresse, et toutes les résolutions se dissipaient comme s'enfuit l'ombre causée par un léger nuage de l'été, son âme se reprenait avidement à la coupe des jouissances qu'elle n'avait pas eu le temps d'épuiser.

— Attends, murmurait à son cœur le démon de la passion, je ne t'ai pas encore montré jusqu'où peuvent s'étendre les limites infinies des jouissances que je pro-

cure, j'ai encore un palais merveilleux que j'ouvrirai pour toi; sais-tu que pour le bonheur que je t'ai si facilement accordé, d'autres auraient consenti à se livrer au feu éternel, et la pusillanimité te fait craindre quelques heures de soucis terrestres. Regarde-la, fais une sincère estimation du trésor que tu possèdes, et après cela, cède-le si tu en as la force; cède-le, poltron; cède-le aux menaces de la société, aux menaces du destin.

Ainsi surexcité par l'ardeur de son imagination, l'infortuné se replongeait de plus en plus profondément dans le gouffre de sa passion. Puis il pensait au moment inévitable où Mariolizza saurait qu'il était marié. Si cette nouvelle la surprend dans le monde, entourée d'amis, en présence même de l'impératrice, se disait-il, son trouble la trahira, elle nous perdra tous deux. Si elle sait assez prendre sur elle et cacher le coup qui l'aura frappée, comment me montrerai-je désormais à ses yeux? que lui dire? qu'invoquer pour ma justification? Oui, il vaut mieux prévenir le danger par une lettre où j'avouerai la vérité; l'amour excusera tout! Je ne vois que ce moyen pour la préserver d'un nouveau chagrin, et m'éviter à moi une situation des plus fâcheuses. J'ai passé deux ou trois mois à lui cacher ce secret, c'est assez, car le jour où il éclatera doit inévitablement arriver. Peut-être pourrai-je obtenir le di-

vorce, tout espoir n'est pas perdu!... Enfin... ce qui sera sera!

Néanmoins, dans l'enivrement de la passion, de l'espérance, tout cela était plus aisé à dire qu'à faire. A toutes ces réflexions viennent se joindre en son âme les vils calculs de son égoïsme. Le grand, le noble Wolinski ne se reconnaît plus en lui : son amour, sa folie entourent d'un tissu de ruses son esprit et son cœur.

Hélas! il était homme! Mettez en rapport avec les séductions qu'offre une aussi admirable créature que Mariolizza toutes les faiblesses d'un homme, et dites ce que vous eussiez fait à la place de Wolinski?

Il se décida à écrire à la princesse; mais par qui faire parvenir la lettre? comment éviter d'ajouter une nouvelle imprudence à toutes celles qui ont compromis le bonheur de Mariolizza? La vieille bohémienne était si adroite à s'acquitter de ces messages? Mais après ce qui s'était passé, il n'y avait plus à espérer qu'elle se chargeât de ces commissions. Étrange, énigmatique créature, qui ressemblait si fort à la princesse, qui s'agitait pour le repos et le bonheur de la jeune fille plus que si c'eût été sa propriété!

Combien cette bohémienne fait payer cher à Wolinski son amour criminel! Quelle conscience infatigable est pour lui cette femme, qu'il voit partout! Entre-il au palais, la bohémienne, debout sur le seuil,

hoche la tête et lui montre du doigt le ciel. A sa sortie, il est sûr de la retrouver à la même place, de voir le même geste.

Et pourquoi ne se débarasserait-il point d'elle? N'a-t-il pas assez d'autorité, lui, ministre? De quel droit cette femme vient-elle lui rappeler ses devoirs?...

Mais par quels moyens faire parvenir cette lettre? Il est invité à assister à la naissance du chevreau, c'est au palais. Il profitera de cette occasion pour entrer chez l'impératrice lui annoncer que tout est prêt pour le mariage de Koulkowsky, et demander que Sa Majesté veuille bien fixer le jour de la cérémonie.

Peut-être apercevra-t il Mariolizza, peut-être pourra-t-il lui remettre sa lettre.

— Mes chevaux! crie Wolinski, et aussitôt la voiture s'avance en faisant craquer la neige. Il va se rendre au palais, mais au même instant entre chez lui l'amical triumvirat, accompagné du petit Zouda.

Peroquine déclare qu'aucune force humaine, pas même un ordre de l'impératrice, ne saurait le faire aller à l'accouchement de la chèvre.

Chtchourkoff est ému, il pense avec regret à sa calotte rouge, à sa large veste, à ses quatre chiens polonais, au monotone Ivan, à sa douce paresse, à toutes les occupations de sa petite sphère, qui remplacent si complétement pour lui les événements du vaste globe.

Le comte Soumine-Koupchine déclare qu'il se rendra à l'invitation, mais il jure de dévoiler à l'impératrice toute l'humiliation qu'on éprouve à voir un favori tenir le trône de Russie par une chaîne d'apparence bouffonne, mais qui n'est au fond qu'une chaîne de forçat.

Les amis se rendent immédiatement à la juste fermeté de cette résolution, et promettent de partager avec lui les dangers et l'honneur de cette journée.

Au moment ou Wolinski entre au palais, il trouve l'impératrice sortant des petits appartements. Biren lui donne la main avec l'air de la plus infime servilité.

— Attendez, dit Sa Majesté faisant quelques pas en arrière, je veux bénir ma Lehemiko, afin de la préserver du *mauvais œil* [1].

Dans l'embrasure d'une porte, lui servant de cadre, on voyait de loin la pâle mais toujours splendide fille d'Orient. Je ne sais si nous avons déjà dit que l'impératrice trouvait un plaisir particulier à l'habiller presque chaque jour suivant ses caprices; sur elle, comme sur une poupée, elle essayait des costumes de toutes nations; parfois sa fantaisie allait jusqu'à lui en mettre plusieurs ensemble. Elle aimait beaucoup à jouer avec les longs cheveux noirs de la jeune fille;

1. Superstition très-répandue en Russie.

elle les laissait flotter tout autour de la tête ou les roulait en torsades épaisses le long de son visage et de son cou, d'autres fois elle en faisait deux tresses qui s'échappaient de son fez d'or, ou lui en surmontait le front sous une toque de zibeline, ou bien encore elle les laissait pendre en une natte épaisse qui touchait presque terre. Et toujours l'on aurait pu dire à la princesse :

— *Tu es belle, ma chérie, dans tous les costumes* [1].

Ce jour-là, Mariolizza était vêtue de son costume national moldave. En apercevant Artemy-Petrowitz elle rougit et pâlit; mais ces changements étaient si rapides que les yeux avaient peine à les suivre.

L'impératrice la fit approcher, la bénit, l'embrassa sur le front et sur les yeux, puis, se tournant vers le ministre du cabinet, reprit :

— J'avais raison quand je vous ai dit que vous donneriez le mauvais œil à ma Lehemiko, vous en souvenez-vous?

Wolinski tenta de sourire, mais le résultat de ses efforts ressembla bien plus à une grimace : pâle, il cherchait des paroles qu'il ne trouvait pas. L'impératrice avait dit une si écrasante vérité!

La princesse, ne sachant quelle contenance garder,

1. Chanson russe.

baisait les mains de l'impératrice, cherchant ainsi à se dissimuler aux regards observateurs braqués sur elle.

— Comment! vous ne vous en souvenez pas? dit l'impératrice, s'appuyant sur le bras de Biren; vous voyez qu'aux femmes appartient décidément la mémoire.

— Je demande pardon à Votre Majesté... les affaires de l'empire.... les tracas ont pu...

Et le déconcerté Wolinski n'acheva pas sa phrase.

L'impératrice continua en riant :

— Oh! oh! Artemy-Petrowitz, on a raison de dire que votre regard a de la puissance. Il pourrait bien y avoir un peu de magie là-dessous. Croiriez-vous qu'il m'est arrivé à moi-même, à moi, souveraine d'un puissant empire, au moment où j'étais le plus irritée contre vous de vous céder rien que parce que vos yeux...

A cet endroit Guertzoff retira si brusquement son bras que la puissante personne de l'impératrice trébucha et aurait éprouvé la honte d'une chute si l'adroit ministre du cabinet, ranimé par la gracieuse jovialité de Sa Majesté, ne se fût précipité à temps pour la soutenir et prendre la place abandonnée par Biren.

— Que vous arrive-t-il? Guertzoff, dit-elle, rougissant de dépit.

Mais cette colère ne fut qu'un éclair, l'impératrice

était femme, et en cette qualité, sut vite interpréter à sa manière le mécontentement de Guertzoff. A son tour elle détacha petit à petit sa main du bras de Wolinski, lui fit un signe de remercîment puis s'empara du bras de Biren, que celui-ci n'osa plus refuser, hocha la tête en manière de reproche et ajouta d'un ton amical :

— Qu'avez-vous, mon cher Ernest?... si ce sont encore les suites de votre accès d'hier, reposez-vous, mais je ne veux pas d'autre cavalier que vous...

Après de telles paroles pouvait-on songer à chasser le favori du cœur et de l'esprit de l'impératrice? Malheur à qui le méditerait! Zouda, en prédisant à Wolinki un échec complet dans sa guerre avec Biren, avait dit vrai.

Mais qui peut prévoir les revirements du cœur humain? qui peut arrêter la bizarre mobilité de ce sphynx? Une seule minute, et celui de l'impératrice peut changer.

Wolinski fit retraite, non sans mécontentement, devant son victorieux adversaire. Profitant de cette occasion, il quitta l'impératrice et se dirigea vers l'intérieur du palais, ayant soin de dire quelques mots en passant à chacun des groupes composant la suite impériale. Il s'éloigna ainsi insensiblement et regagna la chambre que l'on venait de quitter. Ses pressentiments

ne l'avaient pas trompé : à l'une des extrémités de cette pièce Mariolizza se tenait pâle, immobile, appuyée sur la poignée d'une porte. Elle épiait de loin chacun des mouvements de Wolinski, et lorqu'elle l'eut vu rester en arrière, l'émotion de l'amour empourpra ses joues.

Artemy-Petrowitz leva de nouveau les yeux, la chambre était vide! Il prit sa lettre, la posa sur la fenêtre la plus proche, indiqua par une mimique passionnée les déchirements de son cœur, puis rejoignit à la hâte le cortége, auquel il se mêla. Mariolizza s'empara de la lettre, la pressa sur son sein et disparut.

Toute cette scène s'était opérée en deux ou trois mouvements prompts comme l'éclair.

Arrivé à l'appartement de Pedrillo, Wolinski eut encore occasion d'être remarqué par l'impératrice. Biren s'étant éloigné pour donner le dernier coup d'œil aux préparatifs du spectacle, Sa Majesté lui prodigua en paroles et en regards des marques non équivoques de bienveillance. Un pareil retour de l'impératrice en faveur de Wolinski combla d'espoir quelques courtisans, tandis que d'autres se demandèrent avec effroi si réellement la balance n'était pas prête à pencher de son côté.

De surprenantes merveilles attendaient les spectateurs au logement de Pedrillo. Toutes les chambres

avaient été converties en une vaste salle au bout de laquelle avait été élevée une scène sur laquelle on arrivait en montant quelques gradins. La scène etait ornée d'attributs tels que cornes, pieds, queues de chèvres, entrelacés de rubans. Le fond était occupé par un immense lit drapé d'étoffe rouge, sur lequel était étendue la plus jolie des chèvres, parée d'un bonnet de blonde à nœuds roses, et couverte d'une couverture de soie parsemée de perroquets et de fleurs exotiques, à travers laquelle on voyait de temps en temps les mouvements agités de ses pieds attachés. Elle regardait gracieusement les visiteurs, soulevant la tête de dessus son oreiller. Près d'elle, sur un riche coussin, gisait un chevreau artistement emmaillotté. Des deux côtés du lit étaient groupés, jusqu'à l'avant-scène, les différents personnagès de cette bouffonnerie, tous en habits somptueux et coiffés de volumineuses perruques. Deux d'entre eux portaient des vases à parfums, d'autres des cuvettes, et sur des plats d'argent, des essuie-mains brodés d'or.

Non loin du lit se tenait un groupe de nains et de naines à tête de chèvre et vêtus de la fourrure de ces animaux. Près du nouveau-né, une sage-femme, prenant de temps à autre le poupon, le berçait dans ses bras.

Balakireff manquait, il avait terminé la veille la

dernière plaisanterie de ce monde; il dormait dans son cercueil, à la suite d'une paternelle admonestation que lui avait fait infliger Guertzoff, au sujet d'une phrase facétieuse que le favori trouva malencontreuse.

Pedrillo, dont les vêtements surpassaient en richesse ceux de ses confrères, dont la coiffure, par les soins de Benedetto, était arrivée à une hauteur prodigieuse, reçut les invités dans toutes les règles que comportait leur rang, et avec le cérémonial d'un maître courtisan.

Conduite dans la chambre de l'accouchée, l'impératrice s'approcha du lit, répandit sur un coussin préparé à cet effet quelques dizaines de pièces d'or *pour les dents*, puis demanda au sieur Pedrillo comment se trouvait la malade,

L'accouchée (dont la sage-femme pinçait les pattes) bêla très-gracieusement une réponse à laquelle le corps entier des chèvres prit immédiatement part, qui basse, qui ténor, qui soprano, ce dont Sa Majesté eut l'extrême obligeance de rire très-fort.

Lorsque l'impératrice eut rejoint son fauteuil, Guertzoff prit une liste écrite par Erikler, et appela, chacun selon son rang, les invités pour qu'ils s'approchassent du lit et suivissent l'exemple impérial.

L'impératrice assigna elle-même ce que chaque personne devait donner pour les dents. Au fur et à mesure qu'on l'interrogeait sur sa santé, madame Pedrillo ré-

pondait de la même façon, et le chœur répétait ses harmonieux accords. Tous les acteurs de cette scène conservaient si bien leur dignité et leur sang-froid, que l'hilarité des spectateurs s'en accroissait.

En un mot, la gaieté était telle que l'impératrice, oubliant sa maladie, riait aux larmes, et chacun l'imitant, toute étiquette eut bientôt disparu, ce dont elle ne s'offensa nullement.

Wolinski, comme les autres, mit son offrande sur le coussin, et comme les autres s'informa de la santé de la chèvre !...

Pendant que la foule ravie entourait le lit de l'accouchée, trois hommes entrèrent, et alignés comme des catéchumènes, se placèrent au centre de la vaste salle. Dans l'un, vieillard à cheveux blancs, appuyé d'un air de profonde tristesse sur son bâton, nous reconnaissons le comte Soumine-Koupchine. Il n'est pas difficile de deviner quels étaient les deux autres.

L'apparition de ces trois nouveaux personnages, si hardiment d'accord dans leur isolement de la foule des courtisans, leur air silencieux et sombre, éteignit le rire et attira sur eux l'attention générale. De saints prophètes se montrant au milieu d'une assemblée de pécheurs n'eussent pas produit sur eux une plus visible anxiété.

Un murmure sourd parcourut la foule, puis tout re-

devint silencieux, et les regards de chacun, concentrés sur l'impératrice, cherchèrent à lire sur son visage la sentence des audacieux trouble-fête.

Biren, à qui son impure conscience faisait pressentir quelque chose de nuisible à ses intérêts, contemplait d'un air alarmé ces hardis soutiens du droit.

Wolinski n'était pas moins décontenancé.

L'impératrice, que tout événement imprévu agitait fortement, ne put se défendre d'une vive émotion devant l'immobilité menaçante des trois amis. Enfin elle dit à Guertzoff:

— Pourquoi restent-ils là? Faites-les avancer comme les autres.

Pedrillo alla vers eux et leur transmit l'ordre de l'impératrice. Les seigneurs ne donnèrent aucune réponse, et Pedrillo revint dire qu'ils ne faisaient pas mine d'obéir.

— Ce sont des gens bien dangereux, reprit Biren à l'oreille de l'impératrice. Je vous ai déjà prévenue qu'ils machinaient quelque chose; j'ai encore reçu aujourd'hui un mystérieux avertissement concernant de mauvais projets. Il se peut qu'ils aient saisi cette occasion; il ont de puissants complices, mais j'ai pris mes mesures.

Pierre, Catherine et... — ne nommons point les vivants, car les louer ressemble toujours à une flatterie

— seraient allés au-devant du danger, c'est ainsi que procèdent les grandes âmes ; mais Anne Ivanowna était une femme maladive, dominée par un favori qui savait profiter de sa faiblesse.

Pâle, émue, elle pria à voix basse Biren de consolider ses mesures de précaution. Il s'éloigna aussitôt pour donner des ordres à qui de droit. La frayeur envahit la foule, sans que personne pût dire ce qu'il craignait.

Ces mesures de prudence, cet effroi étaient vraiment risibles. Le danger n'était que dans les paroles de l'astucieux favori, qui profitait de son influence pour subjuguer l'imagination de l'impératrice.

Les femmes et la plupart des courtisans se troublèrent aussi, soit réellement, soit seulement en vue de lui complaire.

En entendant le discours artificieux de Biren, Wolinski ne fut plus maître de lui. Il oublia Mariolizza, son amour, son danger ; il ne vit plus que la noble démarche de ses amis, et une brillante étincelle jaillit instantanément dans son âme, qu'elle enflamma.

Tant que le rayon de soleil ne tombe point sur elle, la statue de Memnon ne fait pas entendre ses divins accents.

Il s'approcha de l'impératrice et lui dit d'une voix étrangement ferme :

— Des paroles astucieuses jettent dans l'âme de Sa Majesté la crainte d'un danger purement imaginaire. Je suis prêt à poser ma tête sur le billot, si ces gentilshommes ne sont pas venus mettre à tes pieds, en sujets fidèles et non rebelles, une prière sur les misères de la patrie, qu'il est enfin temps que tu comprennes...

Par ce hardi discours la guerre des rivaux, qui n'avait eu jusqu'à ce moment que des menées secrètes, était déclarée au grand jour.

— Ce n'est pas ici le lieu pour présenter des réclamations, cria Biren d'un ton ému. — Comment, monsieur, ne donnerait-on point le titre de rebelles à des gens qui viennent troubler un divertissement de Sa Majesté et, elle présente, refusent de lui obéir? Et vous, monsieur le ministre, vous les soutenez!

— Certes, je serai toujours du côté des soutiens de la vérité, et non avec ses oppresseurs, je le proclame et m'en enorgueillis, Altesse!

— Comment! une dispute en ma présence, s'écria avec chaleur l'impératrice.

Puis, se calmant:

— Il va sans dire qu'ici le lieu est mal choisi... Mon Dieu! on ne me donnera donc de repos nulle part!... Il ne manquait plus que cela?... Et vous, Artemy-Petrowitz!...

L'impératrice tourna vers Wolinski un visage qui semblait dire :

— Et toi, mon fils, toi que j'ai tant aimé, toi que j'ai jusqu'à présent garanti des coups de mon favori, toi à qui j'ai ouvert mes bras et qui viens me blesser droit au cœur!

Bien que tout cela n'eût pas été prononcé, Artemy Petrowitz le lut dans la voix, dans les yeux de l'impératrice; subjugué par cette muette éloquence, il s'approcha de ses amis, les engageant à choisir un autre moment et un autre endroit pour leurs réclamations.

— Où donc est-il, cet endroit? s'écria avec emportement le comte Soumine-Koupchine, puisque nous ne pouvons plus approcher notre impératrice? Aujourd'hui nous devions avoir une audience de Sa Majesté; eh bien! une bouffonnerie d'étrangers a le pas sur une chose utile à la nation!

— Nous ne sortirons pas d'ici qu'on ne nous ait écoutés, continua Peroquine avec impétuosité.

Alors tous trois s'avancèrent et tombèrent à genoux devant l'impératrice.

L'exalté vieillard reprit la parole en ces termes :

— Notre dernière heure est peut-être proche, pour la dernière fois peut-être nous venons te faire entendre les accents de la vérité; condamne-nous à mort, mais écoute-nous! La Russie est outragée par ses ennemis et

t'implore, toi, sa mère. Plus tard tu entendras encore sa voix, lorsque tu seras là où les souverains comparaissent au jugement du Souverain tout-puissant, pour lui rendre compte de leurs actions; mais alors il ne sera plus temps. Chacun de tes sujets paraîtra non à genoux, comme nous sommes aujourd'hui, priant et pleurant, mais debout, en accusateur, montrant à Dieu le sang de ses blessures, ses haillons, ses chaînes, toutes choses dont tu permets à ton indigne favori de les accabler. Ils raconteront que les seules occupations de ceux qui t'entourent et qui devaient servir le pays sont des divertissements burlesques; ils diront à Dieu qu'un soupçon suffit pour armer un frère contre son frère, un fils contre son père!

Depuis longtemps Biren avait saisi la main de l'impératrice et cherchait à l'entraîner, tout en conservant néanmoins une attitude respectueuse.

— Je ne veux rien entendre, cria-t-elle, agitant son mouchoir et descendant les degrés de l'estrade. Je vous dis qu'ici le lieu est mal choisi. Je vous fixerai un jour... Je ne veux plus rien entendre... Ils continuent!... Mon Dieu... mon Dieu... les insolents! les effrontés! les perturbateurs!

— Non, souveraine, notre mère, nous ne sommes point des séditieux, interrompit Chtchourkoff; ordonne-nous de verser notre sang soit pour toi, soit

pour le pays, et nous le répandrons jusqu'à la dernière goutte. Aie pitié de la Russie. Pauvre Russie! son sein se brise, parce que, contrainte à ne pas parler, elle retient jusqu'à son souffle; chez elle tous marchent sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller l'ouïe trop susceptible de Guertzoff de Courlande. Tes vrais fils ont scellé leurs lèvres, étouffé leur cœur pour que ne s'en échappe pas le cri de l'honneur et du droit. Les Russes sont arrivés à avoir non-seulement peur, mais honte d'être grands et nobles. La loyauté et la confiscation, l'honneur et le supplice, sont devenus synonymes.

L'impératrice, continuant sa route, n'entendit plus ces derniers mots. Autour d'elle se renoua en un instant le cercle des courtisans, qui la masquèrent complétement, et la foule sortit, semblable à un torrent impétueux, de l'appartement de Pedrillo. La salle se fit vide et silencieuse comme la chaumière quand les travailleurs sont aux champs. Il n'y restait plus que les trois amis, toujours à genoux sur les marches de la scène, leurs têtes tristement inclinées. Au centre du théâtre Wolinski, Wolinski, grandi et illuminé d'une noble indignation, rejetant ses cheveux en arrière avec le mouvement de tête d'un lion furieux, levant au ciel des sourcils contractés, un regard de flamme qui semblait demander protection pour la patrie.

Sur le lit était encore attachée la pauvre chèvre, et près d'elle la sage-femme et les nains habillés en chèvres.

Enfin les trois amis se levèrent et envoyèrent un regard ému au ministre du cabinet, qui les avait profondément touchés par la noblesse de sa conduite. Il s'approcha d'eux, et tous se serrèrent la main en silence.

— Sera-ce Dieu et Élisabeth, fille de Pierre le Grand, et non Anne, qui sauveront la Russie? dit en soupirant le comte Koupchine.

A peine avaient-ils franchi l'enceinte du palais que Chtchourkoff, Peroquine et le comte Soumine-Koupchine furent emmenés prisonniers à la forteresse. Chtchourkoff demanda comme faveur qu'on lui envoyât ses quatre chiens polonais, sa veste et sa calotte; d'Ivan il ne fit pas mention, mais celui-ci se présenta, et on ne lui refusa point, dans ce séjour distingué, un peu de paille à côté de son maître.

VIII

RÉPONSE A LA LETTRE.

Dans la lettre remise, ainsi que nous l'avons dit, à la princesse Lehemiko, Wolinski dépeignait éloquemment le désespoir où il était d'être marié. Croyant contribuer par la flatterie à l'adoucir et à obtenir son pardon, il l'élevait aux nues, la posait en caractère hors ligne, en femme idéale.

Il fallait qu'il fût aveugle et qu'il la connût bien peu pour se croire obligé de recourir à de semblables moyens.

Réponse.

« Je ne sais si je suis meilleure ou plus mauvaise que les autres femmes; mais ce dont je suis convaincue, c'est que pas une ne peut t'aimer comme je t'aime.

« Je sais depuis plusieurs jours que tu es marié. J'ai entendu parler devant l'impératrice de celle qu'on nomme ta femme. Cette nouvelle m'a causé une grande

douleur, je ne te le cacherai pas; mais elle est arrivée trop tard. Je ne puis changer, je ne puis rejeter mon amour; il est plus fort que moi, plus fort même que la destinée! D'ailleurs comment et d'où te chasserais-je? Il n'y a pas dans mes veines une goutte de sang qui ne soit imprégnée de mon amour pour toi; il n'y a pas un battement de mon cœur où tu sois étranger. Je suis tout entière à toi! possède, si tu veux, cent femmes, cent maîtresses, je serai toujours plus près de toi que ne le sont l'écorce de l'arbre, la racine de la terre. Dispose de moi comme il te plaira, prends-moi comme un objet qui t'amuse et que tu abandonneras quand tu l'auras froissé, comme un fruit que tu rejetteras après en avoir exprimé le suc; j'accepterai tout cela, car c'est un lot qui m'a été dévolu avant ma naissance. Accuse-toi, laisse le monde entier te blâmer, je ne veux rien entendre, je ne veux rien voir. L'enchantement, l'ivresse de ma vie, tout est en toi!

« Tu es criminel, dis-tu, dois-je t'en punir? n'est-ce donc point par amour pour moi, et chaque coup qui pourrait te frapper ne retentirait-il pas cent fois dans mon cœur?

« Tu le vois, je ne suis qu'une femme faible, la plus faible d'entre les femmes!

« Dis-moi seulement, mon bien-aimé, répète-moi que tu n'as pas d'amour pour ta femme, cela me fera

du bien. Elle n'est point digne de toi, car si elle t'aimait, t'aurait-elle quitté si longtemps?

« Qu'il fasse beau ou mauvais temps, sois à minuit devant la maison Apraksine. Je te prouverai comment je t'aime. Ma femme de chambre m'est dévouée; elle a acheté le silence d'un homme sûr; tous deux me conduiront. J'ai reçu dernièrement de l'argent, beaucoup d'argent. Oh! si cela se pouvait, mon bien-aimé, j'aurais acheté le monde entier afin de pouvoir t'adorer sans crainte pour ton repos. »

Cette réponse écrite, il s'agissait de l'envoyer.

La femme de chambre, qui depuis la néfaste soirée s'était départie de sa surveillance envers la princesse, — ce qu'elle lui avait affirmé par une centaine de génuflexions, — remplissait auprès d'elle un rôle de confiance.

En effet Grouchka n'était plus une vile esclave, mais une servante des plus fidèles, des plus dévoués, qui se serait jetée à l'eau ou au feu pour sa maîtresse. Sa bonne volonté, son zèle sont désormais à toute épreuve. De temps en temps le souvenir du passé pèse à son cœur, les lettres de Wolinski à la princesse, soustraites de la cassette, sont pour Grouchka une inquiétude permanente. Elle a fait tout son possible pour atténuer ce coup à Mariolizza.

— On a impérieusement exigé ces papiers, avait dit

Grouchka à sa maîtresse; mais, craignant quelque désagrément, je les ai brûlés pendant votre absence, et j'ai affirmé à l'émissaire de Biren que vous les aviez détruits vous-même.

Trompée par les paroles de Grouchka et par un monceau de cendres destiné à en témoigner la véracité, Mariolizza pleura et enferma ce soi disant souvenir du bien-aimé dans un sachet de soie qu'elle porta sur son cœur.

Maintenant il s'agit du billet. Grouchka prend sur elle de le faire parvenir. A cet effet elle sort du palais; Marioulla est la première personne qu'elle aperçoit.

— Voici le messager trouvé, se dit Grouchka; il y a si longtemps qu'elle me supplie de la laisser pénétrer jusqu'à ma maîtresse, que je puis profiter de cette occasion, d'autant plus qu'elle connaît bien la maison de Wolinski, tandis que je pourrais fort bien m'égarer, le soir surtout.

La bohémienne est introduite auprès de la princesse, à laquelle Grouchka explique tout bas par quels motifs elle a rebroussé chemin.

Marioulla tremble de joie; elle ne peut croire à la réalité de son bonheur, elle est enfin chez sa fille, elle la regarde, l'examine de la tête aux pieds. Dans son ravissement la bohémienne a oublié ses chagrins passés; une seule chose l'inquiète, Mariolizza est très-

pâle, comme elle a maigri : tout cela par amour pour cet indigne Wolinski!

Mariolizza embrassa la vieille femme et lui demanda d'une voix caressante si elle l'aimait encore comme autrefois.

— Si je t'aime! dis-moi ce que j'ai à faire pour te le prouver!

— Tu vois cette petite lettre, il faut que tu la remettes à l'instant en mains propres à qui tu sais.

— Chez lui!... entre ses mains!...

La figure de Marioulla exprima la plus profonde terreur. Quelle position pour une mère!

— Eh bien, oui, chez lui, sur-le-champ, ne sais-je plus m'expliquer? dit la princesse avec impatience.

— J'irai, répondit la mère. Mais sais-tu, ajouta-t-elle en soupirant, sais-tu, chère demoiselle, qu'il est marié? et qu'il est ind...

Mariolizza s'élança vers elle, lui couvrit la bouche d'une de ses mains, fronça les sourcils, et armée d'un regard foudroyant, s'écria :

— Bohémienne, prends garde! ne dis pas un mot contre lui, ou je te maudis!

— Elle, me maudire! pensa Marioulla glacée d'effroi; une fille maudissant sa mère!... Mon Dieu! mon Dieu! dis-moi, cela s'est-il déjà vu dans ce monde, ou cela n'a-t-il été réservé que pour moi?

— Je vais porter ton billet, demoiselle, dit-elle en prenant congé de sa fille.

Mais au même instant elle sent de l'argent dans sa main !... De l'argent !... le prix de... la plume se refuse à l'écrire !

La terre parut s'entr'ouvrir aux pieds de la bohémienne; un tremblement convulsif la saisit; l'argent tomba de sa main; elle voulut jeter la lettre, mais se rappelant la malédiction qui pesait sur elle, saisie de frayeur à l'idée de la voir s'accomplir, elle se hâta d'obéir.

— Que peut renfermer cette lettre? se disait Marioulla tout en marchant. Combien j'aurais donné pour en connaître le contenu !

Mais violer le secret de sa fille en se la faisant lire; autoriser des lèvres étrangères à prononcer la honte de Mariolizza, se permettre envers elle un malicieux sourire ! Non, mieux vaudrait mourir cent fois !

Quand Wolinski, après le burlesque divertissement, regagna sa maison, il trouva la bohémienne sur le perron.

Ils échangèrent un regard; quel regard !

Elle lui tendit la lettre. Il la prit :

— Je vois que tu as réfléchi, dit-il.

Elle ne répondit rien; mais son œil étincela.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent

IX

LA SENTINELLE DE NUIT.

Wolinski était complétement absorbé par l'inquiétude et le chagrin que lui faisait éprouver la malheureuse situation où s'étaient mis ses amis, dans une affaire qu'ils avaient entreprise principalement dans son intérêt personnel.

Mariolizza était bien loin de sa pensée lorsque l'apparition de l'infatigable bohémienne, cet effrayant Polyphème à figure féminine, qui, debout à sa porte, semblait prête à s'élancer sur lui pour le déchirer, le fit ressouvenir de la lettre qu'il avait écrite et de ses projets de séduction sur le cœur inexpérimenté de la jeune fille, réflexions qui ternirent en un moment toutes les loyales dispositions qu'avait réveillées la fermeté de ses amis.

Que renferme la réponse de la princesse?

Il a en même temps hâte et peur de la lire.

Puis il se repent de lui avoir écrit; il se prend à dési-

rer qu'elle ait changé de sentiments à son égard. Peut-être, en apprenant son mariage, lui annonce-t-elle une rupture. S'il pouvait en être ainsi!

Étrange homme! aussi fort que la mer, aussi mobile que son flux et son reflux; comme elle, laissant parfois des oiseaux se promener sur ses vagues, puis, dans d'autres moments, soulevant sur ses flots irrités les vaisseaux jusqu'aux nues.

— Mariolizza est à moi, se dit-il en s'abandonnant à l'exaltation de sa nature, Mariolizza est à moi, mais pure encore. Quant au monde, il la croit criminelle depuis cette malheureuse soirée. Qu'est-ce que le monde? Une réunion d'individus prêts à calomnier tout ce qui ne se fait pas pour chacun d'eux, prêts à élever aux nues ce qui les flatte!

Cela mérite-t-il que je triomphe de moi-même, que je rende Mariolizza à cette foule égoïste, pour qu'elle redevienne l'objet de sa primitive adulation, pour que son nom ressorte chaste et pur de ses lèvres comme d'un nouveau baptême? — Quelle est donc la magie de cet homme, quand il prétend réparer ses fautes et se réconcilier avec la destinée? Voyez comme il dispose avec facilité, dans son imagination, les acteurs de la vaste scène du monde, les fait concourir au drame de sa vie, les fait parler et sentir selon ses idées, et conduit ce drame au dénoûment qu'il souhaite! Quel bon

médecin! comme il guérit les blessures qu'il a su faire et élargir de sa main de maître!

Mais as-tu pensé, Artemy-Petrowitz, que le cœur que tu as toi-même pétri avec tes bouillants caprices a déjà pris la forme que tu voulais lui donner, s'y est endurci de façon que désormais tu ne saurais le changer qu'en le brisant? As-tu réfléchi que la pauvre jeune fille a été transformée par tes ardents discours, tes lettres, tes embrassements; que tu l'as livrée à l'opinion publique? C'est un riche et puissant flâneur qui attrape des mouches et, selon l'impulsion qui le domine, les appelle rossignols ou tarentules; qui écorce un arbre jusqu'au bois; c'est l'écho d'un son, un agréable diapason, un singe imitant ce qu'il a surpris! Tous se taisent tant que le souverain leur ferme la bouche par la crainte; mais un mot, et l'honneur de la pauvre fille circule comme une monnaie courante dans des mains sales et avides de médisance.

— Tu sais, dis-tu, que Mariolizza mérite encore le respect; mais tu devrais ajouter:

Le respect est un sage, qui ne rend ses arrêts ni à première vue ni sous l'influence d'autrui.

La vulgaire majorité ne juge point ainsi.

Tu t'es oublié, tu as embrassé l'idole aux yeux noirs, et le peuple a cessé de se prosterner devant elle, et il la rejette inconsidérément dans la poussière. Tu veux

le forcer à revenir vers elle, à lui reporter son respect, à lui offrir de purs sacrifices, à lui rendre sa divinité, à lui élever un temple jusqu'au ciel. Mais le peuple dit : L'idole est déchue! Et il court s'incliner devant d'autres dieux.

Zouda accourt à la rencontre de Wolinski, et, ne lui laissant pas le temps d'ouvrir la réponse de la princesse, lui raconte avec quels beaux projets le triumvirat des amis s'était mis en route pour leur démarche; comment Peroquine s'était décidé à sacrifier le bonheur de sa sœur à la cause générale, en contribuant à l'annulation de son mariage avec Artemy-Petrowitz.

Touché de tant de grandeur d'âme, Wolinski se promet de rivaliser de générosité avec eux, quel que soit le contenu de la lettre de Mariolizza. Il jure même de la brûler sans la lire. Mais une étincelle d'amour, consolidée de notre péché originel, la curiosité, trouve place dans son cœur, et il se met à lire la réponse de la princesse. Il baise le papier, qu'il mouille de ses larmes.

— Oh! oui, je suis indigne de tels sacrifices, dit-il en le tendant à Zouda pour qu'il en prenne connaissance. J'irai au rendez-vous... je ne puis faire autrement... Mon Dieu! accorde-moi de la fermeté. Mon ami, fais des vœux pour que j'en aie. Avant d'aller au rendez-vous il charge Zouda de poser entre les

fentes d'une pierre, au mur d'enceinte du jardin d'été, un papier sur lequel étaient ces mots :

« A demain, ou j'agis seul. »

Ainsi avait ordonné l'ami inconnu en cas que l'on eût besoin de lui.

Wolinski part à l'heure désignée, priant tous les saints du paradis de protéger Mariolizza, de le sauver d'un mauvais tour de Biren, et de l'empêcher de succomber dans la lutte inégale qui se prépare pour lui.

A quelques centaines de pas de la maison Apraksine il quitte son traîneau. La nuit est noire, il entrevoit de loin un mur, et à l'endroit indiqué se place en sentinelle dans une guérite abandonnée.

— Aujourd'hui, pense-t-il, je dois dire un définitif adieu à ce sortilége qui m'a fait presque oublier la patrie, mes amis, ma femme, le monde entier; aujourd'hui qu'elle me procure l'occasion de réaliser mes plus beaux rêves ! Que n'aurais-je sacrifié il y a quelques jours, hier encore, pour le moment qui m'est promis et dont j'ai peur à l'heure qu'il est ! Mais la démarche que je me suis imposée n'est-elle point au-dessus des forces d'un homme? Pourrais-je n'y pas succomber? Mes amis au cachot, la patrie en danger, voilà les idées qui doivent me soutenir.

Depuis plus d'une demi-heure il guette Mariolizza. Il entend le bruit des pas d'un passant attardé ou d'un

espion de nuit, le bruissement du vent, le vol d'un oiseau; il voit une lumière briller et disparaître d'une des fenêtres du palais.

— Personne encore!...

Grelotant de froid, il sort de son embuscade... il entend parler... son cœur tressaille... tout se tait de nouveau; personne! le silence, l'obscurité d'un cimetière!

Tout à coup arrive vers lui quelque chose de noir comme un fantôme de minuit, comme une bourrasque, il bondit d'effroi.

En le voyant le fantôme s'arrête, plonge dans ses yeux un regard étrange et pousse un éclat de rire qui fait frissonner Wolinski de la tête aux pieds. Il veut saisir le mystérieux personnage, mais celui-ci lui échappe, et un nouvel éclat de rire encore plus strident rompt le silence de la nuit :

— Tu es arrivé trop tard, crie à son oreille une voix rauque, accompagnée d'une sorte de sifflement et de grincement de dents, tu as déjà été maudit!... n'importe; tu es arrivé trop tard, mon pigeon!...

Hors de lui, Wolinski cherche à mettre la main sur ce diabolique fantôme, et n'étreint qu'un air glacé.

L'effroi plonge ses griffes dans son cœur; il voit une lueur projetée par un œil étrange, puis quelque chose passe devant lui en tournoyant rapidement sur la

neige. Mais qu'importe! sa croix et son poignard le sauveront soit d'un fantôme, soit d'un homme!

Que peut-il être arrivé à la princesse? Pourquoi a-t-elle manqué au rendez-vous qu'elle-même a fixé? Se serait-elle moquée de lui?... Non, c'est impossible. Aurait-elle éprouvé quelque accident chez elle ou en route?

Il se dirige vers le palais, en parcourt longtemps les abords, personne que le factionnaire!

A l'effroi, aux inquiétudes d'esprit s'ajoutent bientôt des maux physiques, Wolinski a les pieds ensevelis sous une chaussure de glace, la gelée pénètre de plus en plus avant dans sa poitrine et dans son dos; il n'a pas la force de résister davantage, il retourne rejoindre son traîneau, en proie à de pesants souvenirs, et sans savoir ce qui a pu arriver à la princesse, il maudit mille fois son amour, le monde entier.

Oh! cet amour commence décidément à le lasser.

Retournons à la princesse, et disons ce qui s'était passé de ce côté :

L'impatience de l'amour l'avait fait sortir du palais quelques minutes avant l'heure désignée. Personne n'aurait pu la reconnaître sous son costume de femme de chambre, quoiqu'on ne vît jamais d'aussi ravissante soubrette.

Les démarches amoureuses ont lieu dans les palais

comme dans les chaumières, et la princesse, escortée de Grouchka, franchit d'autant plus facilement l'enceinte, que, nous l'avons déjà dit, Guertzoff avait ordonné de fermer les yeux sur tout ce qu'elle pourrait faire.

Mais au dehors une surveillance plus active que tout un régiment de police, plus pénétrante que les espions de Biren, lui est réservée : c'est le regard de sa mère. Le cœur de Marioulla lui avait fait pressentir que sa fille se préparait un malheur; et, depuis la tombée du jour, elle se tenait en sentinelle près de la petite entrée du palais. Personne n'eût osé l'en chasser, car c'est un droit qu'elle a acquis au service de Lipmann.

La bohémienne est debout derrière une colonne, le cou tendu comme un pélican préservant ses petits d'un animal ravisseur; de son œil unique, elle fouille les ténèbres, elle prête une oreille attentive au moindre bruissement. Le vent glacé de la Néva lui meurtrit le visage de ses ailes, la gelée l'étreint jusqu'au cœur, Marioulla supporte tout; un seul sentiment maintient encore dans sa poitrine un reste de chaleur : sauver sa fille ! La pauvre femme réchauffe ses mains tantôt sous ses bras, tantôt de son haleine; elle n'ose remuer dans la crainte de faire crier la neige sous ses pieds; ses dents claquent l'une contre l'autre, ainsi que chiens

engourdis par le froid; ses idées ne forment plus dans son cerveau qu'un vague chaos au milieu duquel une seule se débat nette et claire : sauver sa fille ! On vient... deux femmes descendent l'escalier... Le vent agite vers elles la flamme de la lanterne; elle regarde, c'est Mariolizza : le cœur d'une mère ne saurait se tromper.

La bohémienne les laisse s'éloigner de quelques pas, puis en deux bonds, les rejoint :

— Où vas-tu, demoiselle ? demande-t-elle d'une voix tremblante, en arrêtant la princesse par la manche de sa pelisse.

Mariolizza est tentée de s'enfuir, mais en reconnaissant l'organe de la bohémienne, elle s'arrête.

— C'est toi ! dit-elle; comme tu m'as effrayée ! Eh bien ! tu as fait ma commission ?... il viendra ?

Cette question fut un trait de lumière pour la mère.

— J'ai rempli ta commission. Tu n'iras pas plus loin ! prononça Marioulla d'une voix sourde, mais ferme et impérieuse, et lui serrant le bras.

— Quelle majesté !... Lâche-moi : est-ce que cela te regarde ?

— Cela ! cela me regarde beaucoup. Ne bouge pas, te dis-je, ou je te couvre de honte : j'appelle du monde, je jette l'alarme au palais, dans toute la ville !

— Bohémienne maudite ! tu veux de l'argent; je t'en ai trop peu donné?

— Je n'en ai pas besoin, j'en ai beaucoup. Regarde le ciel dans la direction de cette étoile, prononça Marioulla avec inspiration, puis entraînant la jeune fille à quelques pas de Grouchka, elle se pencha à son oreille et d'une voix sifflante, enrouée, ajouta :

— Je suis ta mère ! Rappelle-toi la tribu des bohémiens, l'incendie de Jassy... l'enlèvement du janissaire, le pacha auquel tu fus donnée, ma figure mutilée pour qu'on ne reconnût jamais en moi ta mère; je suis là, partout; dès qu'un malheur te menace, je suis là. Aujourd'hui, c'est encore moi entre toi et Wolinski; encore moi, entends-tu?

Elle parlait, et ses paroles avaient la puissance, l'effrayante réalité, la majesté suprême du dernier discours d'un agonisant.

La princesse, stupéfaite et néanmoins convaincue que cette femme était sa mère, ne montra ni joie, ni tristesse, ne prononça pas un mot; anéantie, elle reprit machinalement la direction du palais.

Mais la bohémienne était à bout de forces; les émotions douloureuses qu'elle avait subies en peu de temps, ses alarmes incessantes, les nuits sans sommeil passées à l'air froid, les jours sans nourriture, la pensée que sa fille serait désormais perdue pour elle, les

remords du coup dont elle l'avait frappée en lui disant ce qu'elle était, tout cela fit en un moment envoler sa raison.

Pauvre mère !

Nous avons raconté comment, dans son premier accès de démence, elle rencontra Wolinski, et la frayeur qu'elle lui causa.

X

VOILA CE QUE SONT LES HOMMES.

> Aussi tu me dois plus que de l'amour... tu dois m'aimer comme maîtresse et comme mère... entends-tu, Henri? il y va de ton honneur... car c'est une chose sainte et sacrée qu'un tel amour. SUE.

Que lui dira Mariolizza pour sa justification, que peut-elle lui dire? Qu'elle a rencontré sa mère, la bohémienne, n'est-ce pas vrai?

Wolinski veut bien divorcer avec sa femme pour épouser la princesse, la favorite de l'impératrice, mais une bohémienne !

L'amour de la jeune fille s'élève au-dessus de toutes

les uttes, de tous les coups du sort; pour lui appartenir elle deviendrait volontiers son esclave; mais son amour à lui, résistera-t-il à une pareille nouvelle?

Horrible nuit! avec quelle joie elle était partie pour ce rendez-vous, et quel rocher de Sisyphe, elle en avait rapporté pour toujours dans son sein! à la place des doux baisers qui l'attendaient elle avait trouvé le brûlant stigmate de la honte. Était-ce donc là la récompense des sacrifices auxquels s'était résolue la fougueuse enfant de l'Orient? Elle sanglote, elle inonde son oreiller de ses larmes, elle voudrait mourir! mais non, la mort la séparerait à tout jamais de lui, et aucune douleur ne pourrait rivaliser avec celle-là!

Fille de bohémienne!...

A cette pensée, son sang révolté s'arrête, ses idées se troublent; mais est-ce vrai? Cela lui a-t-il été dit? Ces paroles n'ont-elles pas été prononcées pour la tromper, dans un but inconnu!

— Non, se dit Mariolizza, c'est vrai, c'est bien vrai! Je me souviens, comme d'un songe, d'un *téléga* [1] recouvert de toile; d'une femme aux chaudes caresses, d'un incendie; et là aussi cette femme; dans ma lutte avec le janissaire encore elle, toujours elle! Qui donc serait-ce, si ce n'était ma mère!... Je m'explique main-

1. Sorte de chariot.

tenant son émotion lorsque je la vis la première fois à Pétersbourg ; les caresses qu'une mère seule, dans sa position, peut inventer, et qui me rendaient si honteuse, moi qui ne savais pas !... Oh ! avec quelle humble tendresse elle me baisait les mains, et je me demandais pourquoi une femme inconnue m'aimait autant. Pour l'argent de Wolinski, me disais-je !

Et comment mon cœur ne m'a-t-il rien dit ? Qu'elle vienne maintenant, et ce sera moi qui lui baiserai les mains, qui les mouillerai de mes larmes !... Mais que personne ne la voie, qu'il ne le sache pas ! Du reste, elle ne l'exige point. Je me rends compte à présent de sa surveillance à mon égard, et de cet argent, rejeté comme s'il lui brûlait les doigts ; cette nuit même ne prouve-t-elle pas son affection ? Elle s'est défigurée pour moi, m'a-t-elle dit, pour qu'on ne me soupçonnât pas d'être sa fille. Un jour Wolinski me raconta avoir vu une femme qui me ressemblait étonnamment. C'était assurément d'elle qu'il parlait. Pauvre mère !... comment t'ai-je payé ton dévouement ? par de honteuses commissions, par ma malédiction !... Reprends, Dieu de bonté, mes paroles inconsidérées !... Ma mère, pardonne-moi, bonne, malheureuse mère ! et malheureuse fille, car assurément nous sommes nées toutes deux sous un signe fatal.

Voilà ce que se disait Mariolizza à travers ses larmes.

A toutes les questions de Grouchka, elle répondait qu'elle était malade, que la bohémienne lui avait annoncé qu'Artemy-Petrowitz ne pouvait venir au rendez-vous.

L'effervescence de sa douleur fut enterrée cette nuit même dans son cœur. Mais dès le lendemain le ver de la mort s'y introduisit et commença son œuvre de destruction.

Mariolizza avait prédit juste à la bohémienne en disant :

— Le premier baiser me consumera.

Le lendemain de ces événements Wolinski, assis dans son cabinet, songeait au malheur de ses amis et se creusait la tête sur les moyens à employer pour faire tomber leurs chaînes et celles de la Russie.

La pierre confidente du jardin d'été lui avait répondu :

— Prochainement, très-prochainement, aujourd'hui, demain, ou jamais !

— Je ne vous cacherai pas, dit Zouda au ministre du cabinet, que je travaille comme deux et même comme trois; mais je ne puis encore vous nommer mes complices, ou ceux dont je suis le complice. Je vous dirai seulement que l'un est un homme et l'autre une femme.

— Je ne vous demande et ne veux même pas savoir

qui ils sont; j'ai des craintes pour tous, pour moi-même; mais agissez promptement, quand cela devrait me coûter la tête.

— Oh ! si Dieu le permet, nous sauverons votre tête. Nous sommes obligés de changer de tactique. Nous avons commencé, ainsi que vous le savez, par exaspérer Biren à l'aide de la statue de glace et autres moyens, afin qu'il irritât Sa Majesté et la mît à bout de patience. Maintenant nous avons le projet de viser droit au cœur de l'impératrice par des attaques douces, insinuantes, qui ne l'effrayent pas, et que cependant elle ne puisse éviter.

Resté seul, Wolinski se replongea dans ses chagrins passés et ses tristes pressentiments. Sa tête se pencha sur sa poitrine, ses longs cheveux d'ébène tombèrent en mèches désordonnées autour de son beau et grave visage, formant un épais réseau à travers lequel ses yeux noirs lançaient le feu de son âme irritée.

C'est dans cette même attitude que nous l'avons vu lorsque, par centaines, des couples de divers points de l'empire étaient venus se faire passer en revue.

Y a-t-il longtemps de cela? C'était avant la fête à l'occasion de laquelle avait lieu cette revue, et depuis cette époque par combien de soucis, d'émotions pénibles et douces avait passé son cœur !

Il revoyait en imagination défiler devant lui toutes

les phases de son amour insensé, et des larmes s'échappaient de ses yeux.

Le jour baissa; les pensées succédèrent aux pensées, ses paupières s'appesantirent; il s'endormit.

Dans son sommeil il croit entendre dans la maison une agitation inusitée, un bruit de portes... Il ouvre les yeux et voit devant lui, éclairée par le jour tombant, une femme dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la beauté; ses grands yeux bleus, quoique couverts d'un voile de tristesse, reflètent un nuage d'amour; ses joues sont roses; ses cheveux blonds courent en boucles épaisses sur son cou de cygne. Dieu! est-ce une illusion?... C'est sa femme!... Wolinski n'ose faire un mouvement. Elle, comme une péri exilée des jardins enchantés, est là, debout à la porte; elle le regarde d'un air chagrin, scrutateur, suppliant, et n'ose avancer.

Jamais elle ne lui a semblé si belle! La pureté de l'âme, l'amour, et je ne sais quel sentiment plus idéal rayonnent en toute sa personne. Dans son trouble, Wolinski ouvre des yeux ébahis.

— Tu ne me reconnais pas, Artemy-Petrowitz? dit-elle d'un ton d'humble reproche.

Des larmes glissent sur ton visage.

— Tu ne me renverras plus maintenant, à moins que tu ne me rejettes morte, foulée sous tes pieds; car,

sais-tu ? tu perdrais avec moi ton enfant : je suis venue vers toi comme vers un mari et un père.

— Nathalia ! chère Nathalia ! eut à peine le temps de prononcer Wolinski, et déjà elle était dans ses bras. Il l'assied sur ses genoux, presse ses mains contre son cœur, lui baise les yeux et les lèvres. Elle s'enlace à lui comme un lierre, tantôt le serrant avec violence contre son sein, tantôt plongeant son regard dans ses yeux ; elle le caresse comme un enfant, enroule ses cheveux autour de son doigt rose, mêle à ses boucles noires ses boucles blondes. Elle ne peut croire à son bonheur,

— Cher Artemy ! dit-elle, émue d'une pure extase, je vois que tu m'aimes comme autrefois. Oh ! combien ils ont menti, les cruels, quand ils ont prétendu que... Non, non, ma langue se refuse à répéter leurs inventions ; je ne les crois pas ! Peut-être voulaient-ils m'effrayer pour me faire revenir plus vite, mais tu excuseras mon retard, quand tu sauras ce qui en est cause.

Elle abaissa ses belles paupières, rougit comme une jeune fille.

— Vois-tu, ajouta-t-elle, prenant la main de Wolinski et l'appuyant près de son cœur : ici est notre enfant, tu es son père !

L'homme qui pour la première fois porte ce nom

peut seul comprendre toute la grandeur de ce mot, tout l'enivrement qu'il procure. Wolinski a peur de s'adonner à ce nouveau sentiment si inattendu ! Sa femme sait combien il désire un enfant, n'est-ce pas une ruse pour l'attacher davantage à elle ?

Il hoche la tête avec une expression d'amour, mais d'incrédulité.

— Tu ne me crois pas, mon ami ?... Elle indique dans le kivot[1] l'image de la Vierge. — Crois-la !... tiens, pose ta main ici... Sens-tu remuer ton enfant ? il appelle son père, il te félicite. Moi-même je n'y croyais pas quand je suis partie pour Moskou ; longtemps je n'ai pu le croire. Mais le jour où j'ai su à n'en plus douter que j'étais mère, tu ne peux t'imaginer ma joie ; mon bonheur m'absorbait. Je m'y plongeais entièrement, puis en d'autres moments la crainte de le perdre me torturait, Je recourus à Dieu et aux saints, les priant de veiller sur notre enfant.

Je suis allée à Troïtza implorer le miraculeux saint Serge ; à Kiew, m'incliner sur les saintes tombes, prier au couvent de Nilof. Quel autre motif eût pu me faire rester si longtemps loin de toi ? Mais partout, dans les temples de Dieu, sur les saints tombeaux, au couvent, tu ne m'as pas quittée, j'ai toujours prié pour toi, pour

1. Armoire vitrée où sont renfermées les saintes images.

ta santé, pour la conservation de ton amour. J'ai constamment pensé à la joie que te causerait cette nouvelle inattendue ; je t'ai même écrit à ce sujet, mais apparemment...

— Je n'ai rien reçu, ma chère amie !

— Vilaines gens ! Comme ils ont travaillé avec art !... Tu n'as rien reçu ?... Voilà simplement la cause de ton silence, malgré lequel je pensais toujours à la joie qui t'attendait; et voilà qu'à Moskou l'on me dit tout à coup que tu es amoureux de je ne sais quelle princesse moldave... Pour comble, mon frère m'écrit que tu veux... Mon Dieu ! je ne comprends pas comment j'ai eu la force de survivre à cette lettre ?... Il m'écrivait que tu voulais divorcer avec moi ; il m'engageait même, alléguant je ne sais quels motifs de gloire, de patrie, à y consentir.

Me séparer de toi ! Oh ! ils ne me connaissent point ! Dieu seul saurait nous séparer !... (Nathalia entoura plus étroitement son mari dans ses bras, comme pour confirmer ses paroles). Cruels ! ils m'ont presque fait mourir, ils ont presque tué notre enfant. Je ne sais comment j'ai pu résister à tout cela ! J'ai prié la sainte Mère de Dieu de ne point permettre que tu accomplisses cette mauvaise action. Sa protection est puissante ; je vois, je sens à tes caresses qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'ils m'ont dit de toi. Je ne veux plus penser

à cela que comme à un horrible rêve! Dis-moi, cher Artemy, que c'était l'œuvre de méchantes et envieuses gens; répète-moi que tu m'aimes comme par le passé.

— Oui, chère âme, tout cela n'est qu'un tissu de mensonges, lui dit Wolinski, la couvrant de caresses qu'elle acceptait avidement, rayonnante d'un bonheur aussi pur que celui d'une fiancée sous sa couronne nuptiale.

— Peut-être, ajouta-il, une plaisanterie avec une princesse qui est ici en captivité a-t-elle motivé toutes ces choses; mais je te jure que c'était un enfantillage, une sottise d'un cœur désœuvré qui s'ennuyait loin de toi... Vilaines gens, fallait-il t'effrayer pour cette puérilité!... A qui pourrais-je jamais te comparer, toi, ma belle, ma précieuse amie? Combien il est doux de pouvoir s'aimer sans crainte devant Dieu et les hommes!

Peut-être en ce moment se souvenait-il de la froide soirée de la veille, de sa frayeur, de ses soucis.

— Notre bonheur est pur; qui peut nous empêcher d'être les plus amoureux des amants, n'est-il pas vrai?

— Oh! je prierai Dieu de renfermer dans mon sein, comme un trésor, un monde d'amour sans limites, puis chaque jour je prodiguerai pour toi, mon bien-aimé, une partie de ces divins mystères; chaque jour mon cœur saura inventer pour te plaire une nouvelle caresse.

— Non, mon précieux bien, non, je ne te connaissais pas.

Et, dans l'élan de sa passion, il fut sur le point de dire :

— Et j'ai pu te remplacer !...

Mais il se contint et reprit :

— Ainsi nous aurons un beau et charmant enfant qui te ressemblera, peut-être une fille !

— Non ; je te donnerai un fils aussi beau que toi ; tu verras si je tiens parole ! Je le nourrirai moi-même ; tu me le permettras, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, mais en attendant c'est moi qui dois être ton enfant, ton enfant gâté.

— Mauvais sujet !

Et il appuya sa belle tête sur le sein de la jeune femme, qui se soulevait sous le poids de ce doux fardeau.

La coupe d'enivrement débordait, et Mariolizza fut oubliée !

XI

SE CONFIER A L'AMOUR.

Lorsque Zouda prédisait que de l'amour de Mariolizza on pourrait faire une échelle montant jusqu'au ciel, il n'avait point tort; aussi, profitant de cet amour pour la réalisation de ses projets, il écrivit à la princesse la lettre suivante :

« La situation dans laquelle se trouve M. Wolinski m'oblige à m'adresser à vous sans détour. Je suis Zouda, son secrétaire et son ami; il n'a aucun secret pour moi; ce titre sera un motif suffisant pour que vous m'écoutiez.

« Vous n'ignorez pas que les amis d'Artemy-Petrowitz sont enfermés à la forteresse pour avoir tenté le renversement de Guertzoff de Courlande, et attendent pour être mis en liberté le bon vouloir du duc.

« Artemy-Petrowitz a dans ce moment besoin qu'une main puissante, influencée par l'amitié ou par l'amour, étende sur lui sa protection et détourne le péril imminent dont il est menacé. Il faut pour cela une personne

énergique, douée d'une grande force de volonté, courageuse en face de tout danger. Je suis d'avance convaincu que vous me direz :

« — C'est à moi, rien qu'à moi que cette tâche doit être dévolue.

« Aussi c'est à vous, princesse, à vous, grande et noble de sentiments, que je confie cette démarche, que vous seriez jalouse de voir accomplir par d'autres. Peut-être ces papiers n'aboutiront-ils qu'à être jetés au feu, mais nous devons user du dernier moyen qui nous reste pour sauver un homme qui vous est cher, et je puis ajouter indispensable à la Russie.

« Je ne vous parlerai point de la gloire du pays, mot que vous ne comprendriez pas à présent. Je ne veux vous exposer que le danger d'un homme aimé, invoquer pour lui votre cœur, qui certes ne me refusera pas ce que j'en attends. Pourquoi vous dirais-je que votre apparition à Saint-Pétersbourg, votre esprit, votre beauté, que nul ne peut voir indifféremment, me plongèrent dans la tristesse et le chagrin, en détachant de nous un homme éminent, en faisant tomber la pierre angulaire de l'édifice commencé par lui pour sauver la patrie?

« Du moment où il vous connut, il négligea les plus saints de ses devoirs : il oublia sa femme ses amis, son honneur, son Dieu!

« Ses adversaires protégèrent sa faiblesse, ou plutôt sa passion, afin de s'en faire une arme pour leur cause.

« Pourquoi vous dirais-je ces choses, que votre cœur ne saurait encore comprendre; qu'il traiterait de chimères? Non, je ne viens pas vous dire : Rendez-le à la sainteté de ses devoirs! Je viens seulement vous prévenir que l'homme que vous aimez est en danger; que vous pouvez le sauver de la chute, de l'humiliation, plus horribles pour lui que la mort.

« Les moments sont précieux; voici ce dont il s'agit :

« Vous trouverez ci-joint deux papiers. Arrangez-vous de façon que l'impératrice les voie et les lise, mais sans que Biren soit avec elle.

« L'amour vous bénira pour cette démarche, que la Providence vous envoie, et qui, pour votre nature d'élite, ne peut être que bien douce à remplir.

« Dans le cas où l'impératrice vous demanderait de qui vous tenez ces papiers, vous diriez qu'en feuilletant un livre laissé chez vous par votre professeur Trétiakowski, vous les y avez trouvés, ainsi qu'un billet que je vous envoie aussi. Nous arrangerons une réponse à Trétiakowski, dans le cas où Sa Majesté voudrait l'interroger.

« Je remets entre vos mains le sort de A. P. »

« Si vous aimez l'impératrice (était-il écrit dans le

billet), si sa gloire et son repos vous sont chers, faites-lui tenir les papiers qui se trouvent entre les feuillets du livre de Trétiakowski, mais agissez avec prudence et assurez-vous du moment où l'astucieux Biren ne sera point avec elle. »

Ces envois passèrent des mains du nègre de Wolinski dans celles non moins noires de son amie du palais, et personne ne put être témoin des vagues que cette missive souleva dans la poitrine de Mariolizza.

Combien lui est chère la mission qu'on l'appelle à remplir!... A personne, pas même à sa femme, n'est confié le dépôt qui doit le sauver. C'est à elle, à elle seule!... La Providence sait jusqu'où va son amour, et l'élève en lui procurant les moyens de le prouver! Elle oublie son chagrin, l'affreuse nuit, sa mère; son bien-aimé Artemy-Petrowitz est là, tout entier avec son salut, son repos, son honneur, sa vie! Qu'importe à la jeune fille de n'être qu'une bohémienne, n'est-elle pas au-dessus de tous? Le salut d'un homme aimé ne lui est-il pas confié?

— Il saura, se dit Mariolizza, que c'est moi, moi seule qui aurai tout fait pour lui. Demandez encore n'importe quoi en son nom, monsieur Zouda, et vous verrez si quelque chose peut ne point me réussir.

Et les yeux de cette admirable créature rayonnent d'un feu céleste, ses joues se colorent. Avec quel en

thousiasme elle essaye sur sa tête la couronne d'épines qui lui est offerte avec tant de prodigalité!

Que faisait Wolinski pendant ce temps?

Il oubliait l'enfant du fatalisme dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

Qu'était donc devenu cet amour ardent, insensé?... Vous le devinerez aisément. Dans ce cas encore Zouba ne s'était point trompé.

C'était le soir, à la cour.

L'impératrice avait été toute la journée en proie à un trouble inusité. Dans ses oreilles et dans son cœur résonnaient les hardis discours des gentilshommes.

L'infortune de la Russie, — eût-elle été exagérée de moitié dans les tableaux qui lui en avaient été faits, — oppressait son cœur malade et torturé par l'indigne objet de son attachement. Elle ne se sentait pas assez forte pour secouer le joug auquel elle s'était livrée.

Biren, comprenant parfaitement ce qui se passait en elle, fut toute la journée rempli de prévenances, l'entoura de soins, et chercha par tous les moyens à dissiper les nuages qui obscurcissaient le front de Sa Majesté. A cet effet un tir fut organisé dans la galerie, des cartes, divers jeux; mais rien ne parvint à l'égayer.

Enfin elle dit à Guertzeff que, se sentant très-souffrante, elle désirait rester seule; et s'appuyant sur le

bras de la princesse, elle passa dans sa chambre à coucher.

— Mon enfant, dit-elle, se dirigeant vers un fauteuil posé près de son lit, comme ton cœur bat! je sens ses pulsations sous mon bras; n'es-tu pas malade?

— Je me porte bien, répondit Mariolizza émue en voyant approcher le moment solennel où devait se décider le sort de l'homme qu'elle aimait; je me porte bien, mais je suis inquiète pour vous.

Pour toute réponse, Anne Ivanowna lui serra affectueusement la main, puis s'approcha du fauteuil, sur lequel elle se laissa lourdement tomber. Elle voulut appeler une femme de chambre pour lui avancer un second fauteuil sur lequel elle avait l'habitude d'étendre les pieds, mais Mariolizza, avec une douce obstination, remplit cet office et, se mettant à genoux, lui frictionna la plante des pieds, ainsi qu'on le faisait matin et soir pour soulager ses douleurs. Les soins de la jeune fille parurent évidemment agréables à l'impératrice. Elles étaient seules dans la chambre; le silence n'était troublé que par les soupirs de la malade; la lumière des candélabres, reflétée par les tentures bleues, projetait sur son pâle visage des nuances de mort; ses paupières fatiguées se baissaient, et comme pour donner plus de force à ce lugubre tableau, le lit près duquel elle était assise paraissait, avec ses hautes drape-

ries, un catafalque prêt à renfermer celle qui avait été une souveraine. Fixant attentivement ses yeux, suivant les mouvements de ses lèvres, la princesse semblait veiller une âme prête à s'envoler de son enveloppe charnelle.

Qui eût pensé, en les voyant, que ces deux femmes, dont l'une, affaissée sous le poids de sombres pressentiments, portait sur toute sa personne l'empreinte de la mort; dont l'autre, jeune il est vrai, mais frêle, appartenant tout entière à l'amour, ne comprenant rien au delà, fille d'une bohémienne, renfermaient en elles le puissant destin d'un empire? Pendant quelques minutes leur silence ne fut point interrompu.

— Mon Dieu, pria la princesse mourant de terreur à l'idée de laisser passer l'occasion favorable pour remettre les papiers, mon Dieu, inspire mon cœur!

L'impératrice ouvrit les yeux et dit :

— Assez, ma chérie; merci, je suis mieux.

Mariolizza, toujours à genoux, lui saisit une main qu'elle porta avec transport à ses lèvres; ses lèvres étaient froides, et l'impératrice sentit tomber sur sa main quelque chose de chaud.

— Que t'arrive-il? Tu pleures, je crois?

— Souveraine, quand je vois qu'à part les maux physiques vous avez encore d'autres souffrances; quand des gens qui vous sont dévoués me l'affirment en me

donnant les moyens de vous sauver, que dois-je faire?

— Encore quelque calamité nouvelle !... annonce-la-moi ! s'écria l'impératrice, détachant du dossier de son fauteuil son corps affaibli.

Mariolizza sortit les papiers de son sein, et les lui tendant, raconta exactement, avec vivacité, ce qu'on lui avait recommandé de dire. Des mains tremblantes prirent les papiers et, après s'être fait assurer que nul n'était derrière la porte, l'impératrice en commença du regard la lecture.

L'un de ces papiers était la pétition authentique de Gordenko, pour laquelle on l'avait gelé, torturé la bohémienne, fusillé Grosnott, persécuté et mis à mort tant de gens.

« Cela parviendra à l'impératrice, avait dit en expirant la victime; j'ai remis ma pétition à Dieu. »

Et Dieu, en effet, entendit cet appel fait au seuil de l'éternité, reçut cet engagement de la terre au ciel, le sauvegarda de toutes les ruses humaines et le fit parvenir à son adresse.

Quelles foudroyantes vérités ce papier contenait sur Biren !

Avec quelle clarté les preuves évidentes de sa dureté et de son avidité étaient mises sous les yeux !

« Oui, ton cœur saignera, gracieuse souveraine, était-il encore dit dans ce rapport, lorsqu'il apprendra

les moyens employés journellement pour augmenter les fonds de la caisse des arrérages, dont les comptes sont confiés sans contrôle à Biren, et qui ne servent qu'à l'enrichir.

« Le bâton, la verge, les plongeons dans l'eau glacée, la nourriture salée sans boire, mille cruautés que les suppôts de l'enfer sauraient seuls inventer et appliquer, sont journellement, avec impunité, employés contre la vérité persécutée.

« Sur mille exemples, puissante souveraine, je n'en choisirai que deux, qui te prouveront combien les percepteurs des contributions devraient être attentifs à leurs actes, et qui inspireront à ton cœur le remède à employer pour prévenir ou réprimer leur cruauté; pour leur faire distinguer dorénavant le malheureux incapable de payer, par des circonstances indépendantes de sa volonté, de celui que l'obstination, la fainéantise, le vice, mettent hors d'état de les satisfaire.

« Que par tes ordres puissants soient allégés les malheurs de ceux qui sont chargés de nombreuses familles, de ceux qui par les maladies sont privés du travail des mains, de ceux que Dieu éprouve par des calamités envoyées d'en haut.

« Qu'on donne à l'épizootie du bétail; à l'incendie une demeure; à la disette un morceau de pain.

« Que les exécuteurs des lois se rappellent qu'ils ont affaire à des hommes et non à des choses prêtes à tout supporter.

« Au village de N... N..., le jour même de Noël, arrivèrent les percepteurs. La sainteté de ce jour aurait déjà dû les porter à la clémence; au contraire, ils parurent avoir choisi la plus solennelle d'entre les fêtes chrétiennes pour tyranniser l'humanité, dont le Christ lui-même avait pris ce jour-là l'image.

« Ils se dispersèrent dans le village, semblables à un innombrable troupeau de loups, exigèrent les arrérages, les taxant suivant leur volonté, imposèrent des amendes, choisirent du bétail, des instruments agricoles, prirent du blé dans les granges, maltraitèrent impitoyablement ceux qui, malgré leur volonté, n'étaient pas en mesure de les satisfaire. Le bruit des coups de bâton se mêla aux pleurs et aux gémissements.

« Sur le père d'une nombreuse famille, dont il était l'unique soutien, on exerça tous les moyens bireniens, mais à chaque nouveau sévice, il répondait :

« Qu'il avait six enfants plus petits l'un que l'autre, sans mère, et qu'il ne parvenait même pas à leur donner du pain.

« Tu mens, tu dissimules, crièrent les percepteurs, qui tinrent conseil sur la nouvelle torture à lui infliger.

« — Mes pères, je payerai, supplia l'infortuné, laissez-moi seulement aller jusqu'à ma chaumière.

« Sur cet engagement, on interrompit les nouvelles mesures prises à son égard.

« Le cœur endurci par la souffrance, il rentre chez lui; ses enfants accourent à sa rencontre, lui demandant du pain.

« A l'instant, dit-il, vous en aurez tous; et, furieux, il saisit sa hache et massacre toute sa famille. Un enfant de six mois, couché dans son berceau, s'éveille aux cris ; de sa main sanglante, il le prend par les pieds, l'apporte sur le seuil de la cabane, et, avec un effroyable éclat de rire, lui écrase la tête contre celle du percepteur en chef.

« — Donnez-moi ma quittance, brigands! crie-t-il, voilà six âmes de moins sur votre compte!

« Une semaine après le village était désert; tous les habitants avaient émigré dans les bois de Pologne.

« Dans un autre village, en semblable cas, un père mena ses cinq enfants dans les champs, — c'était en hiver, — et sans se laisser émouvoir par leurs pleurs, il les gela tous.

« — J'aime mieux me vouer seul à l'enfer, dit-il, mais vous sauver des tortures de Biren ! »

Le second papier donné à Mariolizza renfermait la

description des tortures qu'avait subies Gordenko et leur résultat

Pendant sa lecture, l'impératrice mouillait son mouchoir de ses larmes.

— Comme on nous trompe ! dit-elle en sanglotant. Je ne soupçonnais pas la centième partie de tout cela. Comme on opprime mon pauvre peuple et en mon nom !... Un homme vivant... presque sous mes yeux... une statue de glace !... Mon Dieu ! on peut à peine croire de pareilles choses... Et voilà ce dévouement, cet amour pour moi !... tout cela n'est qu'une basse cupidité, que le désir de gouverner chacun, sans en excepter moi-même !... il est temps d'y mettre fin !... Mon Dieu ! pardonne-moi mes péchés et ne me refuse pas ton puissant secours en ces jours difficiles !

— Chérie, ajouta-t-elle, silence complet sur tout ce que tu sais de ces papiers, sur cette soirée ; je veux rassembler mes forces... pour punir... O combien il est dur de ne pouvoir mettre sa confiance en personne, de ne pas avoir un ami ! Et voilà la couronne qu'on envie tant !...

L'impératrice se remit à sangloter.

— Artemy-Petrowitz Wolinski ! s'écria la princesse avec exaltation, reprenez votre confiance à celui qui en est indigne et investissez-en celui qui mérite à tous égards les faveurs d'une souveraine. Confiez-lui la di-

rection des affaires de la Russie, et vous verrez la gloire, le bonheur se répandre sur votre peuple, vous entendrez chacun bénir votre nom!

Étonnée du trouble extraordinaire, de l'émotion, de la force des paroles de Mariolizza, Anne-Ivanowna la regarda fixement; la jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Infortunée, prononça tristement l'impératrice en hochant la tête, ce démon a déjà trouvé moyen de l'ensorceler. Le sort fatal ne l'a pas épargnée! Oh! prie, prie Dieu! Maintenant appelle une femme de service; toi et moi avons besoin de repos.

Mais la princesse ne bougea pas; pensant au trouble dans lequel l'avaient plongée les paroles sagaces de l'impératrice, elle calcula, non sans justesse, que si ce soir même, immédiatement après la lecture des papiers, le pas en faveur de Wolinski n'était point définitivement franchi, plus tard rien ne se ferait. L'amour, surtout un amour comme l'était le sien, rend téméraire; aussi s'écria-t-elle d'une voix émue :

— Souveraine, donnez ordre de délivrer...

— Les amis de Wolinski? interrompit Anne Ivanowna, comme effrayée de cette demande : à présent... la nuit?...

— Oui, Majesté, tout de suite. Dieu vous enverra de meilleures rêves et allégera votre cœur.

Elle parlait avec une si chaleureuse persuasion, baisait avec tant d'affection les mains de l'impératrice, que celle-ci ne put résister plus longtemps. Elle se fit donner un encrier, une plume, du papier, et écrivit au commandant de la forteresse l'ordre d'élargir les trois seigneurs qui y avaient été enfermés le jour du spectacle de l'accouchement de la chèvre.

Cinq minutes après elle eût voulu faire rebrousser chemin à l'envoyé porteur de l'ordre, tant étaient grandes l'irrésolution du caractère d'Anne Ivanowna et la crainte que lui inspirait son acte d'émancipation de la tutelle du favori.

Mais il était trop tard !

Les amis jouissaient déjà de leur liberté, et, persuadés qu'en même temps qu'elle avait eu lieu la chute du favori, ils en bénissaient l'impératrice; et avec quelle pure reconnaissance, quel attendrissement, quelles larmes de joie pria la princesse lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre !

— C'est à moi, à moi que ses amis sont redevables de leur liberté ! Oh ! mes seules préoccupations seront désormais son bonheur, sa gloire, disait-elle, et son âme s'illuminait aux rayons brillants de sa joie.

Et lui ?... Il l'oubliait dans les embrassements de celle qu'il avait naguère trompée pour elle.

XII

COUP FRAPPÉ.

Si ce n'est pas ainsi, c'est une nouvelle calamité ou une nouvelle guerre.

Cette nuit même Biren fut instruit de l'ordre qu'avait reçu le commandant du fort Petropawlawsky. Sa fureur ne connut pas de bornes; il ne savait qui soupçonner; il se demandait quel avait pu être l'instigateur de cette mesure prise sans que lui, Biren, y eût donné son consentement. A toutes les questions qu'il fit on ne put que lui répondre que nul, après son départ, n'était entré chez l'impératrice, qui était restée seule avec la princesse Lehemiko; que cependant, lorsque l'on avait aidé Sa Majesté à se mettre au lit on avait remarqué ses yeux rougis de larmes, tandis que la favorite, en se retirant, avait sur le visage une expression de joie peu ordinaire.

— Oh! je me vengerai de cette infernale créature! car, à coup sûr, c'est son ouvrage, répétait Guerlzoff,

se mordant les ongles jusqu'au sang et marchant à pas précipités dans son cabinet, qu'il arpenta jusqu'au matin de long en large, comme un soldat en faction.

Dès que l'heure le permit il parut au palais, l'air morne et silencieux. Sa Majesté l'accueillit avec une froideur et une contrainte marquées. Craignant de demeurer seule avec lui, elle ordonna à la princesse de ne point la quitter. De l'une et de l'autre part, aucune allusion ne fut faite à l'élargissement des trois gentilshommes. On parla vaguement pourtant de la fête que l'on préparait pour la noce de Koulkowski.

— Quand aura-t-elle lieu? demanda l'impératrice.

— Cela dépend entièrement de M. le ministre du cabinet, répondit Biren; je ne sais quand il lui plaira d'en fixer l'époque. Une ombre de mécontentement passa sur le visage d'Anne Ivanowna.

— Je crois, au contraire, que ce sera pour quand il *me* plaira, et pour vous prouver combien il mettra d'empressement à se rendre à mon désir, je fixe la cérémonie pour demain.

Sur l'ordre qu'elle en reçut, la princesse écrivit immédiatement à Wolinski dans ce sens; l'impératrice signa, et la lettre fut envoyée.

Biren, en proie au plus violent dépit, sans égard pour les oreilles impériales, ne se donnait pas la peine de comprimer sa respiration bruyante et saccadée.

— Votre désir! ajouta-t-il avec un sourire ironique; car j'ose vous affirmer qu'un ordre de Votre Majesté serait blessant pour lui. Il l'a notifié devant Ostermann et Munich, en se servant des plus hardies expressions.

— Les actes prouvent mieux que les paroles; en attendant permettez-moi de ne point vous croire. Du reste, je remarque que depuis quelque temps vous mettez un acharnement particulier contre le ministre du cabinet, qui est entièrement dévoué à ma personne et au bien de la Russie, et qui ne le prouve pas en paroles seulement. Ne serait-ce point depuis le jour où il a posé en évidence votre statue de glace?

Ici elle regarda fixement Guertzoff.

Guertzoff de pâle devint livide.

Se préparant à faire tomber sur la tête de Wolinski le coup qu'il lui ménageait depuis si longtemps, mais cependant honteux de faire rougir en sa présence la jeune fille victime de sa dénonciation, honte que du reste il devait vite oublier :

— Permettez, dit-il, que la princesse s'éloigne.

— Ma Lehemiko restera près de moi, répondit l'impératrice, avec une fermeté qui lui était peu ordinaire.

— On vous trompe.

— Je le sais; mais ce n'est point Wolinski.

— C'est précisément lui. Sous l'aile des colombes

éclosent les dénonciations contre un serviteur dévoué (il regarda d'un œil significatif la princesse, qui rougit). Prenez garde, Majesté, que le vautour ne s'abatte sur votre trône.

La figure de l'impératrice exprima le doute et la timidité.

— En attendant, continua Guertzoff, ce vautour veut me crever les yeux afin que je ne puisse voir ses odieux projets; mais il lui faudrait boire auparavant le sang de mon cœur! Il est enfin temps que je parle! Je ne puis plus longtemps endurer les humiliations que je vous ai jusqu'à ce moment cachées par égard pour votre santé. L'un de nous doit céder la place à l'autre, mais en y laissant sa vie, car j'estime votre faveur à un prix trop élevé pour la céder à bon marché. Il faut que Votre Majesté m'entende sur-le-champ; je le demande, je l'exige.

— Plus tard.

— Ce sera bientôt, je l'espère!... Il est vrai qu'aujourd'hui le moment est peu propice, votre pitié aura à s'exercer sur d'autres que sur moi; sa femme va sans nul doute venir se jeter à vos pieds et...

Ces paroles firent affluer le sang à la tête de Mariolizza, ses yeux se voilèrent, elle vacilla.

— Sa femme est donc arrivée? demanda l'impératrice.

— Hier soir, et sans aucun doute elle aura de suite appris ses liens avec une indigne...

L'arme de la calomnie était entrée droit dans le cœur de l'infortunée jeune fille; elle n'eut pas la force d'en supporter le coup; sa poitrine s'enflamma, son cœur parut se déchirer, elle toussa, et son mouchoir, qu'elle porta à ses lèvres, se colora d'une tache rouge, sceau indélébile dont la mort cachète ses messages! Comme la destinée lui fait chèrement payer une minute de bonheur terrestre!

Guertzoff se félicitait déjà de sa dureté, en voyant l'impératrice prête à pencher en sa faveur; mais la cruauté avec laquelle il venait de terrasser la favorite lui fit instantanément perdre le terrain qu'il avait reconquis, et une nouvelle barrière s'éleva entre eux. Le but auquel visait l'arme empoisonnée s'était trop clairement fait voir; les accusations, le lieu, étaient mal choisis. L'impératrice, remarquant l'affreuse situation de la princesse, la prit en pitié et se rangea du côté de l'infortune. Elle n'eut pourtant pas le courage de la mettre, en l'éloignant, à l'abri des horribles allusions du favori. Craignant d'entendre de celui-ci quelque fait accusateur contre sa protégée, ne voulant pas, par quelque triste évidence, renoncer à cette dernière affection de son cœur, d'un ton ferme et froid, elle mit la conversation sur un autre sujet.

On annonça Wolinski. En entendant son nom, Mariolizza parut revivre, toutes les forces de son âme se réveillèrent en elle. Artemy-Petrowitz entra. Que ne vit-il le regard qui l'accueillit ! C'était tout un hymne d'amour ! La prière, l'espoir, la crainte, la reconnaissance, que ne renfermait-il pas? C'était l'amour terrestre avec ses élans, ses feux ! C'était l'amour céleste avec son insondable immensité, ses mystérieuses jouissances !

Encore un regard !... Oh ! celui-ci vous eût fait tressaillir, eussiez-vous eu en vous le froid glacé de la mort !

Artemy-Petrowitz s'avança, et soit sous l'influence de son nouvel amour pour sa femme, soit préoccupé des derniers événements, il ne tourna pas les yeux vers la jeune fille.

— Il me boude sans doute, pensa Mariolizza, pour avoir manqué au rendez-vous que j'avais fixé ! En effet, n'est-il point en droit de croire que je me suis jouée de lui? Peut-être aussi est-ce pour me mettre à l'abri des soupçons... Oh ! un seul regard d'amour et peu m'importe d'être perdue après !

Mais elle n'obtint pas ce regard.

— Artemy-Petrowitz, prononça l'impératrice d'une voix caressante, avez-vous lu ce que je vous demande?

— Vos désirs seront remplis, Majesté.

— Demain?

— Demain, à l'heure qu'il vous plaira de désigner.

— Entendez-vous, Altesse?

— Est-ce donc la première fois qu'il arrive au ministre du cabinet de s'abuser sur une chose impossible, est-ce la première fois qu'il parle aussi inconsidérément? dit Biren, incapable de maîtriser son irritation.

La colère bouillonna dans le sein de Wolinski; il fit un violent effort sur lui-même et répondit le plus calmement qu'il put :

— Rendez grâce à la présence de Sa Majesté, qui m'empêche de vous payer insolence pour insolence. Wolinski n'a jamais manqué à sa parole, même envers vous, cela lui eût-il coûté la vie.

— Mais savez-vous bien, mon cher monsieur, ce qui se passe parmi les gens que vous êtes chargé d'équiper et de faire figurer à cette fête?

— Je suis plus au courant que vous ne le croyez, mon cher monsieur : je sais qu'il vous a été agréable que l'un d'entre eux, précisément un Petit Russien, fût retranché du nombre des vivants. Mais pour vous, monsieur, un homme de plus ou de moins, cela vaut-il la peine qu'on en parle! n'y a-t-il pas assez de Russes!... Vous vous êtes cependant empressé de changer vous-même son enveloppe charnelle en statue de glace.

— Fables que tout cela ! fables inventées la mille et deuxième nuit par votre adorable captive pour égayer votre spleen et vous sauvegarder de la colère de notre très-juste souveraine.

— Vous cherchez à distraire par la calomnie votre imagination et votre brave conscience, effrayées toutes deux par les écrits tumulaires de vos victimes. Que ne faites-vous de la Russie un immense mausolée !

— Mon Dieu, ces insolents oublient si bien ma présence que ma tête se fend de leurs cris. Je vous ordonne à tous deux de vous taire, s'écria l'impératrice d'un ton irrité ; je démêlerai toutes ces choses en leur temps.

— Tous vos acteurs sont-ils prêts ? demanda, après quelques instants de silence, l'impératrice d'une voix radoucie, s'adressant à Wolinski.

— Tous, Majesté.

— Encore un mensonge, cria Biren.

— Prouvez-le.

— La bohémienne Marioulla a perdu hier la raison (à ces mots la princesse, se sentant défaillir, se leva pour s'éloigner et ne put faire un pas) ; la police a été obligée de l'enfermer.

— C'est la même qui... commença l'impératrice.

— Qui a dit la bonne aventure à Votre Majesté, interrompit Guertzoff.

— Elle est devenue folle...

Et l'impératrice ne continua point sa phrase, car au même instant on entendit le bruit sourd d'un corps qui tombe.

Tous se tournèrent du côté de la princesse Lehemiko.

La princesse, aussi immobile qu'une statue de marbre, était étendue sur le sol.

— Dieu! on l'a tuée! s'écria Wolinski pressant convulsivement son front de ses mains et s'élançant au secours de la jeune fille.

Biren le suivit.

L'impératrice, quoique effrayée et tremblant de tout son corps, tira violemment le cordon d'une sonnette, et d'un geste énergique indiqua la porte à Guertzoff et au ministre du cabinet en disant :

— Je vous prie de vous départir de vos soins affectueux. On ne vient pas pleurer sur les cheveux de la tête qu'on a coupée; retirez-vous!

— Je ne m'en irai pas, Majesté, fit Wolinski à genoux devant la princesse et lui tenant les mains, qu'il cherchait à réchauffer de son haleine.

— Me forcer à contempler de telles ignominies! vous voulez être compté comme rebelle? Ne me faites point réitérer mon ordre! dit sévèrement l'impératrice.

Durant cette orageuse discussion entre un sujet et sa souveraine, Biren se tenait près de la porte.

Une femme de service parut.

— Maintenant je puis partir, dit Wolinski, qui se leva, jeta un dernier regard sur la princesse, et s'éloigna suivi de Biren.

A peine le seuil franchi, Biren, contemplant son ennemi plongé dans une profonde douleur, lui dit avec ironie :

— Admirez votre ouvrage !

Wolinski ne répondit rien.

Peut-être, abattu par le coup qui venait de frapper la princesse, n'entendit-il pas cette mordante remarque, peut-être la trouva-t-il juste, car, de quelque côté que le passé se représentât, il lisait : récompense méritée...

La tache sanglante qu'il avait vue sur le mouchoir blanc de la jeune fille à laquelle il avait enlevé le repos, la joie, le bonheur, peut-être la vie, la folie de la bohémienne qui aimait tant la princesse, qui lui était attachée par quelque lien mystérieux, tout cela, il ne pouvait se le cacher, tout cela était son ouvrage.

La route avait été bordée de roses, mais son enfer commençait sur cette terre !... Une fois hors du palais, il se trouvait dans la situation d'un homme qui, arrivé devant une montagne, entendrait parvenir à ses oreilles

les cris de détresse de son meilleur ami; ses gémissements sous le couteau des assassins résonnent dans son cœur, il veut s'élancer à son secours, mais la haute montagne les sépare; il lutte, puis tout se tait, tout se calme, et le silence se rétablit.

Ou bien encore on aurait pu le comparer à un homme qui, dans un accès de folie, tue l'être qu'il aime le mieux, puis, la raison lui revenant, il se souvient et reste immobile devant le cadavre, contemplant son ouvrage.

XIII

ENTRE DEUX FEUX.

Wolinski revient chez lui, l'enfer dans le cœur; son regard est sauvage, sa physionomie porte l'empreinte d'une conscience bourrelée, toute sa personne dénote un grand trouble. Ainsi que d'habitude, les gens de son service viennent à sa rencontre. Leur vue lui est odieuse, chacun lui paraît vouloir lire ce qui se passe dans son âme.

— Allez au diable! leur crie-t-il d'une voix emportée.

Et tous s'éloignent effrayés, ne sachant comment interpréter l'humeur singulière du maître.

On ne connaissait pas encore à cette époque l'appartement de monsieur et l'appartement de madame, tout était commun au logis entre mari et femme.

Craignant de rencontrer Nathalie, Wolinski n'ose aller plus loin et reste dans la grande salle. Tantôt il l'arpente d'un pas lourd, indécis, comme succombant sous le fardeau de sa conscience; tantôt il s'arrête brusquement et reste pendant quelques instants immobile comme un pilier. Il voudrait fuir sa maison, sa famille, le monde entier, se retirer dans un bois profond, dans un couvent; il voudrait se cacher sous terre; la tache de sang le poursuit; tous les objets blancs que son œil rencontre lui semblent teints de ce signe fatal.

Nathalie Andrewna, apprenant le retour de son mari, accourt vers lui. Il accueille froidement ses caresses; à toutes les questions dictées par une tendresse prévenante, il répond d'une voix brève, presque irritée. La pensée d'un malheur inquiète la jeune femme, elle le supplie de s'expliquer. Il se dit malade, hypocondre; mais les larmes qui brillent dans les yeux de Nathalie trouvent enfin le chemin de son cœur.

— C'est assez d'une victime! pense-t-il : celle-ci doit-elle encore payer de sa vie son amour pour moi?

Il tâche de la rassurer, l'emmène dans son cabinet, l'embrasse et s'efforce de s'oublier dans ses caresses. La bonne et douce créature se réjouit de sa victoire et cherche à l'affermir par toutes les démonstrations de son amour. Ce n'est plus la timide affection de l'épouse à laquelle Wolinski reprochait jadis sa froideur; c'est une maîtresse passionnée prodiguant sa tendresse; elle pleure, elle rit, dans les transports de son amour. Mais qu'a-t-elle tout à coup ?... Elle se dérobe brusquement à lui, comme si Satan l'avait mordue, elle frissonne comme sous l'attouchement d'un fer glacé.

L'imprudent! au milieu des élans de l'amour, s'oubliant, il avait dit : « Chère Mario... » et ses lèvres, ne terminant point le nom commencé, étaient devenues froides, ses cheveux s'étaient hérissés.

— Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous arrêté? dit Nathalie avec un éclat de rire qu'elle ne put soutenir, car la jalousie l'étouffait.

Artemy-Petrowitz l'entoura fortement de ses bras, comme d'un cercle qui devait l'empêcher de s'échapper; il lui baisa les mains, implora son regard; mais elle s'arracha de son étreinte et le repoussant :

— Arrière, arrière! homme indigne et trompeur! dit-elle en sanglotant. Ainsi voilà donc votre amour! Voilà donc le trésor que je n'aurais pas échangé pour

toutes les richesses du monde ; voilà sa valeur !... Admirable amour ! Pendant que vous m'embrassez et que je me crois aussi heureuse que peut l'être une créature de Dieu, vous avez dans l'esprit et dans le cœur votre Moldave.

Je n'ai été qu'une poupée, un morceau de bois sur lequel il vous plaît de faire des répétitions de votre passion pour la divine Mariolizza. Non, cela ne sera plus, je ne m'exposerai plus désormais à une semblable humiliation..... Ainsi voilà le motif de ce grand chagrin ! Pourquoi m'avoir trompée? N'était-il pas plus simple de me dire : « Tu m'es devenue indifférente, j'aime ma Moldave, personne autre ne peut avoir mon amour. »

J'eusse préféré cela !..... répétez-le-moi encore, et quittons-nous, séparons-nous. Je puis vivre sans amour. Dieu sera avec moi, le Dieu sauveur que vous avez oublié !...

L'infortunée jeune femme sanglotait et se tordait les mains. Dans le feu de la jalousie, elle disait des choses qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'accomplir

Artemy-Petrowitz tomba à ses genoux, l'assura que ce n'était qu'une épreuve qu'il avait tentée, lui jura qu'il n'aimait et n'aimerait jamais qu'elle; que quant à Mariolizza, il n'avait pour elle qu'un sentiment de compassion.

L'amour véritable est crédule, Nathalie Andrewna ajouta foi à ces paroles, mais exigea qu'il renouvelât son serment devant le crucifix, et lui, comme devant l'autel, répéta mot à mot ce que lui dictait Nathalie.

En ce moment, il se croyait fermement loyal devant elle et devant Dieu.

Son amour pour Mariolizza, après avoir passé par tant d'épreuves, n'avait réellement laissé en lui qu'une profonde pitié pour sa victime. Mais, par cette pitié, sa conscience réveillée se voyait entourée de tant d'embûches, de tant de piéges, que la mort seule lui paraissait un refuge certain.

Aimait-il bien réellement sa femme? Certes, il la chérissait depuis qu'il avait appris qu'elle serait bientôt la mère de son enfant; mais un sentiment pur, élevé, pouvait-il véritablement trouver une place dans ce cœur en proie à toutes les passions tumultueuses?

Nathalie était douée d'une foi profonde, et la prière seule la calmait dans toutes les situations de sa vie, joie et douleur. Aussi, dès que son mari l'eut tranquillisée, elle le quitta et, se retirant dans la chambre à coucher, elle pria avec ferveur, demandant à Dieu de lui conserver l'amour de son mari, seul bien auquel elle tenait en ce monde.

Après avoir calmé sa femme, Wolinski voulut de même apporter quelque soulagement à la pauvre en-

fant jetée par lui sur le lit de mort. Sa conscience lui dictait cette démarche. Il se mit à sa table et commença une lettre à Mariolizza. Mais au plus léger bruit, à chaque pas qu'il entendait dans la chambre voisine, il tremblait comme un faux monnayeur.

Ne serait-ce pas *elle* qui revient?... Si elle allait le surprendre écrivant à sa rivale!... Artemy-Petrowitz a peur du bruit de ses propres mouvements. Le ministre si hardi naguère en face des menaçants satellites du favori, si courageux devant le feu, l'exil, la prison, la mort, rempli d'audace dans ses moindres démarches, tremble aujourd'hui comme un enfant.

Il se lève, et donne un tour de clef à sa porte.

L'encre de la lettre s'efface sous les larmes qui l'arrosent. A peine quelques lignes sont-elles écrites, que l'on frappe à la porte.

Wolinski essuie ses yeux, glisse à a hâte la lettre sous une liasse de papiers et ouvre d'une main tremblante d'émotion.

Un domestique annonce que le comte Soumine-Koupchine, Peroquine et Chtchourkoff demandent à être introduits auprès de Son Excellence.

Maudits soient-ils pour leur visite inopportune! La politique et ses amis sont dans ce moment aussi désagréables à Wolinski que l'était pour les anciens Russes une invasion de Tatars.

Néanmoins il les fait prier d'entrer.

Ils sont venus pour le remercier de son intercession en leur faveur près de l'impératrice et se réjouir du triomphe de la bonne cause, qui paraît s'affermir.

Qu'ils étaient tous loin de se douter qu'ils ne devaient leur liberté qu'à la princesse moldave !

Wolinski avoua qu'il n'était pour rien dans cette affaire et l'attribua uniquement au bon cœur de l'impératrice.

Cet entretien vit se renouveler un serment solennel, par lequel les amis s'engageaient à une démarche définitive contre l'ennemi de la Russie, pour l'écarter des affaires de l'empire. En cas d'insuccès, ils se proposaient d'exiger qu'on les enfermât derechef dans la forteresse.

Comme le maître de céans fut heureux quand ces visites le quittèrent !

Il termina sa lettre.

L'Arabe eut ordre de la faire parvenir sur l'heure, coûte que coûte.

Lorsque la princesse eut repris connaissance et que l'impératrice, rassurée, la quitta, sa femme de chambre Grouchka lui donna une commotion électrique par le seul attouchement de sa main ; il est vrai que cette main tenait un petit papier froissé, talisman puissant,

destiné à la rendre à la vie, à la vie pleine et entière de son amour !

En même temps furent prononcées ces paroles magiques :

— De la part d'Artemy-Petrowitz.

La jeune fille parut se réveiller de la tombe à la voix d'un chant céleste ; ses yeux reprirent leur éclat, son cœur palpita.

— N'importe ce que contienne ce billet, pensa-t-elle, le baisant avec transport, il me rend heureuse en me prouvant *qu'il* a pensé à moi.

En soupirant, elle en commença la lecture :

« Insensé que je suis ! où t'ai-je conduite ?... Est-ce donc là le paradis que je t'avais promis ? Que dois-je faire pour te rendre à ton repos et à ton bonheur d'autrefois ? Dis-le-moi, bien chère, bien-aimée Mariolizza ; dis-le-moi. Un mot, un désir de toi, et j'obéis, cela dût-il me coûter la vie, dussé-je expier cette obéissance par tous les chagrins de ce monde et de l'autre !

« Rassure mon cœur : écris-moi, ne fût-ce qu'un mot sur ta santé. Au nom de Dieu, soigne-toi, reprends des forces pour de meilleurs jours ; sinon je raye du nombre des vivants moi, ma femme, tout ce qui porte mon nom ou pourrait le porter.

« Je ne m'endormirai pas avant d'avoir une réponse. »

La princesse écrivit :

« Tu m'avais promis le paradis sur la terre et tu me l'as donné.

« Est-ce donc ta faute s'il ne peut être éternel ? tu n'es pas Dieu !

« Les moments de bonheur que j'ai goûtés sont passés, il est vrai ; mais mille chagrins présents ne sauraient me les faire oublier. De ton côté, tu ne me dois rien, car tu m'as donné plus que je n'espérais ; tu m'as procuré des jouissances au-dessus de ce que mes plus beaux rêves m'avaient fait entrevoir. Maintenant mon devoir est de vivre et de mourir pour toi, pour ton repos, ton bonheur et ta gloire.

« Tu as pleuré, j'ai vu les traces de tes larmes sur ton papier. Oh ! pourquoi y sont-elles tombées ? Que n'ai-je pu les essuyer de mes baisers ? Mon Dieu, c'est moi qui les ai causées !

« C'est un mot de cet horrible Biren qui m'a fait évanouir ; je n'y étais pas préparée, je n'y suis pas encore habituée, mais dorénavant je te promets de ne plus t'inquiéter de mes chagrins ; je serai forte comme mon amour. Dors, dors, bien-aimé, et que tes rêves soient aussi joyeux que l'est mon cœur en ce moment. »

Pas une allusion au rendez-vous manqué, à sa maladie, à la bohémienne ; elle a tout oublié ; elle ne se souvient plus que de celui qu'elle aime.

Son cœur ne tire son parfum que d'un seul sentiment, pareil à la fleur du cotonnier, qui n'exhale sa pénétrante odeur que lorsqu'elle est rongée par le ver destructeur. Quand le ver tombe, le parfum n'est plus!

En recevant cette réponse, Wolinski fut un peu rassuré; sa conscience s'engourdit dans une sorte d'assoupissement, que traversèrent cependant d'étranges visions.

La lettre fut brûlée et les cendres jetées dans le poêle, afin qu'il n'en restât aucun vestige. Les lettres antérieures de Mariolizza subirent le même sort, tant il était devenu prudent et craintif de s'exposer à de nouveaux reproches de sa femme. En cette circonstance, les souvenirs de son amour pour la princesse se réveillèrent, et il leur paya le tribut de quelques larmes. Mais les événements avaient enlevé à son ancienne idole les rayons dont il s'était plu à la parer aux jours de sa passion, et dont il avait été sur le point de lui former une si brillante couronne.

Son cœur ne put longtemps supporter le poids de ces souvenirs.

Ce rôle à double face qu'il jouait était peu digne d'envie; il lui fallait tromper sa maîtresse et sa femme, qui toutes deux l'aimaient si éperdument.

Wolinski se trouva vil à ses propres yeux et perdit la tête.

Pouvait-il, dans cette situation, travailler pour sa patrie avec son ardeur primitive, avec toute la noblesse de son âme ?...

Après le sacrifice doit venir la purification.

Et même en cette occasion Zouda avait prophétisé!

XIV

D'OU SOUFFLERA LE VENT?

Il sera voué à la honte
Par la postérité.

C'est une petite chambre, modestement éclairée d'une chandelle qui brûle dans un bougeoir de cuivre. Les murs sont ornés de rayons sur lesquels s'étalent majestueusement un certain nombre d'in-folio, portant pour la plupart sur leur reliure écrit : ROLLIN.

Les rayons voisins sont surchargés de vases enfumés ayant pour couvercles des planchettes ou des livres; on y distingue également un bol en bois, deux cuillères d'étain, une souricière, une bouteille bouchée de papier et divers ustensiles de ménage en assez triste état.

Au milieu de la chambre une table chargée de paperasses sur lesquelles, en guise de presse-papiers, on a posé une brique; on lit sur l'un des cahiers : « Ci-gît le fils de l'Odyssée, né dans l'île d'Ithaque, choyé par Minerve et Fénelon, et assommé à Saint-Pétersbourg par le professeur d'éloquence. »

Sur la table on voit de plus un encrier monstre, aussi gonflé que... je le sais, mais ne le dirai pas, afin de ne point renouveler la fable des *Oies* [1], un cornet de papier contenant du sable, et des mouchettes de fer de forme aussi primitive que pouvaient l'être celles d'Adam. Le mobilier se compose en outre de deux chaises; d'un grand coffre et d'un lit dont les oreillers sont aussi noirs que si l'on s'en était servi pour faire des crêpes, et dont la couverture absente est remplacée par une vieille *touloupe*. Les murs sont sillonnés d'inscriptions à la craie : ce sont des vers, mais chacun d'eux est si long que la poitrine la plus vigoureuse ne pourrait arriver à la fin d'une ligne sans reprendre haleine.

On peut encore remarquer une perruque graisseuse, un attrappe-mouche et un portrait dont le visage est orné d'une énorme verrue.

Rollin? des poésies impossibles? une verrue?

1. Fable très-connue de Kryloff.

Ah ! cela ne peut être que la demeure de l'amant des muses, Trétiakowsky.

Mais c'est lui, c'est lui-même ! Basile Kirilowitz occupe en ce moment l'un des deux siéges. Sa tête présente, par sa calvitie, l'image du globe terrestre; du côté où la flamme de la chandelle lui sert de soleil (il y a des gens qui remplacent le soleil par des bouts de chandelle) elle figure le brillant zénith; plus loin le crépuscule, puis la nuit complète. Ne faites aucune recherche vers le pôle nord, car là Pari et Rossi eux-mêmes ne trouveraient qu'un désert glacé; l'autre chaise est occupée par un homme au nez rouge, en uniforme d'officier. Parbleu ! mais c'est monsieur l'officier Podatchkine.

Bon gré, mal gré, je me vois forcé de reproduire ici leur méprisable entretien;

Podatchkine. — Ecoute et fais attention, tête d'écritoire ! surtout n'oublie rien.

On te fera mander près de l'impératrice; tu commenceras par te jeter à ses pieds, puis tu lui raconteras que Wolinski t'a effrayé par la potence et le billot; qu'il t'a menacé de te tuer de sa propre main si tu te refusais à affirmer à la Moldave qu'il était veuf et à lui porter ses lettres; qu'il t'a forcé à écrire des vers contre Sa Majesté et à les répandre parmi le peuple...

Trétiakowsky. — Il m'a fait faire tout cela sans

doute... Mais l'idée ne m'est pas venue de lui résister.

Podatchkine. — C'est juste, confrère! ainsi c'est entendu; si tu en dis plus ou moins qu'il n'est nécessaire, on te mettra au corps de garde ou dans la salle de bastonnade.

Trétiakowsky. — Fiez-vous à moi comme à un roc inébranlable. Y a-t-il une chose dont je sois incapable pour prouver ma reconnaissance des bienfaits que Son Altesse daigne répandre sur moi?

Voudrez-vous permettre, monsieur l'officier, vous qui avez rang auprès de Son Altesse, voudrez-vous permettre que votre obéissant serviteur lui offre une humble poésie composée en son honneur?

Podatchkine (se dandinant sur sa chaise). — Pourquoi pas? pourquoi pas? cela ne produira point mauvais effet; oui, tu es intelligent, aussi tu comprendras que sans graisser la charrette on ne pourrait la faire bouger, tandis qu'avec la graisse elle marchera, peut-être même jusqu'à la chambre à coucher de la grande-duchesse.

Trétiakowsky s'approche du coffre, l'ouvre, et en sort un *chat* [1] duquel il tire un rouble d'argent qu'il présente respectueusement à l'officier.

1. Grande bourse ainsi nommée parce qu'elle se faisait de la peau de cet animal.

Podatchkine. — J'en ai vu là-dedans un autre.

Et le second rouble d'argent, qui, pour l'instant, constituait toute la richesse pécuniaire de Basile Kirilowitz, fut offert au dispensateur des bienfaits de Son Altesse.

Mais la gloire et des monts d'or étaient en perspective.

Trétiakowsky. — M'honorerez-vous, monsieur l'officier, de l'autorisation de vous lire mes vers?

Podatchkine. — Ce sera bien... (Le fils de la dame de charge jouait déjà le rôle de protecteur des sciences.) Seulement il ne serait pas mauvais de boire en même temps un peu de vin.

Ce souhait fut aussitôt accompli, et les libations commencèrent, pendant que Basile Kirilowitz faisait lecture de son acrostiche dédié à la gloire du duc de Courlande, ce soleil de la Russie, ce bienfaiteur, ce Solon, cet Aristide, ce Thémistocle, ce Mécène.

Podatchkine (l'interrompant). — C'est digne de louange, sur ma foi, quoique je n'y comprenne absolument rien! Mais, par le diable! tu es passé maître rimeur, sais-tu? Tu devrais écrire quelque chose à l'occasion du mariage de ma mère. Le diable l'emporte! mais c'est néanmoins une bonne petite mère : elle m'a nourri, dorloté, promu au grade d'officier, et, malgré cela, ne s'est pas oubliée non plus.

Trétiakowsky (avec une expression de satisfaction). — Votre très-humble et très-obéissant serviteur s'empressera de vous offrir quelques rimes de son travail. En tout cas, j'ai déjà préparé un épithalame soigné, qui peut parfaitement s'adapter au mariage de votre très-haute mère.

Podatchkine. — Pour haute, elle l'est : quatorze *verchoks* [1], bonne mesure ! Cependant, ami, ton habileté irait-elle jusqu'à pouvoir refaire de ce chant de noce un couplet d'enterrement?

Trétiakowsky (avec fierté). — Est-il une chose dont nous soyons incapables ? Oh ! oh ! je puis vous affirmer qu'en supprimant quelques mots folâtres comme des gazelles et en les remplaçant par d'autres aussi lourds que des bœufs creusant un pénible sillon, je pourrais... Mais permettez que je reprenne la lecture de ce travail dédié au protecteur éclairé des sciences, au bienfaiteur de la Russie.

Et, tout bouffi de fierté, Trétiakowsky continua son panégyrique, tandis que le nouveau valet des valets princiers achevait sa bouteille.

En cet instant entra à pas furtifs, dans la chambre, un vieillard presque septuagénaire; il était maigre, pâle comme la cire, sa tête était couronnée de cheveux

1. Deux mètres sept centimètres.

argentés; sa barbe grise et clair-semée. Son costume se composait d'un long cafetan noir, serré à la taille par une ceinture de cuir.

Il avait l'apparence d'un mort vivant que la tombe réclame. Ses yeux seuls étaient empreints d'une expression de vitalité énergique et bouillante.

C'était l'oncle du poëte; il avait été naguère professeur à l'Académie de Kiew, puis était devenu desservant auprès de l'archevêque Lapachinsky, le même qui, refusant de renier la vraie opinion que lui dictaient son esprit et son cœur, ce qui lui attira la colère du favori, fut arrêté, pendant qu'il célébrait l'office divin, en habits pontificaux, et jeté dans un humide cachot de Saint-Pétersbourg.

A la vue du vieillard, le neveu resta court.

— Continue, continue, neveu, dit le desservant avec un sourire ironique, ajoute à tes louanges un nouveau haut fait du bienfaiteur de la Russie, un nouveau vers sanglant à ta féconde poésie.

Le vieillard dénoua sa ceinture, rejeta son cafetan en arrière et mettant à nu son bras gauche, montra une épaule sillonnée de profondes blessures, dont le sang mal étanché ruisselait sur des membres décharnés.

Trétiakowsky se troubla.

— N'est-ce pas, ami, que cela vaut bien ton panégyrique? continua l'oncle en remettant ses vêtements;

c'est encore une œuvre de ton Solon, de ton Aristide, de ton Thémistocle; il est vrai que j'avais eu l'audace de faire passer à mon archevêque, à mon bienfaiteur, une chemise propre, à travers les barreaux de son cachot. Depuis trois mois il portait la même, que la vermine avait rongée.

Voilà un homme! Privé de sa crosse, de son église, de l'air, de la lumière de Dieu, rongé par la maladie et les insectes; s'est-il départi de sa foi? Les tortures lui ont-elles arraché un seul mot contre sa conscience? C'est lui dont il faudrait chanter les louanges!... Vous n'en seriez point capable, car vous n'avez d'humain que la face, et vous rampez comme les reptiles.

Il faut que rien de ce que vous faites ici-bas ne soit gratis, il vous faut toujours une récompense, ne serait-ce qu'une obole! Le ciel!... oh! il n'a jamais regardé dans votre âme, il ne l'a jamais attirée à lui. Jamais une syllabe du langage de l'homme avec Dieu n'est venue vous plonger dans une divine extase! Ton cœur s'est-il jamais échappé de tes lèvres avec les mots qui en sortaient? T'es-tu jamais entretenu avec ton Dieu par tes larmes? Infortuné! tu ne connais rien de tout cela. Tu es pierre, et pierre tu resteras.

Continue, mon cher; présentes à genoux tes fadaises au favori, et ce fils de la faveur passera sa main sur ta tête, peut-être t'achètera-t-il pour faire partie de sa

livrée, et après t'avoir galonné, te fera-t-il monter derrière sa voiture. Mais, sache-le, nos descendants garderont à ta mémoire l'ignominie qu'elle mérite, mépriseront l'avilissement de ton cœur. Entends-tu?... le tonnerre gronde maintenant sur le bourreau, le menaçant tonnerre céleste; les oiseaux ne chantent pas sous le fusil du chasseur, ni la blanche brebis sous le couteau du boucher.

Et l'orage gronde! Malheur alors à vous! Entends-tu?...

La voix inspirée du vieillard se tut; peut-être était-ce le dernier chant du cygne ici-bas. Il disparut.

Longtemps après qu'il fut parti, le neveu, terrassé, anéanti par ces implacables vérités, entendait encore cette voix qui paraissait sortie du fond d'un tombeau pour lui reprocher son odieuse servilité.

Podatchkine, la bouche ouverte, son verre rempli devant lui, écoutait aussi sans rien comprendre.

Enfin Basile Kirilowitz secoua sa torpeur, se leva, s'avança sur la pointe des pieds vers la porte, y colla son oreille: personne! l'ouvrit et regarda: personne! alors il s'enhardit jusqu'à dire:

— L'insensé s'expose chaque jour à une nouvelle bastonnade; tantôt il se montre rempli de soins pour son archevêque, qui a osé résister à la volonté de Son Altesse; tantôt il court les corps de garde, excite les

soldats, et prophétise l'avénement au trône d'Elisabeth Pétrowna.

Tout cela finira mal pour lui.

Basile Kirilowitz reprit sa pièce de vers, mais sa lecture fut de nouveau interrompue.

Le secrétaire du cabinet, Erikler, entra.

Podatchkine fit le salut militaire : le maître du lieu se leva et d'un air déconcerté accabla de politesses ce nouvel hôte. Mais ce dernier coupa court à ses phrases en l'entraînant dans la chambre contiguë, plus petite encore que la première. Là il annonça à voix basse à Basile Kirilowitz que tous ses plans pour obtenir la chaire d'éloquence ne seraient couronnés d'aucun succès, attendu que le favori était décidément en disgrâce et que son sort ne tenait plus qu'à un cheveu.

Une kyrielle de doléances, de soupirs et de plaintes sur l'imprévoyance humaine et l'instabilité de la fortune accompagnèrent cet avertissement.

On frappe... on frappe... encore une visite; qui cela peut-il être?

C'est Zouda, que depuis un siècle nous n'avons point aperçu.

Jamais jusqu'ici la chambre de Trétiakowsky n'avait renfermé une société aussi nombreuse et aussi variée.

Il va sans dire que les salutations du poëte furent

toutes destinées à ce nouveau soleil, et Erikler se vit contraint de s'éloigner.

Wolinski fut si éloquemment représenté, que Podatchkine trembla.

La séance ne se termina point sans de nouvelles conférences dans la chambre voisine.

Là Basile Kirilowitz reçut la promesse d'une récompense qu'il fixerait lui-même suivant son bon plaisir.

On avait toujours estimé ses services, mais l'occasion de les rémunérer ne s'était pas encore offerte; aujourd'hui qu'elle se présentait, on tenait à l'en faire profiter.

Voici seulement ce que l'on exigeait de lui en retour :

Si l'impératrice l'interrogeait, il devait répondre qu'il avait effectivement été la veille chez Wolinski, d'où il s'était rendu à la leçon de la princesse Lehemiko, chez laquelle il avait laissé son livre; ce livre contenait-il des papiers? il n'en savait absolument rien.

Quant à la liaison du ministre, il n'en fallait accuser que Biren, lequel aurait menacé Basile Kirilowitz de la potence et du billot, s'il ne prêtait son concours à cet amour, et n'affirmait à la princesse que Wolinski était veuf.

Qu'était cela pour lui? Basile Kirilowitz se sentait disposé à se jeter pour Son Excellence, son bienfaiteur, son protecteur, son Mécène, dans le feu, dans l'eau, en

s'attachant même au cou une pierre de cent pouds [1] au moins! N'avait-on rien de plus difficile à lui commander?

Puis vinrent les protestations, les serments, les courbettes, les bassesses, dont le microscopique Zouda fut presque étouffé.

Pour conclusion, les deux roubles d'argent, après un combat opiniâtre, furent reconquis par le poëte, fort comme Hercule, et réintégrés dans leur demeure primitive, et leur nouveau maître se vit chassé du Parnasse, non sans violence.

Haute est la cime du Parnasse.

Le chemin en est escarpé!

1. Un poud, poids de 40 livres.

XV

LA NOCE DU FOU.

Le jour fixé pour la fête ne fut point changé. Dans la délicatesse de son affection pour la princesse Lehemiko, l'impératrice voulut profiter de cette circonstance pour mettre la jeune fille à l'abri de la malveillance en la faisant paraître à ses côtés aux yeux de tous les courtisans. Elle ne doutait pas de l'amour de ariolizza pour Wolinski, les preuves en étaient trop évidentes; mais dans la tête d'Anne Ivanowna un projet s'était formé. Pourquoi ne rendrait-elle point cet amour légal?... Il suffisait pour celá de sa volonté souveraine... Lorsque Wolinski vint annoncer que tout était prêt pour la noce, il fut accueilli avec une faveur marquée.

Quelle chose étrange que le monde! Ce qui avait paru mener le ministre à sa perte s'était tourné à son profit. Peut-on jamais prévoir ce qui vous met en faveur ou en disgrâce?

A l'ébahissement de toute la cour, Biren fut reçu avec une extrême froideur. Il essaya quelques phrases sur le sujet qui lui tenait au cœur. Mais aussitôt son discours fut interrompu, et on lui signifia de ne plus jamais oser se souvenir de la princesse.

Il sortit des petits appartements en jetant violemment les portes.

On avait mis le tigre en cage, mais on n'avait pas encore eu le courage de l'y enfermer; il sentait sa force, jouait avec les barreaux, y entrait et en sortait.

Personne n'osait croire à cette disgrâce, quoiqu'elle commençât à se montrer. Le tigre restait muet, et l'on se demandait avec crainte s'il ne faisait pas semblant de dormir.

Une fête! une fête populaire! quels mots magiques pour la foule! N'est-ce point une invitation à la gaieté générale? à l'oubli des soucis de cette vie?

N'est-ce point une invitation de venir boire, ne fût-ce que quelques gouttes, à cette fontaine de joie jaillissant pour tous et devant chacun?

Le moujik y plonge sa barbe, tant il a hâte d'en boire, de s'en enivrer.

Le philosophe, le philosophe lui-même, oubliant ce précepte de Salomon : « Tout n'est que vanité et vanité! » se faufile prudemment sournoisement derrière

les barbes touffues, pour aspirer un peu de cette joie grossière de la foule, ainsi qu'il la nomme, et qui est néanmoins de la joie. Si l'on venait en ce moment jeter à ce puits d'érudition sa sentence bien-aimée : « Tout est vanité, vanité, » il vous répondrait : Il faut bien goûter l'eau pour en analyser la nature ! Et, pour notre part, nous déclarons n'être nullement ennemi du bonheur de la foule.

N'ayant point été doué de la vitalité de Mathusalem, nous n'avons pu assister en personne à la fête donnée par Anne Ivanowna, la dernière année de son règne, à l'occasion du mariage de son page et fou Koulkowski; nous le regrettons vivement; mais nous ferons nos efforts pour vous la décrire comme si nous y avions été; nous pouvons répondre de l'exactitude des moindres détails, car notre défunte grand'mère, qui l'avait vue, de ses propres yeux vue, en avait rapporté des récits pour toute sa vie et des souvenirs pour un siècle, si un siècle avait été donné pour apanage à ma grand'mère; ainsi je vous prie de vous placer à mes côtés et de regarder ce que je vais vous montrer.

Voyez-vous là-bas, stationnant sur la place, entre le palais d'hiver et la maison de glace, un carrosse doré, à dix roues, attelé de huit chevaux napolitains? Quels chevaux ! on les croirait peints ! Leurs harnais étincellent; des plumes d'autruche ondulent sur leurs

têtes; la neige fond sous leurs pieds, fins comme des pieds de cerfs. Pif! paf! les voici qui partent. Quels trotteurs! Un noble sang bouillonne sous leurs robes soyeuses.

Six heiduques marchent de chaque côté de l'attelage, prêts à réprimer au besoin la fougue des coursiers. Du tricorne du cocher sort une énorme queue, sa pelisse brodée de galons brillants et rejetée en arrière laisse voir ses bas de soie et ses souliers à boucles. Les pages forment autour du carrosse une chaîne que ferment, comme un cadenas, deux Arabes à vêtements tissus d'or et turbans blancs. Puis douze sergents des grenadiers à cheval, plumet au casque.

Dans le fond du carrosse siége l'impératrice; vis-à-vis d'elle, la princesse Lehemiko, — qui penserait qu'elle est fille d'une bohémienne? — dont les joues sont roses, les yeux brillants. Comme elle s'est promptement rétablie! — Quoi d'étonnant? elle a la conviction qu'elle est aimée.

Derrière ce carrosse, plusieurs autres renfermant les grandes-duchesses et les dames d'honneur.

Regardez, dans l'un deux, ce vrai type russe, ce teint sang et lait, ce regard, ce port de souveraine : c'est Élisabeth, la fille de Pierre le Grand.

Elle fait pleuvoir ses sourires comme s'ils étaient des roubles; elle a l'air de se dire :

— Que de souhaits pour nous! combien il serait aisé d'entraîner cette foule!

Entre Élisabeth et Anne la comparaison n'est point à l'avantage de la dernière, dont le teint basané, légèrement gravé de petite vérole, le long nez, l'expression grave et taciturne, composaient une physionomie peu sympathique.

Ajoutez à cela son effrayant aveuglement pour Biren, et vous comprendrez le sentiment d'effroi qu'elle inspirait en général, et qu'au fond elle ne méritait nullement.

Remarquez dans l'une des voitures suivantes cette jeune et jolie femme, dont la figure offre un mélange d'ingénuité, de bonté et d'étourderie : c'est Anna Leopoldowna, épouse de Guertzoff de Brunswick. Qui eût prévu qu'elle devait un jour remplacer le favori et diriger l'empire?

A qui pourtant, si ce n'est à une colombe, d'apporter le rameau à l'humanité fatiguée de supplices!

Son mari s'approche souvent de sa voiture; c'est un personnage peu marquant, mais beau et bien taillé en séducteur.

Je vous raconterai un jour son histoire.

Voici l'équipage de Guertzoff de Courlande, avec ses hussards, ses coureurs, ses chasseurs, ses pages. Il éblouit par la splendeur de son carrosse, de ses livrées,

de ses chevaux; il écrase la foule de son nom et de son menaçant regard. Sa femme est, des pieds à la tête, couverte de bijoux, que les connaisseurs estiment deux millions.

Voilà le feld-maréchal Munich à cheval, le héros, le galant, le chevaleresque, l'amateur effréné de la bonne chère et des femmes, et par-dessus tout de la gloire.

Regardez-le caracoler à la portière de madame de Str..., né de Vor..., la plus belle personne de la cour (après la princesse Lehemiko, s'entend). La jeune femme répond d'une manière distraite à ses discours, et du regard passe en revue les nombreux traîneaux, cherchant à y découvrir son cousin, le jeune de Vor..., pour lequel elle a une vive affection.

En retour, son mari est aux pieds de la charmante princesse Troub..., qui lui donne plus que des espérances, assure-t-on.

Avez-vous jamais entendu parler de la mort singulière de madame de Str..., de son cœur exposé à l'église dans un plat d'or, sous une cloche de verre?... O mon Dieu! dote mes lèvres d'éloquence, et quelque jour je raconterai tout ce que j'ai appris sur cette société, par une femme nonagénaire qui y a vécu et en connaissait les moindres secrets. Fais que du moins j'en aie pour le moment suffisamment pour conduire à bonne fin ce véridique récit.

Que de richesses! Les chevaux font ondoyer leurs panaches; les brillants reflets de l'or se joignent à ceux des pierreries: le velours déploie ses nuances merveilleuses; la noire zibeline s'étend sur les genoux des femmes, et quelles femmes! ravissante collection de visages blancs comme la neige ou argentés comme un nuage de printemps! Leurs regards vous lancent de dangereux éclairs ou font glisser sur vous, à travers de longs cils, les doux rayons de la lune! Tout est coquet, brillant, joyeux! Mais dans le nombre des voitures faisant suite aux royaux équipages que de choses burlesques ne voit-on point!

Cette cage à poulets, par exemple, dans laquelle se prélasse une grasse couveuse entourée d'une dizaine d'oisons huppés.

Et cette vieille momie humaine en perruque blanche, qui se tient si droite et si roide dans sa riche berline, traînée par quatre haridelles, a sans doute peur qu'au moindre cahot son âme ne sorte de son maigre corps.

La voiture suivante, dont le siége de derrière est orné de deux chasseurs galonnés, renferme une dame dont les vêtements rappellent le plumage du casoar, et qui à chaque secousse tremble aussi fort que la précédente, non pour son âme, je suppose, car elle n'en paraît point avoir; mais pour ses sourcils de faucon, les perles de ses deuts et l'éclat de son teint, toutes

choses empruntées, comme s'empruntent aujourd'hui des noms pour la rédaction d'un journal non moins casoar de sa nature.

Ici vous verrez de vrais figures de cartes; des corbeilles de fleurs dans lesquelles on en trouve de fraîches et de fanées, de sauvages et de cultivées; des coqs d'Inde, des cornes de cerf, etc., etc., tous les éléments enfin dont se compose et se composera toujours une réunion de cette nature.

Quel mélange de bon et de mauvais goût, de lumière et d'ombre, de profusion et d'insuffisance!

Voici quelques équipages riches et distingués. De ce nombre est la voiture de Wolinski, occupée par sa femme, heureuse, fière de lui et du lien de leur amour qu'elle porte en elle.

Qui saurait dire ce qui se passa dans son esprit et dans celui de Mariolizza, lorsque les deux rivales se contemplèrent de loin l'une l'autre pour la première fois.

Qu'éprouvèrent-elles? Certes ce ne fut point Nathalie Andrewna qui envia à la princesse la place qu'elle occupait dans la voiture de l'impératrice.

Quant à Wolinski, il était en traîneau, afin de vaquer avec plus de liberté aux préparatifs de la fête.

Maintenant, mesdames et messieurs, attention, je vous prie!

Détournez vos regards de la belle et pâle princesse Lehemiko et de la gracieuse femme du ministre du cabinet. Je sais qu'il est difficile aux yeux de s'en détacher, et que vous les admirez comme on admire l'étoile d'amour sur le somptueux déclin du soleil, la séduisante houri, au paradis de Mahommet; que votre extase est semblable à celle que fait naître l'idéale *Conception* de Murillo, qu'on a peur de contempler avec des yeux charnels, et qui prête à l'imagination des ailes pour s'envoler aux régions éthérées.

Je sais que vous demandez laquelle des deux mérite la pomme d'or; mais le moment n'est pas propice pour jouer le rôle de Pâris; aussi je vous demande, messieurs et dames, de vouloir bien me prêter attention.

Six compagnies de gardes s'avancent; les soldats ont leurs tricornes ornés de branches de chêne et de sapin; les officiers de branches de laurier.

Ils reviennent de leur brillante expédition contre les Turcs et, défilant devant Sa Majesté, poussent de formidables vivats.

Voici un éléphant! Ce puissant et sage quadrupède obéit, comme vous voyez, à ce petit animal bipède et passablement sot; il est vrai que ce dernier a reçu de la ruse, partie dominante de sa nature, un talisman : c'est un marteau à l'aide duquel, assis sur le dos de

l'être formidable, il le dompte par la tête et le dirige à son gré.

Mais ce dos est présentement occupé par une cage de fer. Quels peuvent être les animaux qu'elle renferme?

Le peuple, malgré la présence de l'impératrice, les accueille avec des cris aigus et des applaudissements frénétiques.

Ces deux animaux sont, l'un, Koulkowski, l'autre, son épouse, l'ex-Podatchkena, la dame de charge.

Saluez-les, messieurs et dames, et félicitez-les de leurs nouveaux liens.

Ils arrivent de l'église et se rendent au dîner de noces. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur de riches fauteuils, et tout aussi gonflés d'orgueil que la grenouille s'apprêtant à devenir bœuf.

On serait fier à moins, car depuis Bajazet personne encore ne s'est promené en si bel équipage, et Bajazet n'était pas la plus mince branche de la grande race humaine. Bref, si vous l'ignorez, c'était un sultan. Bon vieux temps! heureux vieux temps! Hélas! ce n'est plus aujourd'hui que l'on se divertirait en enfermant des hommes dans des cages de fer![1] Avec quel

1. Ce que j'en dis est pour flatter ceux qui louent toujours le siècle passé au détriment du présent.

amour-propre, quelle hauteur les nouveaux mariés regardent la foule! Comme tout est petit et bas à leurs yeux! N'est-ce point pour eux que tout Pétersbourg, toute la Russie se trouvent là?

Madame Koulkowski a eu un trousseau aussi riche qu'a pu l'avoir la fiancée de Munich; elle est sur la route de la propriété et pourra désormais acheter sous son nom des paysans, qu'elle pourra battre de sa propre main; elle aura place à la table impériale, à la table où s'asseoit Wolinski, son ancien maître. Les festins, les punitions qu'elle pourra infliger lui tournent la tête. Que l'un de ses paysans s'avise de siffler en sa présence, elle appelle le maître correcteur, et sur un signe, sans autre jugement, le coupable reçoit sa punition. Il suffit pour cela de quelques roubles et du pouvoir que lui confère la noblesse.

Quelle époque! quelle heureuse époque!...

Madame Koulkowski est ivre de joie, elle ne peut encore se croire arrivée à ce faîte de respect et de puissance!

Regardez, regardez l'étrange cortége qui suit les mariés.

Au premier rang, un couple traîné par des rennes : les jolis animaux tremblent, la peur fait dresser leur poil. Derrière eux les Nowgorodiens sont traînés par des boucs, les Petits Russiens par des loups, les Finlandais

par des ânes, les Tartares et leurs femmes par de gros pourceaux, qu'on leur a donnés pour attelage, afin de prouver combien l'on peut vaincre sa nature et ses habitudes; les roux Finnois par de microscopiques chevaux, les Kamtchadals par des chiens, les Kalmouks par des chameaux. On voit aussi les Ziraines, qui, pour l'honneur et la probité, peuvent rivaliser avec les Allemands; les Jaroslafs, éclipsant cette réunion par leur beauté, leur haute stature et la richesse de leurs vêtements.

Ainsi défilent l'un après l'autre les cent cinquante couples bigarrés en costumes nationaux, traînés par divers animaux, et occupant des traîneaux de toutes formes et de toutes grandeurs.

Les bêlements, les aboiements, les mugissements, les rugissements, le son des tambourins et des clochettes; quelle splendide musique pour une telle procession!

En Russie seulement, je le répète, il était possible d'organiser cette fête ethnographique.

Plus loin on voyait des groupes formés de presque tout le nord de l'Asie, de l'Orient et de l'Europe. Pour cela, il avait suffi à la souveraine de l'empire russe d'agiter son mouchoir du haut de son belvéder! Sur l'ordre de l'impératrice on abandonne la ligne droite et l'on se dirige vers le manége Biren. Là un dîner

attend les mariés et leur société. La table est dressée pour trois cent trois couverts. L'orchestre, composé d'une trompette, d'un hautbois et de timbales, vient au-devant des arrivants. L'on prend place à la table d'après son rang dans le défilé. Il va sans dire que le prince et la princesse de la fête occupent la place d'honneur. Chaque couple a devant lui son mets national. L'impératrice et sa suite prennent place sur une estrade; tout autour se groupent en montagne brillante dames et cavaliers.

Mais qu'est-ce que ce personnage qui, vêtu d'un habit à la française, traverse à genoux le manége dans toute sa longueur, élevant un papier au-dessus de sa tête?

C'est Trétiakowsky. Le sillon profond que ses genoux tracent dans le sable n'émeut point ce pédant servile; mais la force physique menace de l'abandonner en chemin; son front se mouille, sa poitrine se gonfle; il s'arrête une seconde, reprend haleine, et, par un dernier effort, il arrive devant l'impératrice. Il tend le papier, qu'un aide de camp présente à Sa Majesté. Basile Kirilowitz obtient l'autorisation de lire lui-même son œuvre, et toujours à genoux, de sa voix la plus vibrante, il commence en ces termes :

Glorifiez-vous, peuplades russes :
Un siècle d'or commence.
Que joyeusement nos verres se remplissent!
Que nos mains fassent entendre
Des applaudissements bruyants!
Dansons, dansons, citoyens fidèles;
Anne plane sur la Russie
En vraie souveraine,
En impératrice hardie.
Acclamons-la avec enthousiame.

L'impératrice applaudit vivement, ainsi que ceux qui l'entourent; elle nomme Basile Kirilowitz poëte de la cour; les applaudissements continuent, et le héros se lève écrasé sous le poids de son triomphe. Au Capitole! droit au Capitole!

Deux pages le prennent sous les bras et l'assoient à une des extrémités de la table, où son couvert est préparé sous un berceau de feuillage. Il est assis seul et servi par deux pages, honneur qui l'élève au niveau de Chapelle, si ce n'est du Tasse!

Le festin terminé, les danses commencent. Chaque couple exécute sa danse nationale. Là-bas, comme un cygne, nage la jeune fille russe pendant qu'autour d'elle son cavalier tournoie comme un faucon; derrière eux ce couple se disloque en mouvements de vrais possédés; ces autres sont aussi lourds qu'une charrue, et ceux qui les suivent aussi vifs que des grues.

Voici les bohémiennes qui tourbillonnent en criant. Chacun de leurs regards parle éloquemment, chacun de leurs os crie, leurs chairs palpitent, leurs poitrines exhalent l'amour orageux.

Mais voyez comme la princesse Lehemiko pâlit. Cette bohémienne qui danse n'est pas sa mère, il est vrai, mais elle la lui rappelle, et à ce souvenir la jeune fille sent un frisson parcourir son corps. Elle se sent faiblir, cherche Wolinski du regard, et ses yeux fixés sur lui font passer à son cœur l'ancre du salut; Mariolizza est ranimée.

Deux bohémiennes s'élancent en tourbillonnant, passent rapidement, puis leurs voix s'affaiblissent, s'affaiblissent et se taisent.

Une seconde paire leur succède, nouvelle danse, nouveau chant.

Quel grandiose ballet! et quand pourrez-vous nous en montrer de semblables, messieurs les directeurs de théâtres?

Le festival est terminé, les nouveaux mariés et leur escorte bigarrée reprennent, dans l'ordre primitif, le chemin de la maison de glace.

Devant cet édifice on les enlève de leur cage, opération qui s'accomplit au son de la trompette, du hautbois et des timbales, avec vocalisation de chèvres, de bœufs, de chiens, d'ânes, et on les conduit en grande

pompe jusqu'à la chambre à coucher, où on les enferme, et la procession se disperse.

Des sentinelles sont mises en faction devant la chambre nuptiale, afin que les amoureux ne puissent s'en échapper.

Quel sanctuaire pour l'hymen ! Où que l'on s'assoie, où que l'on s'appuie, tout est glace.

Le froid commence par les saisir, puis les envahit, les suffoque. Pendant quelques moments, la vue des flammes qui s'agitent dans la cheminée les réchauffe, mais ce feu phosphorescent s'affaiblit petit à petit sur la bûche de glace, voltige un instant, se meurt... et plus rien !

Il fait froid et humide comme dans la tombe; les mariés sentent leur cœur défaillir ; ils essayent d'abord de combattre le froid, en courant par la chambre, en se frappant l'un l'autre.

Ceci se nomme une simple plaisanterie, une plaisanterie, rien de plus !...

Impossible de résister davantage; ils s'approchent de la porte, s'y appuient, crient aux sentinelles de les délivrer, les supplient, jurent au nom de la mort de reconnaître ce bienfait, de les enrichir. Les sentinelles restent inflexibles. Alors la fureur prend le dessus; des prières on en vient aux injures; ils s'emportent en imprécations contre l'humanité entière ; ils cassent

et détruisent tout ce qu'ils ont assez de force pour briser; ils essayent d'ébranler les murs, ils les rongent de leurs dents... Enfin, épuisés, ils s'assoient sur le lit.

Leurs paupières s'appesantissent, l'engourdissement les envahit de plus en plus; la mort étend sa main vers eux, les endort, les berce de douces visions; une minute encore, et ils s'endormiront pour l'éternité!...

A travers les rideaux de glace apparaissent les boucles blondes du matin, déjà le jour se lève... L'officier de garde entre chez les jeunes époux, et, les trouvant plongés dans le sommeil avant-coureur de la mort, s'efforce de les ranimer. On les frictionne avec de la neige, on les transporte dans une maison voisine, où les soins d'un médecin les ramènent promptement à la vie.

Pendant cette journée de réjouissances Biren avait eu l'air très-ennuyé; l'impératrice, au contraire, déploya une gaieté extraordinaire, voulant faire par là diversion à ses chagrins et à ceux de sa favorite.

Guertzoff, éloigné par la froideur de la souveraine, se rejeta vers les courtisans; et, sauf ceux qui lui étaient ouvertement hostiles, il fit des avances à chacun, tant est toujours honteusement bas et vil un favori près de tomber.

Le lendemain, l'impératrice assembla en conseil les

membres du cabinet, afin de délibérer sur l'indemnité aux Polonais.

Sa fermeté faisait des progrès rapides.

XVI

LA DISGRACE.

Fatiguée de l'orage, la mer dort; ne t'y fie pas; c'est le sommeil du tigre; c'est avant la tempête qu'elle présente le plus grand calme. TEPLEKOFF.

Quelques heures après la délibération du conseil Erikler était debout dans la chambre précédant le cabinet de l'impératrice, et tenait à la main un rouleau de papier. Comme neveu de Lipmann, comme homme dévoué à la personne du duc de Courlande et comblé de ses faveurs, il avait été chargé de présenter à Sa Majesté la liste des signataires de l'indemnité aux Polonais. A quel esprit plus retors et plus rusé se fier pour terminer l'œuvre commencée par l'avidité et la puissance du favori?

Mais quel nuage obscurcit le front d'Erikler? Tous ses mouvements indiquent le trouble et l'agitation; tantôt il parcourt la chambre à pas précipités, tantôt il s'arrête brusquement, se laisse lourdement tomber sur un siége, feuillette les papiers en les parcourant du regard; puis encore il s'approche d'une croisée, contemple le ciel d'un air de reproche, par des gestes étranges, il semble en proie à une discussion animée avec lui-même, tout en essuyant de son mouchoir la sueur qui perle sur son front.

Qui reconnaîtrait dans ce personnage le sournois, le placide Erikler, que nous avons vu il y a quelque temps dans la chancellerie particulière de Guertzoff, assister à l'interrogatoire de Marioulla. Ce n'est plus ce flâneur qui, absorbé à compter les étoiles, se heurtant à Wolinski sur l'escalier du palais d'été, et pourtant c'est toujours Erikler, neveu de Lipmann et secrétaire du cabinet.

Aujourd'hui sa physionomie paraît plus distinguée, plus intelligente, son regard exprime un projet, un but; son attitude indique une lutte avec une idée importune.

— Entrez, lui crie le page de service, ouvrant la porte du cabinet, et d'un geste de la main indiquant que l'impératrice s'y trouve déjà.

Un tremblement involontaire saisit Erikler en fran-

chissant le seuil de la pièce occupée par la souveraine.

Anne Ivanowna était assise devant sa table à écrire. Par terre, auprès d'elle, sur un coussin de soie, était accroupi un hideux nain qui, de temps à autre, lui frictionnait les pieds. La figure de ce monstre exprimait le plus profond idiotisme.

Répondant au salut du secrétaire par une marque de bienveillance, l'impératrice lui donna sa main à baiser.

— Quoi de fait? dit-elle vivement.

— La mauvaise foi est en majorité, souveraine; tous les membres ont signé affirmativement, sauf le ministre Wolinski. Lui seul n'a trompé ni sa conscience, ni l'équité, ni son dévouement à Votre Majesté. Lui seul s'est montré vrai, digne, noble, vrai gentilhomme enfin. Pareils au glaive flamboyant de l'archange, ses puissants arguments ont pénétré le cœur de ses adversaires; mais Guertzoff avait signé en tête de la liste, et personne n'osa se montrer brave, et chacun, à sa suite, mit son sceau à la honte et à l'humiliation de la Russie.

Que Votre Majesté daigne me pardonner la hardiesse de mes paroles, en l'attribuant à mon dévouement pour sa personne, pour la Russie.

Les paroles d'Erikler s'échappaient en effet de ses

lèvres, rapides comme l'éclair, stridentes d'émotion ; lorsqu'il s'arrêta, quelques larmes glissaient le long de ses joues.

Des pleurs dans les yeux du neveu, du collaborateur, de l'héritier de Lipmann, du confident des odieuses pensées de Biren ! Qui eût cru la chose possible?

— Tu pleures, fit avec surprise l'impératrice, toi, le favori de Guertzoff?

— Ah! ma souveraine, si vous saviez ce que m'a coûté cette amitié!...

Aujourd'hui qu'elle ne m'est plus utile, dans cet instant décisif où je puis tout perdre par votre colère et tout obtenir de votre clémence, je vous avouerai que mon attachement envers Guertzoff n'était qu'un masque. Ayant atteint mon but, je jette le masque aux pieds de Votre Majesté.

J'abhorre Biren, dont l'oppression sur ma seconde patrie n'a produit que sang et plaies, et enlève toute gloire à votre règne. Ses bienfaits, je les méprise.

Dès l'instant où j'ai compris toute la grandeur d'âme de Wolinski, je me suis dévoué à lui sans limite, comme eût pu le faire un fils. Il ne s'en est jamais douté, et me compte même au nombre de ses ennemis.

Telle est, Majesté, la confession que je livre à votre merci.

— J'entends d'étranges choses! A quoi et à qui se fier? prononça Anne Ivanowna en hochant la tête. Puis, prenant les papiers des mains d'Erikler, elle les lut, les relut, et s'arrêta longtemps au paragraphe de Wolinski, ainsi conçu :

« Seul, un vassal de la Pologne peut approuver l'indemnité; tout vrai Russe jaloux de l'honneur de sa patrie doit considérer de son devoir de protester contre cette mesure. »

Pendant que l'impératrice était absorbée par cette lecture, et qu'Erikler suivait avidement du regard le jeu de sa physionomie, le nain s'échappa de dessous la table et disparut.

— Vassal! Est-ce assez dur? fit Sa Majesté. Il eût pu employer un autre terme.

— Ne lui en veuillez point, souveraine, si, entraîné par le point d'honneur et la fougne de son caractère, il n'a pas su mesurer ses paroles, comme il l'aurait dû. C'est une phrase qu'il a naguère dite à Guertzoff en personne, et que, dans sa franchise, il a cru de son droit de tracer sur un papier qui doit aller à la postérité.

Guertzoff a même été furieux de ces paroles humiliantes pour lui; pourquoi ne s'en est-il pas plaint à Votre Majesté? Parce qu'il avait pieds et poings liés par l'atroce mort de Gorden...

Anne Ivanowna agita la main.

— Ne me parlez point de cela... rien qu'en y pensant, je souffre.

— Guertzoff cherchait un moyen de perdre le ministre aux yeux de Votre Majesté. L'occasion s'en présenta bientôt: l'amour de Wolinski pour la princesse Lehemiko. Voici textuellement, à ce sujet, les paroles du duc à mon oncle :

« L'impératrice cajole cette jeune fille comme un enfant son joujou favori. Il faut profiter de cet amour, le protéger, cacher à la princesse que Wolinski est marié, leur faciliter la correspondance, et lorsque l'on pourra prouver qu'il l'a séduite, faire tout savoir à l'impératrice, qui en sera furieuse, et la tête de Wolinski sera entre nos mains. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Guertzoff sut intercepter au ministre du cabinet les lettres de sa femme et plusieurs lettres d'amour. Il brûla les premières et conserva les dernières pour s'en servir quand le moment serait venu.

N'est-ce point par lui que la bohémienne a été introduite au palais, sous prétexte de dire l'horoscope de Votre Majesté, et en réalité pour préparer une mystérieuse entrevue? Si l'amour de la princesse et de Wolinski les a conduits tous deux au bord de l'abîme, c'est à Guertzoff seul qu'en est la faute.

Anne Ivanowna écoutait Erikler avec un vif intérêt. Il sut la toucher et la convaincre; néanmoins elle exigea qu'il affirmât par serment la véracité de son discours.

— Que le Dieu tout-puissant que j'invoque m'anéantisse si une seule des paroles que j'ai dites à Votre Majesté sort de la plus exacte vérité!

L'impératrice parut durant quelques instants plongée dans de sombres réflexions, puis, comme se parlant à elle-même, d'une voix intelligible toutefois :

— Je ferai crouler tout ce plan!... Je le marierai à la princesse... Qui s'y oppose?... Il n'aime point sa femme, qui n'a pas l'air de se soucier grandement de lui... ils n'ont pas d'enfants... quel péché y aura-t-il à cela?...

Elle se tut, parut de nouveau abîmée dans ses pensées; tantôt elle saisissait sa plume, puis la rejetait. Il était visible qu'un violent combat se livrait en elle et qu'elle n'osait se décider à résoudre.

— Que puis-je faire, dit-elle enfin, puisque tous les membres du cabinet ont signé?

— Soyez de l'opinion du ministre, répondit Erikler avec fermeté, et ce sera la résurrection du bon droit. Une seule parole, souveraine autocrate, un seul mot signé de votre main, et la postérité ajoutera une page d'or à votre histoire. Ah! combien la gloire est facile aux monarques!

Le moment était décisif.

L'éloquence du cœur prévalut, Anne Ivanowna prit la plume d'une main tremblante et écrivit au bas de la feuille ministérielle :

« *Que l'opinion du ministre du cabinet Wolinski soit en tous points suivie.* »

Cette décision affermissait le triomphe de Wolinski et la disgrâce de Guertzoff.

Erikler se précipita aux pieds de l'impératrice, et baisa avec enthousiasme la main tendue vers lui. Au moment où il se relevait parut Biren, venant d'entrer comme à l'ordinaire sans se faire annoncer. Sa figure était bouleversée, ses lèvres pâles. Tout son corps tremblait : il avait tout entendu !

Surpris par cette apparition, l'impératrice et le secrétaire restèrent un instant pétrifiés, tant ils le craignaient encore.

Biren ne s'était jamais vu dans une situation aussi critique. Il essaya de parler, mais sa langue s'y refusa.

Enfin Anne Ivanowna rompit le silence en disant d'une voix émue :

— Que voulez-vous?... je ne vous ai point appelé... que votre pied... ne soit pas ici !...

Sans attendre de réponse, elle se leva et sortit.

Biren était immobile à la même place.

Erikler saisit les papiers qui venaient d'être signés

et s'apprêta à sortir. Il fut un moment arrêté par cette main glacée qui semblait vouloir s'étendre vers lui, par ces yeux étranges qui paraissaient vouloir dire :

— Est-ce donc vraiment Erikler, le neveu de Lipmann?

Mais pas un mot ne fut prononcé; cette langue ne put articuler aucun son.

Le secrétaire s'éloigna.

Wolinski fut bientôt mandé au palais. Là il eut occasion de développer devant l'impératrice, avec toute la fougue de sa nature, le tableau patriotique couvert de cendres où Biren avait plongé la Russie.

Ce même jour tout Pétersbourg eut connaissance de la disgrâce du favori.

Le soir une centaine d'équipages de tout calibre vinrent assaillir le perron de Wolinski.

Sauf ses amis intimes, personne ne fut reçu.

XVII

LE CHAT NOIR.

Ton âme calme ignore les soucis; ton cœur ingénu est pur comme un beau jour; tu n'as nul besoin d'entendre le récit peu intéressant de la folie et des passions.

POUSCHKINE.

L'esprit préoccupé et le front soucieux, la femme de Wolinski descendait l'escalier du palais; ses pieds avaient peine à trouver les marches, qui paraissaient doubles à ses yeux. Un tourbillon aussi embrouillé que celui de Descartes s'agitait dans son cerveau, étreignait son cœur, et teintait d'un nuage de colère ce visage naguère si doux et si serein.

Comment aussi n'être pas dépitée? C'est la seconde fois qu'elle se présente au palais sans y être admise!

A quelle cause attribuer cette malveillance de l'impératrice, dans un moment où son mari est comblé de marques de faveur, où il est au-dessus du favori?

Au milieu de mille conjectures, une apparaît, poignante, mais évidente, lui montrant son abaissement servant à construire le piédestal de sa rivale. Dieu! quel outrage!... En quoi l'a-t-elle mérité?... Par son amour envers son mari, par l'accomplissement de ses moindres devoirs!

Abattue sous le poids de ses pensées, elle s'arrête. L'escalier du palais lui paraît le sombre chemin de la tombe... Des reptiles grimpent, sifflent, l'enroulent de leurs froids anneaux, prêts à l'étouffer.

Un seul appel à Dieu, et ces horribles hallucinations s'évanouissent.

Au bas de l'escalier quelqu'un l'appelle par son nom; elle tressaille en apercevant une personne longue et droite comme une archine [1], avec des jupes volumineuses, un manchon de zibeline, la figure fardée, les cheveux poudrés, des mouches et des fleurs en profusion, tout cela se tenant en équilibre sur de hauts talons rouges.

— Vous ne me reconnaissez point, chère Nathalie-Andrewna? dit, en saluant majestueusement, cette peinture représentant une dame du palais.

Madame Wolinski la regarde attentivement. Eh quoi! c'est son ancienne dame de charge?

1. Mesure de 72 centimètres.

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

At les ornements principaux de la remarcure de madame Koulkowski.

ur le poêle, son fils faisait entendre des ronflements sonores.

La mère le réveilla, et après qu'il eut exécuté trois bâillements par lesquels il semblait vouloir avaler les visiteurs, elle lui dit d'un ton affectueux :

— Va te promener ou t'amuser, mon chéri, et n'oublie pas ton sabre.

— Pour s'amuser il faut de l'argent, répondit-il d'une voix bourrue ; donne-moi quelques roubles, et j'irai me promener, sinon tu peux me battre, je ne bougerai point.

Ce fils respectueux, une fois satisfait, boucla son ceinturon et témoigna ses remercîments par une gracieuse et sotte plaisanterie.

— Quel étourdi ! il oublie toujours son épée !... A propos, dis qu'on ne fasse point de vacarme dans l'auberge, sinon j'y envoie une seconde fois.

— Voilà, chère Nathalie-Andrewna, continua madame Koulkowski lorsque son digne héritier fut sorti, voilà ce qui s'appelle avoir affaire. Êtes-vous bien assise ici, sinon vis-à-vis de la porte ?...

— Très-bien, très-bien, répondit distraitement Nathalie.

Si on l'eût, en cet instant, assise sur des charbons ou

de la glace; si la terre eût tremblé sous elle, et le tonnerre grondé sur sa tête, elle n'aurait rien vu, rien entendu.

— Comme vous voudrez; seulement, il me semble que vous seriez mieux ici.

Odieuse femme! comme elle la caressait avant de la frapper! Elle ressemblait à un bourreau qui, au moment de lever le couteau sur la tête de sa victime, songerait à la garantir d'un rayon de soleil ou d'un courant d'air.

— Ah! ma pauvre colombe, fit-elle, donnant enfin libre cours à sa langue, pourquoi as-tu vécu jusqu'à ce triste jour?... Tu as couru au-devant du malheur en allant à Moskou. Il est vrai que cet artificieux t'a lui-même engagée à faire ce voyage.

S'il fallait te dire la moitié de ce qui s'est passé durant ton absence, ton cœur se briserait, ma belle colombe (madame Koulkowski pleura, s'essuya les yeux et reprit) : après les galants discours vinrent les lettres, dont on chargeait le professeur Trétiakowsky; puis ce fut ce fainéant, ce diable noir, Nicolas, qu'on prit pour messager. Pour couronner le tout... la langue se refuse à le dire... votre noble époux a été surpris dans la chambre à coucher de la Moldave...

— C'est faux! c'est faux! s'écria Nathalie hors d'elle-

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

Voilà le chat noir qui devait traverser la route de la jeune femme.

— Comment! je ne vous ai point remise; j'ai pu ne point reconnaître Accoulina-Savichna, fit avec bonté Nathalie-Andrewna.

Et madame Koulkowski, l'épouse du doyen des pages et du plus vieux des fous, se laissa embrasser sur la joue, préservant toutefois autant qu'elle le put son rouge, ses mouches et ses paniers.

— Il est vrai que j'ai un peu changé depuis mon mariage... des spasmes, des suffocations... Quoi d'étonnant, du reste! je suis si occupée au palais... auprès de Sa Majesté... Mais M. Carl-Carlowitz est là; Dieu lui prête aide et santé; vous savez que Carl-Carlowitz est médecin de la cour?

— Oui, je le sais. Tu es peut-être pressée, et je te retiens?

— De grâce, Nathalie-Andrewna, je me souviens de vos bontés (elle allait dire : attentions) à mon égard, et vous suis toute dévouée. Je vous avouerai même que j'étais ici à vous attendre (elle soupira), car j'ai énormément de choses à vous confier, par intérêt pour vous.

Vous êtes, à coup sûr, contrariée de ce qu'Anne Ivanowna ne vous a pas reçue... Seigneur Dieu! le fait est que moi-même j'aurais eu peine à supporter une

aussi sanglante humiliation... Et c'est à votre mari que vous la devez!... On en dit de belles, à la cour!... On prétend qu'il veut divorcer avec vous... et qu'il...

Mais ici l'on pourrait nous entendre; s'il vous plaisait, madame, en souvenir du temps passé, de m'honorer de votre visite, je vous raconterais tout; je loge dans le palais, à deux pas d'ici.

Le chat noir, non content de traverser le chemin de Nathalie, venait se cramponner à sa poitrine, l'étouffer, ronger son cerveau. Comment ne céderait-elle point au démon tentateur? Il l'attire avec un fruit plus précieux pour elle que ne l'était pour la première femme celui de l'arbre de la science du bien et du mal; c'est la connaissance du cœur de son mari, et lorsqu'elle y aura mordu, son paradis à elle aussi sera perdu.

Ses pieds brûlent; elle s'achemine à travers un labyrinthe de corridors, et son guide la fait pénétrer dans une chambre propre et confortable. Le lit, d'une hauteur prodigieuse, est surmonté de deux pyramides de coussins. Dans une armoire vitrée s'étale de la porcelaine chinoise. Sur le mur, un tableau de prix dans un cadre doré indique qu'il a été soustrait à quelque autre chambre du palais. Puis deux estampes représentant, l'une le chat et la souris, l'autre l'enfer russe, c'est-à-dire un pêle-mêle de gens rôtis, bouillis, pendus, faisant des contorsions inimaginables.

du trône; notre démarche est pure; honte à qui la ternira.

Nous ne nous courberons point devant la fortune illégale, nous ne nous abaisserons pas, nous mourrons.

Oui, diront nos descendants, ils ont tenté de relever la Russie humiliée, de racheter l'honneur de l'impératrice, et ils ont donné leur sang et leur vie ! Non, non, personne ne sortira des rangs de la postérité pour nous accuser ! Par la chute de Biren nous mettrons fin aux bouffonneries, aux bassesses ; la Russie se relèvera et quelque noble descendant viendra un jour s'incliner sur nos tombes.

Ainsi parlaient le ministre et ses conseillers, paraissant, en ce jour de triomphe, presentir le cachot...

Par la physionomie d'Erikler, on pouvait remarquer qu'il se disposait à aborder un sujet dont Wolinski s'efforçait de détourner la conversation, car il le prévoyait, comme dans l'air étouffant nous sentons l'orage que le sombre nuage n'indique point encore.

Le secrétaire du cabinet, après avoir longtemps hesité, dit enfin :

— Il m'est pénible d'avoir à vous avouer que notre affaire n'est nullement terminée, et qu'un nuage menaçant plane sur votre tête; ma présence chez vous a un autre motif que celui de vous exposer mon carac-

tère. Oh ! qu'aurais-je donné pour n'être point chargé d'une mission qui excède mes forces.

— Parlez, dit avec fermeté Wolinski, vous voyez que je suis prêt à tout apprendre.

— Je me suis chargé de vous transmettre une proposition de l'impératrice ; je dois vous prévenir qu'en l'acceptant vous vous affermirez dans la faveur de Sa Majesté, porterez le dernier coup à votre adversaire et contribuerez à la gloire de la Russie. Je ne puis non plus vous cacher que votre refus aurait de funestes conséquences pour vous et vos projets ; ainsi donc, vous tenez en vos mains votre bonheur et celui de votre patrie.

— Ce préambule me fait pressentir que la proposition de l'impératrice est chose inacceptable pour moi ; mais je n'ai peur ni de l'entendre ni de la refuser ; mon âme est accoutumée aux déceptions : une de plus ne l'abattra pas encore. Parlez donc, je suis prêt.

— Je ne sais d'où le vent a soufflé, mais les idées de Sa Majesté, ont pris un cours tout intime. A ma grande surprise, l'impératrice vient de me mander près d'elle et m'a dit de vous notifier que, voulant réparer l'atteinte portée à l'honneur de sa favorite, la princesse Lehemiko, et sachant que vous... pardonnez-moi... vos adversaires vous ont calomnié... la dénonciation est évidente...

— Continuez, expliquez-vous avec franchise. Je crains les jugements que vous pourriez porter sur moi; mais l'opinion de gens vils et méprisables m'importe peu.

— L'impératrice, ayant appris votre réelle passion pour la princesse Lehemiko, passion dont témoignent vos lettres, que Sa Majesté a entre les mains, jugeant que vous n'aimez plus votre femme, de laquelle d'ailleurs vous n'avez point d'enfant, sachant que vous avez des projets de divorce, vous offre son aide et sanctifiera légalement votre amour pour l'orpheline, qu'elle aime au point de ne reculer devant aucun sacrifice.

Artemy-Petrowitz frissonna :

— Et ma femme? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Elle sera forcée d'aller au couvent.

— Au couvent? Nathalie Wolinski? ma femme et mon enfant!... non, cela est impossible!

Wolinski se leva, arpenta la chambre, se frappant le front comme un fou et criant d'une voix rauque :

— Voilà où je les ai conduites, elles et moi!... on ose me proposer cela!... et moi!...

Cette exclamation fut suivie d'un rire sauvage, qui s'éteignit en un sanglot; puis, s'approchant de Zouda, il lui demanda :

— Que ferais-tu à ma place?

— Rappelez-vous mes avertissements au commence-

ment de votre lutte avec Guertzoff, répliqua froidement Zouda; il fallait s'arrêter dès le principe... Aujourd'hui les choses ont été poussées si loin, qu'il n'y a plus à reculer... Que ne devez-vous point sacrifier à votre patrie? Quant à moi, j'acepterais la proposition de Sa Majesté.

— Comment aussi exiger du sentiment de ce cœur machiavélique? Il n'est plus homme lorsqu'il s'agit d'un but politique; il n'a plus de cœur, il n'a que de l'esprit! Mais vous, monsieur Erikler?

Et, semblant craindre qu'Erikler ne partageât l'opinion de Zouda, il ne lui laissa point le loisir de répondre et continua:

— Non, non! avant que vous émettiez votre avis, il faut que je vous dépeigne clairement la situation dans laquelle je me trouve. Cet homme de fer sait tout (il indiqua Zouda); mais il avait apparemment besoin de rouvrir mes blessures.

Vous ignorez que ma femme est enceinte, qu'elle m'aime plus que tout au monde, qu'elle est heureuse à l'idée que mon amour égale le sien. Si je la quitte, elle ne survivra pas longtemps à mon abandon. Tuant ma femme, je tue mon enfant. A quelle vie m'entraînerait la bigamie sur cette triste terre? Pourquoi perdrais-je une créature pure comme les anges? A l'idée de son chagrin, ma folle passion s'est immédiatement éteinte.

Admettons que Nathalie-Andrewna supporte son malheur et vive, sentez-vous le déshonneur qui tomberait sur moi?... La femme de Wolinski religieuse, accouchant dans une cellule!... Cruelle dérision! Et ensuite où qu'elle se montre on la désignera du doigt; chaque passant, chaque mendiant, chacun de mes adversaires aura le droit de dire : Voilà l'ancienne épouse du ministre Wolinski; il est comblé d'honneurs, et elle, regardez ces lugubres vêtements... et l'enfant qu'elle traîne après elle, c'est le sien; il n'a point de nom! Ce mendiant, plus heureux que lui, peut montrer son père, tandis que le premier ne le peut pas; il est semblable à l'enfant du péché, à l'enfant de l'adultère! Wolinski a vendu sa femme, son enfant, leur bonheur et leur repos, les lois, sa conscience, pour quoi? pour ses vues ambitieuses, pour obtenir la place du favori... Nul ne dira : pour la gloire de la patrie. Non, non! cela est impossible, cela ne sera point! Que Dieu punisse cet amour pour Mariolizza, cette folie, cette faiblesse, si vous voulez. Mais quand vous l'invoqueriez au nom de la patrie, des honneurs, jamais, non, jamais je ne me rendrai coupable d'un tel sacrilége! Je ne suis pas encore tombé assez bas.

Je sais que l'impératrice s'attend à la réussite de son projet et que mon refus l'irritera; je sais que je me perds, que je perds mes amis et notre cause, que je

réintègre Biren dans sa position première, que je dois m'attendre à un effrayant orage; mais je n'avilirai ni ne vendrai mon âme! Ma résolution est inébranlable; faites-en part à Sa Majesté.

— Si vous m'eussiez répondu autrement, dit Erikler avec enthousiasme, je me serais repenti de vous avoir servi. Je remercie Dieu de ne m'être point trompé sur votre compte.

— Peut-être ai-je tort, interrompit Zouda quelque peu embarrassé; peut-être suis-je ainsi créé... je ne saurais me changer... Mais je répète que je ne comprends pas où tout cela vous mènera. Lorsque vous résolûtes de remédier à la situation du pays, n'étiez-vous pas décidé à vous sacrifier entièrement? et aujourd'hui...

— Moi seul, oui; mais en t'écoutant aujourd'hui je me sauverai et sacrifierai les autres.

— Votre refus à l'impératrice ne mènera-t-il point à leur perte vos amis et votre femme?

— C'est vrai, mais du moins je n'aurai pas une bassesse à me reprocher. Et qui peut me répondre qu'en acceptant la proposition de Sa Majesté, mes vues intéressées n'auront pas bientôt la récompense qu'elles méritent? Qui me répond que dans un mois, dans quelques jours, Biren ne recouvrera point la faveur et se rira, ainsi qu'il en aura le droit, du vil bigame? Quoi

d'impossible? (D'après les circonstances, tu dois voir que je ne suis pas utile à l'empire, mais aux événements!) Que dira-t-on alors? De quels yeux oserai-je regarder les gens de ce monde? Quelle sera ma mort?

Maintenant du moins je puis me réjouir d'avoir servi à abattre la puissance du favori, ce dont la nation me sera reconnaissante. J'ai rempli mon devoir aussi honorablement que ma fragile nature le permettait. Si je me suis parfois égaré pendant ma longue route, que Dieu me juge! Ma résolution est immuable. Je vous demanderai pourtant, monsieur Erikler, d'attendre jusqu'à demain pour porter ma réponse à l'impératrice. Je dois préparer mes amis aux éventualités qui pourraient en résulter. Peut-être d'ici là découvrirons-nous quelque moyen qui mette notre affaire à l'abri des coups du sort.

Ainsi se termina la discussion.

Zouda se résolut à une dernière tentative et écrivit à la princesse Lehemiko, lui exposant toutes les difficultés de la situation où était plongé l'homme qu'elle aimait.

L'amour, si ingénieux, ne trouvera-t-il point un expédient salutaire?

Quelques heures plus tard un domestique entra et remit une lettre à Woliński.

— De qui? demanda-t-il.

— De la part de madame, répondit le domestique.

— Où donc est-elle?

— Chez Son Excellence monsieur son frère.

— M'écrire de chez son frère, se dit Wolinski, qu'est-ce que cela peut être?

Et en proie à une vive anxiété, sa main tremblante rompit le cachet.

La première chose qui frappa ses yeux fut une lettre de lui à Mariolizza. En une seconde il devina la vérité et en fut effrayé. Il appela à lui toute son énergie pour lire ce que lui écrivait sa femme.

— Encore une œuvre de l'ennemi! s'écria-t-il en déchirant les deux papiers.

C'est une sottise qu'a faite ma femme!... Il y a mesure à tout... Croit-elle que je vais aller implorer son pardon? Non, cela ne sera point... Après mes assertions, mes serments, les preuves de mon amour, elle ne devait pas fouiller dans le passé; elle ne devait pas toucher à ce côté dangereux. Où va-t-elle chercher le droit d'accuser son mari? Chez son ancienne femme de charge, chez une vile créature qui m'a vendu à mon premier ennemi!.. S'abaisser à un tel degré, mon Dieu! désormais je la renie aussi, cette femme... Qu'elle vive en paix chez son frère, inventant des fables sur son mari; qu'elle et ses gens l'éclaboussent des

pieds à la tête pour se divertir !... Oh Mariolizza n'eut point agi ainsi, c'est une âme d'élite, celle-là ! Y a-t-il beaucoup de Mariolizza sur terre? Et moi qui voulais la sacrifier !... Ingrat !

— Néanmoins, continua-t-il, calmant par degrés l'exaltation qu'avait fait naître cet envoi, néanmoins j'ai fait mon devoir et ne reculerai point ; que la faute ne soit pas de mon côté !

Ce même jour encore Zouda revint porteur pour Wolinski d'un message d'un autre genre. C'était de la princesse de Lehemiko.

« Je sais tout, » écrivait-elle, « tout : la proposition de l'impératrice, l'amour que te porte ta femme, et ta situation vis-à-vis d'elle. Je ne veux pas être la cause de ton malheur. Mon cœur m'a suggéré un moyen d'y remédier, dont il faut que je cause avec toi. Je ne veux confier mon secret ni au papier ni à personne ; trouve-toi ce soir, à minuit, devant la maison de glace, côté du quai. Maintenant personne... ne viendra nous troubler. »

Oui, nul ne la troublera ! son ange gardien n'est plus là ! sa mère en démence est enfermée ! D'ailleurs que lui importe sa mère ? Mariolizza n'a plus au monde que lui, lui seul est tout pour elle, sa loi, sa patrie, sa famille, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de son avenir, tout, tout

— Oh! combien celle-ci écrit différemment, dit Wolinski. J'irai, pour sûr, j'irai, ne serait-ce que pour me venger de l'autre.

XIX

LE RENDEZ-VOUS.

Ne jouez pas avec le feu.

— Pourquoi vivrais-je plus longtemps? pensait Mariolizza en lisant la lettre de Zouda. J'ai aimé, j'ai connu tout ce que l'amour et la vie renferment de beau... Qu'attendrais-je désormais? Je n'ai pas le pouvoir de rompre ma passion; non, je dois l'emporter avec moi dans la tombe : elle doit me survivre dans son cœur. Son bonheur a été mon unique mobile. En l'épousant, que puis-je lui apporter? Une seconde d'enivrement, puis le remords du malheur de sa femme et de son enfant. Oh! cet enfant m'est aussi cher que s'il m'appartenait. Peut-il m'être indifférent, l'enfant

de mon Artemy? Mieux vaut mourir, mourir aimée, heureuse, fière de son amour, parée des noms de fiancée, d'amante, d'amie; emportant avec soi le souvenir de l'homme aimé, l'attachant à mon tombeau par la reconnaissance! Oui, c'est un plus noble sacrifice que de vivre pour troubler son repos, d'attendre le refroidissement de son amour, le voir infidèle, et qui sait? peut-être le mépriser un jour. Oh! je veux mourir pendant que tout me sourit; je veux me coucher dans le cercueil, belle et digne de lui, et non comme un sec et jaune cadavre qu'il n'oserait regarder, et qu'il embrasserait avec répulsion.

Ainsi se parlait la jeune fille, décidée à se sacrifier à la gloire de Wolinski.

Puis vint l'instant où elle se sentit triste à l'idée de mourir quand sa vie s'ouvrait dans toute sa fleur; quand sur ses lèvres et sur son sein se pâmaient les baisers de l'amour; quand son cœur contenait tant de doux et mystérieux désirs. Mais la pensée qu'il lui serait redevable de son repos, de son bonheur, de sa gloire, prévalut, et son cœur l'entraîna vers les régions célestes, d'où elle plongea d'enthousiastes regards d'amour sur sa résolution terrestre; elle redevint sereine, son âme parut avoir hâte de s'envoler en déployant ses ailes de feu.

Elle résolut de laisser à l'impératrice une lettre dans

laquelle elle avouerait la bassesse de sa naissance. Puis elle fera un mensonge, le premier mensonge de sa vie ; elle accusera Biren d'avoir connu son origine et d'avoir aidé Mariouila à resserrer les liens de sa fille et de Wolinski. Elle se dira l'instrument du duc, choisi pour frapper son ennemi ; puis elle ajoutera que les remords de son impure conscience l'ont forcée à tout avouer au moment de mettre un terme à son indigne vie...

Cette fable fera infailliblement tomber Biren à tout jamais, et son bien-aimé Artemy sera comblé d'honneurs, de faveurs, de gloire; son enfant vivra, sa femme n'aura rien à lui reprocher...

Mais Wolinski doit savoir qu'elle s'est faussement accusée, et que c'est un sacrifice qu'elle lui offre..... elle veut le voir une dernière fois, lui prouver qu'elle est digne de lui, qu'elle l'aime et l'aimera éternellement. Et ensuite..... une mèche de ses cheveux sur le cœur, une pensée vers lui, un linceul de neige, quelle plus belle mort ambitionner ? C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que Mariolizza envoya à Artemy - Petrowitz la lettre que nous avons vue; puis elle écrivit celle pour l'impératrice, qu'elle cacheta et posa derrière son miroir.

Par quel moyen se rendra-t-elle à la maison de glace ? Grouchka, sa confidente, est malade (ne pouvant

obtenir qu'elle espionnât sa maîtresse, on lui avait ordonné d'être malade, ce qui prouve que Biren avait encore de l'influence au palais); la physionomie de la servante qui la remplace n'indique rien de bon; une cloison seule la sépare de Mariolizza : comment cette dernière quittera-t-elle sa chambre? La sortie du palais sera protégée par l'Arabe amie de Nicolas.

Coûte que coûte, il faut acheter le silence de la suivante, l'amour de Mariolizza est prêt à subir cette dernière humiliation; que lui importe ce que l'on dira après sa mort! Le temps est précieux : elle confie son secret, et avec une joie qu'une jeune fille inexpérimentée ne peut comprendre, elle reçoit l'assurance que l'on se rendra en tous points aux désirs de la chère et aimable maîtresse, à laquelle on fait des protestations infinies. Mariolizza ne demande que le silence, ce qui lui est accordé sous serment.

Toutes les dispositions prises, la jeune fille attend impatiemment minuit. A cette heure, d'ordinaire tout bruit cesse dans le palais et la lune paraît derrière l'horizon de neige; aujourd'hui le bruit des allants et venants semble se prolonger, la lune paraît plus brillante sur l'azur foncé du ciel et éclaire tout de ses rayons argentés.

Comment échapper à cet espion?

Mariolizza, assise près de sa fenêtre, supplie la lune

de s'éloigner. Que ne peut-elle l'éteindre de son souffle! Voici un petit nuage qui court et va l'atteindre; mais non, l'espion est toujours là, clair et brillant.

— Peut-être, se dit la jeune fille, peut-être regarde-t-il aussi la lune et lui adresse-t-il en ce moment la même prière que moi. Ce rayon qui tombe sur moi éclaire aussi sa poitrine. Pressent-il que je l'appelle pour lui dire à jamais adieu... pour l'éternité?

L'éternité! quel affreux mot! Mon Dieu, qu'il m'eût été moins pénible de quitter ton monde terrestre, s'il n'y était point; ton beau soleil, s'il ne l'éclairait en même temps que moi; la cour, les plaisirs, les honneurs, s'il n'y participait point! Mon Dieu, tu as été trop libéral envers moi... (Elle regarda son beau visage dans son miroir.) S'il ne lui avait appartenu, je n'eusse pas eu autant de peine à quitter cette terre... Maintenant qu'il doit se séparer de tout cela... oh! la tristesse me saisit!

Mariolizza pleura. Que ta puissante volonté soit faite! ajouta-t-elle, tombant à genoux et priant; tu m'as mise en ce monde pour le sauver par mon amour, le sauvegarder pour sa gloire et le bonheur des autres!... Que ta volonté soit faite : le sacrifice est prêt.

Puis elle se souvint de sa mère. Elle savait que l'impératrice s'était informée de la bohémienne Marioulla, et qu'on avait répondu que la pauvre femme allait

mieux, qu'elle ne mordait plus... A ces pensées, le cœur de Mariolizza saigna. Comment pourrait-elle lui venir en aide?

Le fatalisme a précipité la mère dans le gouffre où doit tomber la fille. Nul ne saurait la secourir que Dieu : aussi Marioulizza le prie en pleurant de soulager dans son malheur celle qui l'a tant aimée.

Par un papier joint à la lettre de l'impératrice, elle lègue à Marioulla tout ce qu'elle possède.

La lune se cache. Dans les corridors du palais on n'entend plus que les bâillements incivils de quelques laquais. Minuit approche!... Wolinski reprend son empire exclusif sur le cœur de Mariolizza; elle ne pense plus qu'à lui!... Elle compte les minutes avec impatience; ses joues brûlent, son sein palpite, ses lèvres sont arides; elle a soif... on lui apporte de l'eau... assez trouble... Une expression singulière anime le visage pâle de la femme de chambre; le plateau tremble si fort dans sa main, que le liquide déborde du verre, dont Mariolizza avale d'un trait le contenu. Elle n'a rien remarqué; que peut-elle remarquer? L'horloge de l'Amirauté sonne douze coups, et tout son être frissonne.

Elle met un chapeau, jette une pelisse sur ses épaules.

On frappe à sa porte : c'est l'Arabe.

Elles partent... elles traversent des couloirs faiblement éclairés, d'autres complétement obscurs; elles se trompent, se heurtent...

— Y sommes-nous bientôt?

— A l'instant !

Une clef tourne, une porte crie. Mariolizza respire une bouffée d'air froid : elle est sur le quai.

A quelques pas d'elle, dans l'obscurité, se dessine confusément une longue silhouette... Elle avance; on échange la demande et la réponse : C'est toi ? — C'est moi ?... Et Mariolizza tombe dans les bras d'Artemy-Petrowitz. Ils demeurèrent longtemps sans parler. Il l'embrassait, mais ce n'étaient plus les premiers baisers d'une passion insensée; aujourd'hui s'y mêlaient, sur le visage de la jeune fille, les larmes brûlantes du repentir.

— A quoi t'ai-je amenée, infortunée ! dit-il enfin.

— Oh ! ne me parle pas de douleur, interrompit-elle en l'entraînant. Que me manque-t-il, à présent? ne suis-je point avec toi ? Vois-tu combien mon bonheur m'a étourdie? J'avais tant de choses à te dire, et j'ai tout oublié ! Arrête-toi un instant; laisse mes yeux contempler tes traits pendant qu'ils le peuvent encore; peut-être sera-ce la dernière fois !...

Ils s'arrêtent. Mariolizza lui saisit une main qu'elle presse dans les siennes, l'appuie contre son cœur, et

son regard ardent s'efforce de percer l'obscurité pour se poser sur le visage chéri d'Artemy-Petrowitz.

— La dernière fois ? demande-t-il avec anxiété ; et pourquoi ?

— Il faudra nous séparer ! répond-elle.

Artemy-Petrowitz ne répliqua point ; il lui baisa affectueusement la main. Son silence semblait dire : Il faut nous séparer !

— Si je mourais, me pleurerais-tu ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Explique-toi !...

— Ne faut-il point mourir ? si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain... un jour ou l'autre !

— Chérie, au nom de Dieu, ne m'afflige pas ainsi; pourquoi ces affreuses pensées? Quel projet?... parle.

Sentant au tremblement de la main, aux palpitations du cœur pressé contre sa poitrine que l'idée de sa mort impressionnait Artemy-Petrowitz, satisfaite de ces signes d'amour, Mariolizza s'efforça de le rassurer.

— Non, cher, non, j'ai plaisanté... je vivrai... mais d'une vie semblable à la mort !... Nous devons nous séparer : ton repos, ton bonheur l'exigent !... Éloignons-nous un peu ici; l'on pourrait nous remarquer... Tu vois combien je suis devenue prudente !

Ils s'éloignèrent.

Wolinski s'était promis une grande fermeté, de même que les preux qui avant d'entreprendre le saint

pèlerinage faisaient vœu de résister à toute tentation. Mais les caresses de l'adorable enfant étaient si affectueuses, si passionnées, qu'il oublia quelque peu son serment. Il aurait fallu avoir la force de s'arrêter aux premiers pas, de déclarer ses intentions, de se dire adieu comme des amis; mais... ils s'éloignèrent.

Un feu céleste animait le visage de cette admirable créature, de cette prêtresse de l'amour, de cette victime de l'abnégation. .

Les amants s'arrêtèrent devant la maison de glace.

Ce splendide édifice, complétement abandonné, commençait à se détériorer; les portes étaient ouvertes; le vent, s'engouffrant dans les vitres brisées, faisait croire aux gémissements de spectres envahisseurs de ce froid domaine. Les deux rangées de sapins se détachaient dans l'obscurité pareils à des chevaliers bardés d'argent aux casques surmontés de volumineux panaches.

— Eh bien! dit-elle, en l'entraînant avec l'exaltation d'une bacchante.

— Si nous franchissons ce seuil, nous sommes perdus, répondit-il.

— Enfant!... as-tu peur de mon amour?... je veux te sauver et non te perdre; mais aussi je veux que tu me connaisses... que tu saches m'apprécier.

A ces paroles Wolinski sentit tout scrupule l'abandonner. Enivré, il saisit Mariolizza dans ses bras et

l'emporta dans la chambre à coucher de la maison de glace.

— O bien aimé, disait-elle, s'enlaçant à lui, enfin tu es à moi, tu m'appartiens, personne ne peut t'arracher à mon étreinte !... C'est pour cette heure-ci que la Providence m'a envoyée sur la terre, pour cette heure j'ai vécu... en elle gît tout mon passé, tout mon avenir... c'est pour elle qu'a été construit ce palais glacé, ce lit de glace... J'ai en moi des flammes pour les réchauffer.

— Oui, nous les réchaufferons, et Wolinski la couvrit d'avides baisers.

. . . . . .

Un nouvel et lugubre hymen s'accomplit.

* * *

Le palais et son noir manteau devenaient déjà distincts à leurs yeux. Ils se firent des adieux, de longs adieux. La figure de Wolinski était inondée des larmes de Mariolizza : son cœur était profondément ému.

Au moment de se quitter, ils s'approchèrent de nouveau l'un de l'autre ; ce fut un infini baiser... Il la reconduisit jusqu'au palais. Encore un... ses lèvres étaient froides comme la glace, elle chancelait... La porte s'ouvrit, la porte de l'éternité !... Elle eut à peine

la force de faire un dernier signe de la main et disparut.

Wolinski resta encore longtemps à la même place, dominé par un sentiment pénible.

. Infortuné ! tu la reverras le jour où les morts se relèveront !...

— Ne me quitte pas, disait Mariolizza saissant le bras de l'Arabe, occupée à ouvrir la porte mystérieuse. J'ai une douleur aiguë dans la poitrine... Il y a quelque temps que je souffre... mais mon bonheur était si grand... que j'ai su endurer ce mal... Je souffre !... les forces m'abandonnent. Oh ! je comprends tout !... du poison !... combien je leur suis reconnaissante !... ils ont fait mon ouvrage... ils m'ont sauvée du suicide... Seigneur, combien tu es clément !

L'Arabe, effrayée, transporta, non sans peine, la princesse dans son appartement.

Tout était obscur ; la femme de chambre dormait ou feignait de dormir.

Mariolizza ordonna de ne point la réveiller, de ne pas allumer de lumière. Une forte convulsion la saisit, on entendait ses dents s'entre-choquer ; elle s'efforçait, autant que possible, de surmonter l'horrible douleur.

— Quelle souffrance ! dit-elle, empêchant l'Arabe de s'éloigner ; tout cela va finir dans un instant !... C'est

passé... Si tu savais quelle belle nuit !... Je sens encore ses baisers... Quel enivrement de mourir ainsi !... Demain tu lui diras que je suis morte heureuse, très-heureuse; tu ajouteras que personne ne saura l'aimer comme moi... Oh ! il ne m'oubliera pas... il appréciera ce que j'ai fait pour lui.

Il y a une lettre derrière mon miroir; prends-la, et remets-la à l'impératrice, mais après ma mort seulement... Jure-moi que tu la feras parvenir... Son bonheur, à lui, en dépend.

L'Arabe, ne sachant que faire, jura en pleurant.

— Oh ! Dieu ! mon Dieu ! ma poitrine se déchire.

Un flot de sang jaillit de la bouche de l'infortunée.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, reprit-elle, se cramponnant à l'Arabe; cela va passer... Tu lui diras que dans la plus cruelle agonie... sa chère image était devant mes yeux... Je l'emporterai... que son nom... sur mes lèvres... dans mon cœur... O cher... Artemy... pardonne... Arte...

La dernière syllabe de ce mot se termina au delà de notre monde.

Le temple d'argile n'était plus; l'âme, après avoir chanté la dernière strophe de son hymne d'amour, s'envola...

Il y eut un cri, un cri si terrible, que les murs en tressaillirent.

L'Arabe ne tenait plus dans ses bras qu'un corps glacé.

— Qu'arrive-t-il? qu'arrive-t-il? demanda la femme de chambre en sautant de son lit.

— La princesse... est morte ! fut tout ce que l'Arabe eut la force de prononcer.

— La princesse se meurt! répéta la suivante s'élançant dans le corridor.

Cette exclamation retentit dans le palais jusqu'aux oreilles de l'impératrice.

Les médecins furent appelés; ils employèrent toute leur science; mais les morts ne ressuscitent point!

On eut peine à entraîner Anne Ivanowna loin du corps de sa favorite.

Lorsque l'on prit le cadavre pour le coucher dans sa bière, on vit une boucle de cheveux noirs posée sur son cœur; aucune main profane ne l'en ôta; elle l'accompagna dans le cercueil.

Le ciel a exaucé tes prières, belle et noble créature! Tu es morte au moment le plus heureux de ta vie: tu t'es envolée, parée de la couronne de l'amour, encore dans l'éclat de sa fraîcheur!

XX

L'ENTERREMENT.

Ami, ne cherche pas à savoir
Où mes pas se sont dirigés
Après que j'eus quitté le monde.
J'ai tout accompli ici-bas,
J'ai aimé et j'ai vécu.
JOUKOWSKY.

Voulant éviter à l'impératrice ce lugubre voisinage, on transporta la princesse Lehemiko dans l'église d'Isaac de Dalmatie.

Le cortége sortit en grande pompe.

— Depuis longtemps Mariolizza était sujette à des crachements de sang, dit le docteur.

Cette mort n'avait, par conséquent, rien d'imprévu ; et il fut convenu au palais que la princesse avait succombé par suite de la rupture d'un vaisseau sanguin.

On se rappela que Kraft, l'astrologue, avait, quelques jours auparavant, prédit cet événement, duquel on se

consola en se disant que nul ne pouvait échapper à sa destinée.

On ne put retrouver la lettre à l'impératrice, qui avait mystérieusement disparu.

La nouvelle de la mort de la princesse fut immédiatement connue dans toute la ville, mais personne n'osait l'annoncer à *celui* qui en était la cause première.

Enfin *il* l'apprit.

Je souffre à l'idée de retracer l'horrible douleur dans laquelle IL fut plongé. Je dirai seulement que, pareils à ceux de la malheureuse Marie-Antoinette, ses cheveux blanchirent en un jour.

Une nombreuse assistance entourait dans l'église le corps de la princesse Lehemiko.

Combien elle était belle ainsi étendue; elle paraissait endormie! Comme cette guirlande de fleurs et ce diadème d'or, dernière couronne du dernier voyage des vivants, resplendissaient sur sa chevelure d'ébène!...

Une femme pleurait et priait à côté du cercueil; elle baisa la morte et la bénit.

Cette femme était Nathalie Wolinski.

Un homme s'avança; son visage était pâle, lugubrement triste, ses cheveux en désordre, ses yeux fixes, sans une larme, témoignaient de l'abattement de son âme.

C'était Wollnski.

Oubliant sa position, l'opinion du monde, oubliant tout, il étreignit ce corps, dont il sentait encore en lui les brûlantes caresses... Longtemps il resta ainsi attaché à cette froide dépouille...

Lorsqu'il se releva un effrayant sanglot retentit dans l'église les assistants en tressaillirent, et du pied de l'autel, le prêtre en fut indigné... Des dizaines de mains entraînèrent l'infortuné... on ne lui permit pas le dernier adieu... Peut-être ne l'eût-il point osé!

Durant tout le jour, femmes, enfants, vieillards, se pressèrent en foule à l'église. Chacun parlait de la morte.

L'un vantait ses superbes vêtements ; l'autre, le dessin du brocart, la richesse de la bière ; tous admiraient cette fleur de beauté que la mort n'avait pas encore eu le temps d'effeuiller.

Ce même jour Marioulla demanda avec une touchante éloquence qu'on la laissât sortir. Le lendemain même prière. Elle était si calme, si douce, baisait avec tant d'effusion les mains de son gardien, que celui-ci, ému, parvint à obtenir de son supérieur l'ordre d'élargissement. Basile n'avait pas quitté Marioulla. Dès qu'elle se vit en liberté, la bohémienne courut sur la place du Palais, et ses yeux brillèrent de joie en contemplant l'édifice.

— C'est le palais, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Tu le vois, répondit Basile avec tristesse, car il était instruit de la mort de la princesse Lehemiko.

— Oui, oui, je me souviens!... C'est là que vit mon enfant, ma Mariolizza... Il y a longtemps, fort longtemps que je ne l'ai vue! Que Dieu te bénisse, mon enfant! Si je pouvais l'apercevoir, combien je serais heureuse!... Quelqu'un s'approche de cette fenêtre; c'est elle, c'est elle! Son cœur a pressenti sa mère!... Elle me regarde; Basile, la vois-tu? Réponds-moi donc!

— Oui, elle te regarde, répondit le vieillard, qui se détourna pour essuyer une larme.

— Elle est princesse, aimée de l'impératrice, fiancée à Wolinski. C'est moi qui ai arrangé tout cela. Oh! sois tranquille, ma chérie, nul ne saura que je suis ta mère... L'ai-je jamais dit, Basile?

— Non, jamais.

— Certes, je n'aurais point survécu à une indiscrétion!... en parler!... il faudrait que je fusse folle!... Sois sûre, mon ange, que Dieu seul et moi le sauront.

Marioulla semblait heureuse, son œil noir étincelait de joie.

Tout à coup le vent apporta à son oreille le son d'un psaume funèbre.

— Qu'est-ce ? dit-elle, rejetant son voile pour mieux entendre.

Les chants devinrent plus distincts.

— C'est un enterrement... Grâce à Dieu, il n'est point sorti du palais, car c'est du sens opposé qu'il arrive.

— Non, il ne vient pas du palais, interrompit avec effroi le bohémien. J'ai entendu dire que la princesse Lehemiko se rendrait aujourd'hui au bazar; si nous allions de ce côté, peut-être l'apercevrions-nous.

— Allons, répondit Marioulla, se suspendant au bras de son compagnon, oui, peut-être la rencontrerons-nous.

Ils se dirigèrent vers la Grande Perspective.

Ils aperçurent dans le lointain un cercueil rose suivi d'un nombreux cortége. Marioulla s'arrêta, son cœur palpita, ses lèvres violacées tremblèrent...

Le convoi disparut à l'angle d'une rue.

— Grâce à Dieu, il n'est pas venu du palais, répéta-t-elle en jetant sur l'édifice royal un long regard qui semblait dire : Que Dieu protége cette demeure!

Puis elle s'éloigna, entraînant rapidement Basile dans la direction du bazar, où elle espérait rencontrer la princesse Lehemiko.

XXI

L'ARRESTATION.

Faites de lui ce que vous voudrez; de ce moment il a cessé d'être gentilhomme. Sujet, citoyen, mari; tous ses liens avec la société sont rompus.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Wolinski, en proie à un violent chagrin, sortît de chez lui.

Les affaires de l'empire étaient en suspens. La médisance avait su faire parvenir jusqu'aux oreilles d'Anne Ivanowa le récit de la promenade nocturne.

L'impératrice était triste, ennuyée, irritée; dans cette disposition d'esprit, elle manda auprès d'elle Ostermann, Munich et quelques autres gentilshommes (tous, sauf Munich, ennemis acharnés de Wolinski), leur demandant les moyens à employer pour sortir des difficultés où elle se voyait engagée. Les gentilshom-

mes déclarèrent qu'il était urgent de remettre Guertzoff de Courlande à la tête des affaires.

Munich seul garda le silence.

Le cœur de la souveraine fut allégé par ces conseils, qu'elle s'empressa de faire exécuter en envoyant chercher Biren.

Aussitôt que cette communication lui parvint, Guertzoff fit venir Lipmann.

Ce dernier trouva son maître au milieu d'un triomphant entourage.

Guertzoff l'accueillit par des félicitations.

— Je vous avais répondu du succès sur ma tête, dit Lipmann.

Les yeux des deux interlocuteurs brillèrent d'une joie féroce.

Guertzoff tint à prouver sa grandeur d'âme :

— Veux-tu que, pour punir ton neveu, je me contente de le renvoyer?

— J'exige le cachot pour lui! interrompit l'oncle avec une fermeté qui surprit même la famille de son patron.

Pour cette fermeté, digne de Brutus, au dire de Biren, Lipmann eut l'honneur d'être pressé dans les bras de Son Altesse.

Biren traversa le palais d'un air sombre et hautain. C'est par l'inflexibilité qu'il voulait reprendre son an-

cien ascendant sur l'impératrice, tactique qui du reste lui réussit, car à peine fut-il entré qu'Anne Ivanowna lui tendit une main tremblante en disant :

— Oublions le passé : que la paix soit éternelle !

Biren fléchit le genou, baisa la main qui lui était offerte, puis, se relevant, dit avec fermeté :

— Je reviens sans rancune, sans condition, prêt à tout supporter pour Votre Majesté, que je laisse seule juge des sanglantes humiliations auxquelles m'ont exposé mes ennemis et que je veux oublier ; ma souveraine outragée par des rebelles, votre repos violé au milieu de vos plus innocentes distractions, une indigne intrigue au palais, dont on m'accuse d'avoir été l'instigateur, le déshonneur, la mort de votre favorite, le trouble et le désordre dans les affaires, les dispositions du peuple à la révolte... voilà l'état actuel des choses. Celui qui sera le plus près de vous, qui sera le plus fort, le plus inflexible, celui-là devra être le défenseur de Votre Majesté. Il ne devra s'éloigner de votre trône qu'après l'avoir consolidé, et quoi qu'il fasse, il ne saura jamais assez punir ceux qui ont ébranlé ce trône.

Souveraine, rendez-moi votre faveur et mes anciens droits, mais je ne les accepterai qu'avec la tête du traître Wolinski et de ses complices...

— Jamais ! non, jamais ! s'écria l'impératrice, effrayée des conditions que lui posait son favori.

— Alors c'est moi qui suis un sujet faux, menteur; et comme tel je dois, j'exige être mis en jugement.

— Non, non, vous serez comme auparavant, mon conseiller, mon ami; nous éloignerons Wolinski...

— C'est trop peu pour l'exemple de ses complices ou des miens. Ma tête ou la sienne doit tomber; il n'y a point de milieu, que Votre Majesté choisisse.

— Mon Dieu! que font-ils de moi? disait Anne Ivanowna, levant les yeux au ciel comme pour en implorer le secours.

— Souveraine, ce que je vous propose est pour votre gloire, pour l'empire.

— Au moins pas sans jugement... oui, je veux qu'il soit mis en jugement, et s'il se justifie...

— Il est accusé par la loi, dit Biren, tirant de sa poche un papier qu'il donna à signer à l'impératrice; la loi doit le condamner ou l'absoudre; je n'exige rien autre. Aurais-je osé, moi qui suis votre esclave dévoué, vous proposer une action indigne de votre caractère, indigne de la noblesse de l'élévation de votre âme?... Songez au blâme... Souveraine, la fermeté est souvent un bienfait... Rappelez-vous que la Russie l'exige.

L'impératrice prit la plume qu'on lui tendait et signa l'ordre de tenir Wolinski prisonnier chez lui, de le mettre en jugement pour outrages envers Sa Majesté, etc...

Le malheur du ministre et de ses amis était consommé.

C'est ainsi que tourne la roue de la fortune.

Pendant que le tribunal s'organisait, Erikler courut chez Artemy-Petrowitz :

— Fuyez, lui dit-il; votre tête est menacée.

— Je m'y attendais, répondit froidement Wolinski, levant languissamment, du coussin sur lequel elle était appuyée, sa tête alourdie. Il est temps, je suis prêt... époux indigne, fils indigne de ma patrie, méprisé de mes amis, me méprisant moi-même, la vie m'est à charge. Zouda avait raison, ce n'était point à moi, homme faible et passionné, à m'engager dans une sainte et grande cause!..... Je considère comme une grâce la punition que Dieu m'envoie. Ah! que ne peut-elle racheter mes fautes!... Non, mon ami, je ne me soustrairai pas aux mains qui me cherchent. Mais vous et Zouda, sauvez-vous pendant qu'il en est temps encore.

Wolinski se leva, et, tirant de son bureau quelques rouleaux d'or :

— Prenez ceci, mes amis... L'argent vous aidera plus puissamment que les hommes. Gagnez de meilleurs pays. Que la bonté de Dieu vous préserve de nouveaux malheurs... Quand je ne serai plus, ne pensez pas à moi comme à un méch...

— De quel droit me jugez-vous ainsi ? interrompit Erikler avec mécontentement; n'ai-je pas juré de partager votre destinée, bonne ou mauvaise? Ai-je jamais manqué à ma parole? Me croyez-vous incapable d'avoir la force de mourir?...

Pour toute réponse, Wolinski étreignit avec émotion Erikler.

Lorsqu'il sut de qui dépendait son jugement, le ministre ne douta point de sa mort.

— Mais avant ma dernière heure, ajouta-t-il, je veux encore une fois faire entendre à l'impératrice l'accent de la vérité.

Ayant espoir en cette entrevue, Erikler ne l'en détourna pas.

Wolinski fut promptement habillé et se rendit au palais.

Son apparition inattendue fit naître la même surprise qu'aurait causée celle d'un condamné ayant rompu sa chaîne. Les courtisans effrayés chuchotèrent, personne n'osa l'annoncer à l'impératrice.

L'indécision du ministre ne fut pas de longue durée, et prenant le chemin des appartements intérieurs, il se dirigeait vers le cabinet de Sa Majesté, lorsque Pedrillo, qui sortait de la chambre à coucher, s'élança sur lui et lui donna, comme un bélier, un coup de tête en pleine poitrine.

— Hé! hé! hé! le bouc a des cornes, cria Pedrillo en se reculant de deux pas et imitant un bêlement.

Dans son irritation, oubliant qu'il était au palais, Wolinski leva sa canne sur le nain... le coup fut violent, le sang jaillit du nez du monstre, qui poussa un cri retentissant :

— Du sang! du sang! il l'a tué!... dirent ceux qui les entouraient.

On courut, on s'agita, médecins, gens de service, courtisans, tous s'empressèrent autour du nain, et ce fut le signal d'un nouvel orage pour le ministre du cabinet, car quelques instants plus tard le feld-maréchal Munich vint annoncer à Wolinski que, par ordre de l'impératrice, il eût à lui remettre son épée et à retourner sans délai à sa demeure, où il était consigné.

Cette communication fut accompagnée d'une cordiale et chaleureuse poignée de main.

— Comte, répondit Wolinski en lui remettant son épée, ma perte est décidée. La Russie a le droit de vous prier de mener à bonne fin l'entreprise que j'avais commencée par amour pour mon pays, et que ma conduite insensée a fait avorter... Sauvez notre patrie de ceux qui l'oppriment, et veillez à sa gloire.

Lorsque Wolinski fut près de chez lui, ses gens se précipitèrent au-devant de sa voiture en s'écriant :

— La maison est cernée, sauvez-vous, maître, nous protégerons votre fuite!

— Je vous remercie, mes amis, leur répondit Arteny-Petrowitz, et il donna à son cocher l'ordre d'avancer jusqu'au perron.

Le prisonnier se livra lui-même aux gardiens.

En traversant la cour, il vit Zouda que l'on emmenait, et n'eut que le temps de lui dire adieu.

Dans l'antichambre il trouva sa femme, qui, ayant tout oublié, hors le malheur de son mari, lui tendait les bras.

Le jugement dura quelques jours; tout se fit dans les formes légales. Mais qui eût osé défendre Wolinski et ses amis?... Au nombre des accusations principales était celle d'avoir versé le sang au palais.

Un des juges (Ouchakoff), en signant la condamnation à mort, mouilla le papier de ses larmes.

Armé de ce papier, Guertzoff se présenta au palais.

— Que m'apportez-vous? demanda l'impératrice pâle et tremblante.

— La condamnation à mort des rebelles, répondit le favori d'un ton dur et ferme.

— Ah! Guertzoff! c'est ma condamnation aussi!... Vous avez résolu d'empoisonner le peu de jours qui me restent à vivre...

Et l'impératrice pleura.

— Je n'ai agi qu'en vue de votre bien et de votre gloire ; du reste, je vous ai laissé le choix d'une autre décision, que voici, dit Biren tendant un second papier.

— Que veut dire ceci? s'écria Anne Ivanowna ; votre condamnation ! vous me donnez à choisir?

— Je vous donne à choisir la tête qui vous sera la plus chère. Pour moi, je ne saurais survivre au mépris des lois et de votre honneur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que dois-je faire?... Guertzoff, mon ami, ayez pitié de moi... Je n'ai plus longtemps à vivre... je vous demande... je vous supplie...

L'impératrice, hors d'elle, se tordait les mains.

Biren fut inflexible. Durant quelques minutes il fit un appel éloquent à l'honneur, aux lois, à la sûreté du trône...

Enfin la cruauté triompha.

Quatre lettres fatales : ANNE, furent apposées d'une main défaillante sur le papier de mort.

XXII

DÉNOUMENT.

Tant que dura le jugement, Nathalie-Andrewna ne quitta pas une minute son mari, cherchant à lui alléger le poids de sa croix, lui lisant les saintes Écritures, priant avec lui et pour lui.

L'heure de la séparation arriva.

Podatchkine vint chercher celui qui avait été ministre du cabinet pour le conduire à la forteresse, afin d'y être détenu jusqu'à l'exécution.

— Insensés! dit Wolinski souriant tristement pendant qu'on lui mettait les chaînes, — insensés! qui croient m'humilier en me soumettant à la surveillance de mon ancien domestique! J'ai déjà quitté ce monde, et là où je suis on ne connaît ni les chaînes ni l'humiliation!

Cependant, lorsqu'il vit sa femme étendue sans connaissance devant la porte qu'il devait franchir, sa fer-

metè l'abandonna; il se baissa vers elle, couvrit de larmes ses mains glacées, la recommanda, ainsi que son enfant, à la protection du Seigneur:

— Remplace-moi et sois leur père! Si j'ai un fils, mets-lui dans le cœur l'amour de sa patrie et...

J'aurais désiré qu'elle me bénît, ajouta Wolinski en se sentant rudement poussé par Podatchkine, qui lui signifiait ainsi qu'il était temps de partir; mais, apparemment, je n'en suis point digne.

Il baisa encore une fois la main de sa femme.

— Pardonne-moi, dit-il tristement.

Et, après s'être signé, il enjamba ce corps immobile...

Dans la cour une scène poignante l'attendait encore: tous ses serviteurs, du plus petit au plus grand, lui firent leurs adieux. Chacun d'eux l'embrassa en pleurant, et témoignant dans les termes les moins mesurés de leur haine contre le favori.

Enfin le jour fatal arriva.

Sur le lieu du supplice, encombré d'une foule immense, parut d'abord Wolinski, puis Chtchourkoff, le comte Soumine-Koupchine, Peroquine, Erikler. Quel choix! c'était ce que Pétersbourg renfermait de plus distingué parmi la société!... Un seul manquait... que les amis semblaient chercher du regard.

— Où est donc Zouda? demanda Erikler.

— Il est envoyé au Kamtchatka, lui répondit un officier en costume d'exécution.

— Dieu soit loué, s'écria Wolinski d'une voix émue, c'en est toujours un de moins !

— M'excluez-vous par hasard de votre compte ? dit un nouveau personnage qu'on venait d'amener (c'était le desservant du malheureux archevêque Théophile). Quant à moi, je remercie Dieu de ne pas m'avoir fait mourir entouré des esclaves du favori. Réjouissons-nous, nous allons nous retrouver dans le giron du Père céleste !

Les amis jeunes et vieux s'embrassèrent, prièrent avec ferveur, se donnèrent mutuellement leur bénédiction et attendirent courageusement la mort. Wolinski eut la main tranchée, puis trois têtes tombèrent, la sienne, celles de Chtchourkoff et de Peroquine.

Erikler et le desservant n'obtinrent point le même honneur : après leur avoir fait subir la peine du knout, on les envoya en Sibérie comme galériens.

Le comte Soumine-Koupchine, comme marque de dégradation, eut la langue coupée, puis on lui notifia l'arrêt qui le condamnait à un exil à perpétuité.

Une charrette transporta les cadavres des victimes à l'église de Samson l'Hospitalier, située dans le quartier de Viborg.

On raconte que, sur le lieu de l'exécution, on en-

tendit injurier la tête de Wolinski par un personnage dont la figure et la verrue dont elle était ornée rappelaient celle de.... Mais non, le cœur se refuse à croire une aussi odieuse bassesse.

Trédiakowski obtint enfin la chaire d'éloquence.

La tradition rapporte qu'à la première étape de la route des exilés on trouva Erikler baigné dans son sang, et à côté de lui un clou rouillé à l'aide duquel il s'était donné la mort.

Après tous ces événements la malheureuse Nathalie Wolinski était restée seule. — L'arbre de Dieu avait été sillonné jusqu'à sa racine par l'effroyable tonnerre; néanmoins elle avait juré de vivre pour son enfant; elle tint son serment.

Tous les biens des condamnés avaient été confisqués par l'État, et la femme de l'ex-ministre du cabinet se retira dans un petit village fort éloigné de Pétersbourg.

Tous ses domestiques demandèrent à la suivre; deux des plus âgés en obtinrent seuls la permission.

La maison de glace s'effondra; les morceaux qui en restaient furent jetés dans des cimetières.

Le vent s'engouffrait dans la demeure de Wolinski, naguère si bruyante et si gaie.

Le peuple prétendait que des fantômes s'y montraient.

Au printemps suivant, lorsque la neige fondit sur les rives de la Newa, on trouva une tête d'homme dont les cheveux étaient rasés et les traits en parfait état de conservation...

Sous peine de mort, il fut défendu de faire allusion à cette découverte.

ÉPILOGUE

Que les anges te guident dans toutes tes voies.

Anne Ivanowna survécut peu de temps à ces derniers événements. Sa mort mit fin au règne de Biren.

Qui n'a entendu parler de cette nuit où le favori fut tiré du splendide lit de son palais, traîné par les cheveux et emmené en Sibérie, sur une route encombrée des milliers de ses victimes? Qui ne se souvient de sa femme, cette hautaine et orgueilleuse duchesse, abandonnée aux insultes des soldats, qui l'entraînaient à travers la neige, dans le plus léger déshabillé?

Comme en cet instant elle aurait échangé avec joie

ses précieuses pierreries contre un manteau qui couvrît sa nudité!

Une charmante et gracieuse figure féminine apparut sur les marches du trône, mais y trébucha aussitôt. Anna Leopoldowna n'était pas née pour diriger un empire; elle ne pouvait tenir que le sceptre de la mignardise et de l'amour.

La Russie attendait sa *vraie* impératrice, la fille de Pierre le Grand.

— Rappelez-vous de qui je suis fille! dit Elisabeth à une poignée de Russes qui, l'acclamant du nom de *mère*, surent en une nuit lui tresser la couronne qu'une ténébreuse et avide politique lui avait injustement enlevée.

Que ne pouvait tenter une souveraine élue par le peuple? Elle brisa les chaînes, pansa les blessures, rompit le noir cachet par lequel cœurs et lèvres étaient scellés. Elle donna une victorieuse impulsion aux sciences, en posant la pierre fondamentale de ce temple [1] qui n'a cessé de contribuer puissamment aux progrès de la Russie.

Nous ne devons point oublier non plus qu'une princesse allemande nous a donné l'exemple du pouvoir qu'obtient la popularité sur le cœur des Russes, et si

1. L'université de Moskou.

cette souveraine n'occupe point la première place dans l'histoire de notre pays, c'est uniquement parce que cette place a été conquise avant elle par Pierre l'Incomparable.

Le premier acte d'Élisabeth, à son avénement au trône, fut de délivrer l'archevêque de Twer, Théophile.

— Me reconnais-tu? lui demanda-t-elle en lui ôtant ses fers.

— Tu es une étincelle de Pierre le Grand, répondit le vieillard, qui mourut bientôt après en bénissant la Providence de lui avoir permis de vivre assez pour voir sur le trône russe une souveraine populaire.

Elisabeth sut vite faire oublier le sanguinaire Biren, et si parfois dans les campagnes ou les villes éloignées on en parlait encore, c'était pour s'en servir, ainsi qu'on le fait aujourd'hui du nom de Pougatchoff, afin d'effrayer les enfants qui pleurent.

Ici je dois pourtant vous raconter un fait qui vous rappellera le cruel favori:

Par une journée resplendissante de l'été de 1743, un groupe de trois personnes traversait le quartier de Moskou en marchant dans la direction de l'église d'Isaac de Dalmatie.

La première était une femme d'une trentaine d'années; sous son teint hâlé, sous son costume de pay-

sanne on ne pouvait s'empêcher de remarquer la pureté de ses traits, la dignité, la distinction de son maintien.

Derrière elle marchait un vieillard à cheveux blancs, dont la mise indiquait un ancien domestique. Il possédait une de ces physionomies franches, loyales qui inspirent une confiance spontanée.

Le vieillard portait dans ses bras un enfant de trois ans environ, blanc et rose, dont les grands yeux noirs, les cheveux bruns bouclés en anneaux vous eussent fait dire :

— Quel joli petit bohémien !

Et cependant, en l'examinant, on remarquait en lui ce je ne sais quoi qui dément une naissance vulgaire.

L'enfant entourait du bras gauche le cou du vieillard, et de sa main droite il indiquait les églises, les hautes maisons, les mâts des vaisseaux, la flèche dorée de l'Amirauté, et suivant le point qu'il désignait, il tournait vers le vieillard sa charmante figure étonnée.

— Qu'est-ce que cela, oncle? qu'est-ce que cela?

Le vieillard alors semblait faire un effort pour secouer le nuage de tristesse dont sa physionomie, comme celle de la jeune femme, était empreinte, et répondait de son mieux aux questions du bambin.

Le groupe s'arrêta sur le seuil de l'église d'Isaac; la porte était ouverte, et sur la profondeur obscure du

temple on voyait les lampes se détacher en points lumineux.

La femme mit l'enfant à terre, lui disant de prier, et fit elle-même trois longues génuflexions. Lorsqu'elle se releva, des larmes brillaient dans ses yeux. Elle tira d'une bourse suspendue à sa ceinture un petit papier plié, et trois *groches*[1] qu'elle remit au veillard en disant :

— Vite, car nous devons nous dépêcher d'arriver là-bas à temps pour la messe.

Le vieillard entra dans l'église, où l'on faisait les apprêts du service divin, remit à un diacre le papier et deux groches, puis, avec le troisième groche, prit un cierge, qu'il alluma à l'image du Sauveur, devant laquelle il s'inclina trois fois avant d'aller rejoindre la jeune femme.

Le prêtre auquel le diacre remit le papier s'approcha d'une lampe, lut à haute voix : « Pour le repos d'une âme recommandée à la Vierge, » et ajouta laconiquement :

— Ce sera fait.

Pendant ce temps, la femme, refusant l'enfant à la sollicitude du vieillard, le prit sur ses bras, et ils traversèrent la place du palais silencieux et comme courbés par un pieux recueillement que l'enfant lui-même sem-

1. Un groche, pièce de deux kopecks.

blait n'oser troubler; néanmoins ce dernier ne put se contenir plus longtemps à l'aspect d'un spectacle nouveau pour lui :

— Maman! maman! regarde; qu'est-ce que cela? s'écria-t-il.

La mère leva les yeux et vit à deux pas d'elle une sorte de *téléga* à deux roues dans lequel était couchée une femme déguenillée, au visage défiguré, à l'expression sauvage. Un vieux bohémien tenait les guides. Près d'eux un officier de police gesticulait avec son bâton et d'une voix sévère leur ordonnait d'évacuer immédiatement la place du palais, où ils n'avaient pas le droit de se montrer, vu qu'eux et leur semblables n'étaient pas tolérés dans la ville.

La bohémienne paraissait privée de l'usage de ses jambes, et son regard fixe exprimait un complet désordre d'esprit. De ses mains décharnées elle indiquait le palais, marmottait des mots sans suite. Lorsque son compagnon fit mine de s'éloigner, elle se mit en fureur, et il se vit contraint d'implorer auprès du soldat quelques minutes de plus.

La paysanne, ou du moins celle que nous prenons comme telle, s'approcha et jeta dans le téléga quelques pièces de monnaie.

Une force électrique parut ébranler la bohémienne à la vue de l'enfant.

— Donne, donne-le-moi !... c'est *son* fils !... cria-t-elle de façon à ce que la mère, saisie d'effroi, se mit à courir tout en regardant de temps en temps si l'affreuse femme n'avait point sauté de son téléga pour la poursuivre...

Après l'avoir complétement perdue de vue, elle se signa. L'on voyait que de sombres pensées l'avaient envahie, car sa marche, jusque-là si ferme, devint chancelante. Souvent elle contemplait son enfant et le pressait avec force contre son sein.

Ils marchaient avec précipitation dans la direction du quartier de Viborg. La chaleur était suffocante; le visage de la jeune femme brûlait; les joues de l'enfant étaient vermeilles.

Le vieillard réclamait le fardeau, mais la mère ne consentait pas à le confier aux mains débiles du serviteur, dont quelque nouvelle bohémienne pourrait tenter de l'arracher.

Arrivés devant l'église de Samson l'Hospitalier, les pèlerins en franchirent l'enceinte. Une sainte frayeur était répandue sur leurs traits.

Devant eux s'étendait le cimetière, ce symbole de l'éternel repos, cette hôtellerie où chaque nouvel arrivant trouve toujours sa couche prête ! et sur chacune de ces couches une pierre posée, comme pour empêcher la terre de faire remonter à sa surface ceux qu'elle ren-

ferme, et sur chacune une croix, cet emblème de la vie terrestre, cet appel vers le ciel !...

Avec quelle émotion les voyageurs contemplaient chaque tombe!...

Tout à coup la jeune femme pâlit, ses lèvres bleuirent, ses mains tremblèrent si violemment qu'elle faillit laisser tomber son enfant, que le serviteur retint à temps et qu'il posa par terre à côté de lui.

L'étrangère tomba en sanglotant sur une tombe, et resta longtemps, bien longtemps ainsi.

Le vieillard était à genoux et priait.

L'enfant pleurait, cherchant à relever sa mère en lui tirant la robe.

Cette paysanne était Nathalie-Andrewna Wolinski.

Cet enfant était son fils.

Le vieillard son serviteur.

Nathalie-Andrewna était revenue à Pétersbourg, où le tribunal l'appelait pour lui restituer ses biens, confisqués sous Biren.

Son premier devoir en arrivant avait été de se rendre sur cette tombe sacrée pour elle.

La cloche de la messe sonna. Cette voix lui fit relever la tête. Elle fit un signe de croix, se mit à genoux, attira son fils à elle, et, lui inclinant le front vers la tombe, lui dit, en interrompant ses phrases par des sanglots :

— Ici repose ton père... prie pour le repos de son âme... dis : « Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction ! »

Et l'enfant répéta :

— Papa, du monde où tu es, envoie-moi ta bénédiction.

— O cher et toujours présent ami ! vois, j'ai tenu ma promesse... je t'ai donné un fils... regarde-le, c'est ton portrait... je te l'ai amené afin que tu nous bénisses, cher martyr !... Si ce n'avait été lui, depuis longtemps je serais couchée près de toi !

Ses yeux brillaient d'une foi vive; dans l'extase de son amour, elle paraissait voir à travers les nuages celui qu'elle invoquait.

Le serviteur rappela qu'il était l'heure de la messe.

Elle commençait en effet, et Nathalie Wolinski, jetant un dernier regard à ce qui renfermait son plus précieux trésor, se dirigea vers l'église avec son enfant.

Le diacre lisait déjà l'épître.

L'assistance ne se composait que de deux ou trois vieillards qui priaient. Le lecteur jeta un coup d'œil involontaire sur les arrivants. Eh quoi ! les mots imprimés s'embrouillent à ses yeux... sa voix tremble... enfin les larmes le suffoquent.

— Que t'arrive t-il ? lui demande le prêtre d'un air mécontent.

Le diacre, rappelé à sa lecture par cette interpellation, l'achève tant bien que mal.

La messe terminée, lorsque Nathalie Wolinski demanda un *Requiem* sur la tombe de son mari, le diacre s'élança vers elle, en lui baisant les mains :

— Nathalie Andrewna, vous ne m'avez point reconnu?... Vous souvient-il du conseiller Chtchourkoff? Il était ami de votre défunt et a posé sa tête avec lui... Je suis Ivan... l'ancien...

Le diacre ne put achever sa phrase que par un torrent de larmes.

Oui, ce diacre était l'honnête et fidèle serviteur de l'original à la calotte rouge. Il apprit à lire couramment et se fit diacre dans l'église où son maître était enterré, afin de ne point s'en séparer.

Nathalie Andrewna embrassa Ivan avec une cordialité toute fraternelle et lui présenta son fils.

Les prières des morts achevées, le diacre montra à la jeune femme la tombe de son ancien maître.

— Je conserve ses vêtements, dit-il avec émotion, et j'ai encore deux des chiens polonais qui lui ont appartenu. Les deux autres, le croiriez-vous? n'ont jamais pu être arrachés de son tombeau; c'est là qu'ils sont morts.

**
*

A partir de ce jour, on vit bien souvent sur la tombe de Wolinski une jeune dame en profond deuil accompagnée d'un enfant.

Ce fut là sembla-t-il qu'elle vieillit; ce fut là que grandit et fut élevé l'enfant.

Peu de temps après, dans un village habité par des pêcheurs, mourut une vieille bohémienne complétement folle.

On prétendit qu'après sa mort son compagnon s'était enfui, Dieu sait dans quelle direction, montant un cheval pur sang, volé aux anciennes écuries du duc de Courlande.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. La Maison de glace. 1
II. Le Voile. 29
III. Récit de la bohémienne. 42
IV. 53
V. Le Singe de Guertzoff 67
VI. Le Chien-cheval. 80
VII. L'Accouchement de la chèvre. 95
VIII. Réponse à la lettre. 115
IX. La Sentinelle de nuit. 121
X. Voilà ce que sont les hommes. 131
XI. Se confier à l'amour 142
XII. Coup frappé. 156
XIII. Entre deux feux 166
XIV. D'où soufflera le vent? 176
XV. La Noce du fou. 188
XVI. La Disgrâce. 205
XVII. Le Chat noir. 214

XVIII. La Proposition 224
XIX. Le Rendez-vous. 237
XX. L'Enterrement 250
XXI. L'Arrestation. 255
XXII. Dénoûment. 264
ÉPILOGUE 268

FIN DE LA TABLE.

UNIV. OF
JAN 4 1913

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.